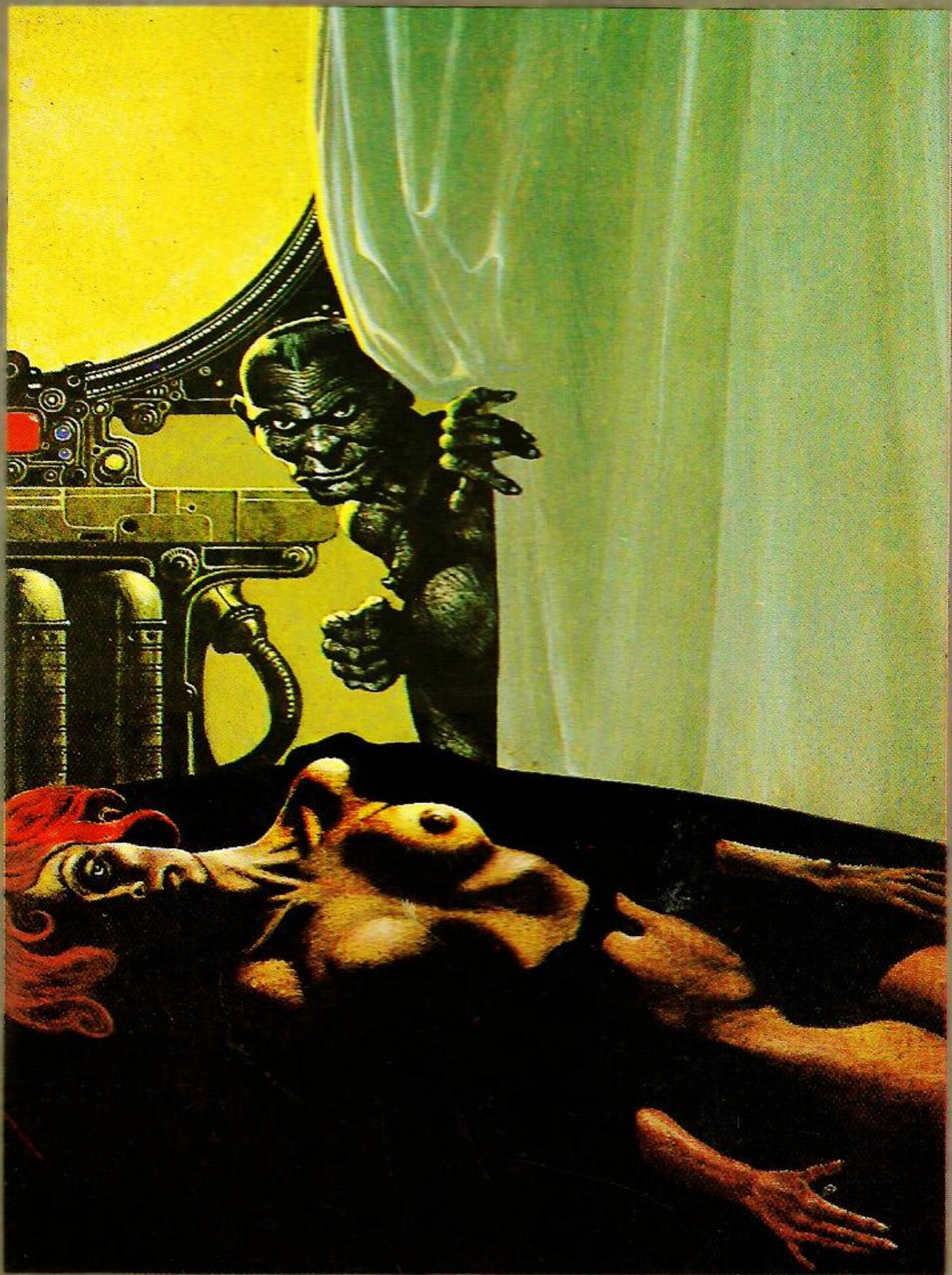


LES FABRICANTS D'EDEN

TRADUIT PAR M. LEBAILLY

F R A N K . H E R B E R T



FRANK HERBERT

LES FABRICANTS D'EDEN

Traduit de l'américain par Monique Lebailly



Éditions J.C. LATTES
91, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

TITRES/S.F.
Collection dirigée par Marianne Leconte.

Titre original : The Heaven Makers © 1968, 1977, by Frank Herbert.
© 1980, by Editions Jean-Claude LATTES, pour la traduction française.

« Tout homme est tel que le Ciel l'a fait, et parfois bien pire encore. »

CERVANTES.

1.

Rempli de sombres pressentiments et soumis aux pires tensions qu'un Chem adulte ait jamais supportées, Kelexel, l'Investigateur, plongea dans l'océan où se tenait caché l'historia-nef. Son véhicule fusiforme se fraya un passage au-delà de la barrière qui se dressait, telle une rangée de pattes d'insecte, au cœur de la pénombre verte, et se posa sur la grande et grise plate-forme d'atterrissage.

Arrivaient et décollaient à l'entour les disques et les sphères des équipes de travail dont les lumières jaunes palpitaient. Là-haut, à la surface, c'était le petit matin et Fraffin le Directeur, au cœur de sa nef, composait une histoire.

Etre ici, pensa Kelexel. *Etre réellement sur le monde de Fraffin.*

Il avait l'impression de connaître intimement ce monde - toutes ces heures passées devant le senso-total, à contempler les histoires que Fraffin racontait, se déroulèrent devant ses yeux. Les données de base indispensables à sa mission, lui avait-on dit. Mais quel Chem n'aurait accepté - et de grand cœur - de changer de place avec lui, maintenant.

Etre sur le monde de Fraffin !

Cette aube, là-haut - il en avait souvent contemplé de semblables, filmées par les opérateurs de Fraffin : le ciel tourmenté, des colonnes de nuées sur coussins d'or. Et ces créatures ! Il croyait entendre la voix hésitante d'une vieille prêtresse murmurant aux pieds d'un Chem campé comme un dieu. Ah ! Des femmes fondantes comme le beurre, prodigues de baisers piquants.

Mais ces temps avaient disparu - sauf sur les bobines de Fraffin. On avait poussé les créatures de ce monde dans de nouvelles voies tout aussi excitantes.

Dans les affres où le plongeait le souvenir des histoires de Fraffin, Kelexel perçut sa propre ambiguïté.

Je ne dois pas faiblir, pensa-t-il.

A cette pensée était associée l'image d'un geste grandiloquent (une main sur la poitrine) et Kelexel se permit un gloussement intérieur. C'est à Fraffin qu'il devait cela. Fraffin avait enseigné à plus d'un Chem à mieux se connaître.

En dépit de la confusion qui semblait régner sur la plate-forme d'atterrissement, l'Aiguilleur remarqua presque tout de suite Kelexel et envoya un robot au-devant de lui. Faisant face à son œil unique, Kelexel s'inclina et dit : « Je suis un visiteur. Kelexel est mon nom. »

Il n'avait pas besoin de préciser qu'il était un riche visiteur. Son véhicule et ses vêtements parlaient pour lui. Il portait des collants, une tunique et une cape tout usage, taillés en vue du confort, dans un tissu insalissable, du vert reposant de la forêt. Cette vêteure prêtait à sa silhouette trapue, aux jambes torses, une somptueuse dignité, faisait ressortir sa peau argentée de Chem des Chems et attirait l'attention sur son lourd visage aux méplats ossus, aux pénétrants yeux bruns enfouis dans leurs orbites.

Le véhicule, qu'il laissa dans un silo, sous les bandes de circulation des équipes de travail, était un vaisseau-aiguille capable de se faufiler dans toutes les dimensions de l'univers Chem. Seuls les plus riches des entrepreneurs et les Serviteurs de la Primatie possédaient de tels navires. Même Fraffin n'en avait pas, préférant (disait-il), réinvestir sa fortune sur le monde qui lui avait apporté la gloire.

Kelexel, un visiteur, il avait confiance en cette couverture. Le Bureau de Répression du Crime avait préparé avec soin son rôle et ses pièges.

« Bienvenue à vous, visiteur Kelexel », dit l'Aiguilleur dont la voix était amplifiée par le robot afin de couvrir le bruit des activités de l'historia-nef. « Prenez la rampe flexible, sur votre gauche. S'il vous plaît, faites-vous enregistrer par notre Rob-hôte, en haut de la rampe. Votre séjour parmi nous puisse-t-il dissiper l'ennui. »

« Ma gratitude », dit Kelexel.

Rituel, tout est rituel, pensa-t-il. Même ici.

Il glissa ses jambes torses dans les étriers. La rampe l'entraîna à grande vitesse le long de la plate-forme, l'engloutit par une écoutille rouge dans un corridor bleu, jusqu'à un orifice d'ébène chatoyant. L'iris s'ouvrit pour révéler une petite pièce et les lumières clignotantes, la couche et les connexions ballantes du Rob-hôte.

Kelexel jeta un regard soupçonneux sur les couplage-robots, sachant qu'ils devaient être en liaison directe avec l'Annuaire Central de l'historia-nef. C'était le moment de vérité, celui où sa couverture allait être testée par la Sécurité du navire.

Les tensions qui bouillaient en lui emplirent soudain Kelexel d'émerveillement. Il n'avait pas peur pour sa personne. Sous sa peau – intégré à sa peau – l'armure du réseau l'immunisait, comme tous les Chems, contre tout acte de violence. Il était fort improbable qu'ils puissent lui faire du mal. Il fallait que toute la civilisation Chem s'unisse pour nuire à un seul individu. Une telle décision était rarement prise, et seulement lorsque tous les Chems étaient en danger, d'une façon claire et certaine.

Mais quatre investigateurs étaient déjà venus ici et avaient rendu le verdict « non coupable », alors qu'il y avait, de toute évidence, quelque chose de louche dans l'empire personnel de Fraffin. Le plus inquiétant, c'était que tous les quatre avaient ensuite quitté le Service pour installer leurs propres historia-nefs sur des mondes de la bordure.

Kelexel gardait, maintenant, pour lui ses connaissances en sécurité dans l'unicité Chem, l'unité partagée que le réseau de Tiggywaugh apportait à chaque Chem, avec l'immortalité.

Je suis prêt à t'affronter, Rob-hôte, pensa-t-il.

Il savait déjà que les soupçons de la Primatie étaient fondés. Ses sens, entraînés à réagir à la plus mince révélation, avaient enregistré plus qu'il n'était nécessaire pour le mettre en éveil. D'abord, les signes de décadence auxquels il s'était attendu. Les historia-nefs étaient des avant-postes, et les avant-postes tournent toujours ainsi. Mais, il y avait surabondance de symptômes. Certains membres de l'équipage avaient cet air de supériorité, nourrie de quelque connaissance secrète, qui lance un signal d'alarme aux yeux avertis du policier. Le plus petit

valet portait avec négligence une vêteure trop riche. Il y avait ici quelque chose de furtif qui suintait de l'unicité du réseau.

Il avait jeté un coup d'œil à l'intérieur des navettes de travail et noté l'éclat argenté des poignées de commande d'invisibilité. Les créatures de ce monde avaient depuis longtemps passé l'époque où les Chems pouvaient se montrer, légalement, à la surface. C'est une chose de pousser, et conduire, et manipuler, des êtres intelligents dans l'intérêt d'un spectacle – « pour dissiper l'ennui » –, mais c'en est un autre de semer les germes d'une conscience qui pourrait se déchaîner contre les Chems.

Malgré sa stature et sa renommée, Fraffin avait emprunté, à un moment donné, une mauvaise voie évidente. La stupidité d'un tel acte emplit d'amertume la bouche de Kelexel. Aucun criminel ne peut échapper à la vigilance incessante de la Primatie – ou pour bien peu de temps.

Mais c'était tout de même l'*historia-nef* de Fraffin de celui qui avait accordé un sursis à l'ennui des Chems, qui leur avait révélé, dans une succession d'histoires, un monde profondément fascinant.

Ces histoires, il les sentait frémir dans sa mémoire, il entendait sonner d'antiques cloches, leur branle sourd et lent, et sourd – les garde-fous de la conscience rugissant là vers une fin inéluctable. Ah ! que les créatures de Fraffin étaient ensorcelantes ! C'était dû en partie à leur ressemblance avec les Chems, pensa Kelexel. On en venait à oublier leur taille gigantesque et à s'identifier à leurs rêves et à impulsions.

Souvenance, souvenance, Kelexel entendit la symphonie des cordes des arcs, des cris de guerre, des voix gémissantes, et les silences des champs ensanglantés qu'ombrent les ailes des vautours – tout cela était l'œuvre de Fraffin. Il se rappela une belle femelle Gutienne, une esclave entraînée vers Babylone, au temps des Cabires – une Egyptienne captive, avec son enfant.

Le butin de l'arc, pensa Kelexel au souvenir de la rafle qui avait terminé cette histoire. Une femelle perdue et cependant, elle hantait toujours sa mémoire. On l'avait sacrifiée à Nin-Girsu, le dieu du commerce et des procès, qui n'était autre, en réalité, que la voix d'un Manipulateur Chem, à la solde de Fraffin.

Des noms, des créatures, des événements que les Chems n'auraient jamais connus sans Fraffin. Ce monde, l'empire de l'historia-nef de Fraffin, était devenu le favori de l'univers des Chems. Ce ne serait pas facile – ni populaire – de l'ébranler, mais Kelexel voyait que c'était inévitable.

Je suis obligé de te détruire, pensa Kelexel en se branchant au Rob-hôte. Il contemplait avec un intérêt tranquille les sondeurs qui s'insinuaient en lui, fouillant, scrutant. La Sécurité de la Nef se devait de le faire et il s'y était attendu. Etre un Chem immortel, c'était se soumettre à cela, comme allant de soi. Un Chem n'avait rien à craindre de personne, sauf de l'union de tous ses compagnons – et les Chems pouvaient aussi bien s'unir sur de faux bruits. Hypothèses mal fondées, conspirations extravagantes – seule la Primatie était, paraît-il, à l'épreuve de manœuvres aussi viles. Fraffin devait s'assurer que son visiteur n'était pas un espion envoyé par un concurrent malveillant.

Comme tu connais mal le danger, pensa Kelexel en sentant le Rob-hôte le sonder. *Je n'ai besoin que de mes sens et de ma mémoire pour te détruire.*

Il se demanda quel crime spécifique avait fait trébucher Fraffin. Avait-il sélectionné et élevé les plus petites de ces créatures pour les vendre comme animaux familiers ? Son personnel fraternisait-il ouvertement avec ces géants, prisonniers de leur planète ? Leur avait-il livré quelque connaissance secrète ? Après tout, ces êtres avaient déjà de grossières fusées et des satellites. Possédaient-ils une intelligence infectieuse – qui n'avait pas été déclarée – pleine d'anticorps, prête à jaillir dans l'univers et à s'opposer aux Chems ?

Ce doit être l'un ou l'autre, pensa Kelexel. On cachait quelque chose, sur ce monde de Fraffin. L'historia-nef exsudait une connaissance coupable.

Pourquoi Fraffin fait-il quelque chose d'aussi stupide ? s'étonna Kelexel. Le misérable !

2.

Lorsqu'il reçut transmission du rapport du Rob-hôte, Fraffin était devant son senso-total, travaillant sur les derniers bouts d'essai de l'histoire en cours.

La guerre, la guerre, une belle petite guerre, pensait-il.

Oh ! Comme les spectateurs Chems aimaient ces effets de nuits embrasées, et les halètements impudiques de ces créatures plongées dans leurs luttes mortelles. Un de leurs chefs lui rappelait Caton – les mêmes traits, âgés de toute éternité, le même regard cynique de ces yeux buveurs d'âme. Caton... Quelle magnifique histoire ce fut.

Mais les images en trois dimensions du senso-total s'évanouirent, la lumière du traceur disparut pour faire place à un message prioritaire et apparut le visage d'Ynvic, son crâne chauve miroitant sous les lumières de son cabinet de consultation, ses sourcils épais arqués en un froncement railleur.

« Un visiteur, du nom de Kelexel, vient d'arriver », dit-elle. (Et Faffrin remarquant l'état de ses dents et ses lèvres alourdies pensa : Elle aurait dû effectuer depuis longtemps son rajeunissement.) « Ce Kelexel est presque sûrement l'Investigateur que nous attendions. »

Fraffin se redressa, émit un juron qui avait été à la mode au temps d'Hasdrubal : « Que Baal consume leur semence ! » Puis, « En êtes-vous certaine ? »

« C'est le type même du visiteur », dit Ynvic. Elle eut un haussement d'épaules. « Il est trop parfait, quelqu'un du Bureau peut être aussi parfait. »

Fraffin se réinstalla dans son fauteuil de travail. Elle avait sans doute raison. Le temps était venu de l'échéance d'une investigation. Là-bas, dans l'univers Chem on n'avait pas cette intuition de l'exactitude d'une échéance. Le temps s'écoulait à une vitesse folle pour la plupart des Chems. Mais vivre en association avec les créatures de ce monde donnait un pseudo-

sens du temps. Oui, ce Kelexel était probablement l'Investigateur.

Il parcourut du regard son bureau aux murs argentés, enfoui au cœur de l'historia-nef. Cette grande pièce au plafond bas, bondée de machines créatrices et d'appareils de délassement, était habituellement isolée des distractions planétaires passagères. En principe, seule Ynvic osait le déranger dans son travail. Elle ne l'aurait pas fait à la légère, quelque chose dans ce visiteur, ce Kelexel, avait dû l'alerter.

Fraffin soupira.

Par-delà les barrières sophistiquées de l'historia-nef et la profonde couche océanique, il croyait souvent sentir le passage du soleil et de la lune de cette planète, et pensait alors que le malheur attendait d'effroyables conjonctions pour s'abattre sur eux.

Derrière lui, sur son bureau, l'attendait un rapport de Lutt, le Maître d'Œuvre, signalant qu'une nouvelle équipe de trois jeunes opérateurs pleins de promesses était sortie à la surface, tous champs abaissés et avait été aperçue par des indigènes ; incident qui avait provoqué une avalanche de conjectures locales. Taquiner l'indigène, c'était un divertissement de longue date pour les Chems de cette historia-nef.

Mais ce n'était pas le moment.

Pourquoi ont-ils choisi un aussi mauvais moment ? se demanda-t-il.

« Nous allons jeter à ce Kelexel un os à ronger », dit-il. « L'équipe d'opérateurs qui est sortie taquiner l'indigène. Renvoyons-les, ainsi que l'Aiguilleur qui leur a permis d'aller en surface sans vétéran pour les surveiller. »

« Ils pourraient parler », dit Ynvic.

« Ils n'oseront pas », dit-il. « En tout cas, expliquez-leur ce qui est arrivé et envoyez-les, avec une bonne recommandation, vers l'une des nouvelles nef. Cela me fait mal au cœur de les perdre, mais... » Il eut un haussement d'épaules.

« C'est tout ce que... » demanda Ynvic.

Fraffin se passa la main sur les yeux, se gratta le sourcil gauche. Il comprenait très bien ce qu'elle sous-entendait, mais il n'avait pas du tout envie de renoncer à cette jolie petite guerre.

Il regardait fixement la brillante coque du senso-total où sa mémoire retenait encore les rémanentes images de violence. S'il rappelait ses Manipulateurs, les indigènes arriveraient probablement à régler leurs différends autour d'une table de conférence. Ils avaient de plus en plus tendance à le faire.

Les problèmes qui l'attendaient sur son bureau lui revinrent à la mémoire. Il y avait le mémo d'Albik, le metteur-en-histoire ; et c'était la revendication habituelle : « Si vous désirez embrasser simultanément tous les éléments de cette histoire, il me faut plus de glisseurs et de plates-formes, plus d'équipes de tournage, plus d'opérateurs de montage, plus de... plus de... »

Fraffin avait la nostalgie du bon vieux temps où Birstala était son metteur-en-histoire. C'était un homme capable de prendre des décisions lorsque l'équipement et le personnel se révélaient insuffisants. Mais Birstala avait succombé à l'immortelle Némésis, l'ennui. Il était parti avec les semences de cette planète, à bord de sa propre historia-nef, fonder son propre empire, quelque part, par-delà l'au-delà. Il avait maintenant ses propres problèmes à résoudre. « Peut-être devriez-vous vendre », dit Ynvic. Il lui lança un regard indigné. « C'est impossible, et vous savez bien pourquoi. » « En cherchant le bon acheteur... » « Ynvic ! »

Elle haussa les épaules.

Fraffin se leva et traversa la pièce jusqu'à son bureau. L'écran intégré gardait l'image des galaxies spirales et des étoiles variables du monde natal des Chems. Il effleura le panneau de contrôle et la scène s'évanouit pour faire place à une vue, prise de l'espace, de leur petite planète personnelle, ce monde bleu et vert, avec son réseau de nuages survolant les mers et les continents, et, bien au-delà, le pailleté du cosmos étoile.

Ses propres traits se reflétèrent sur la surface polie du bureau comme s'ils émergeaient des profondeurs mêmes de la planète : la ligne nette d'une bouche sensuelle, les narines largement ouvertes d'un nez mince et busqué, les yeux sombres accouvés sous les sourcils saillants, le front haut gagnant sur la courte chevelure brune en deux pointes jumelles de chair Chem, argentée.

Le visage d'Ynvic traversa les relais du centre de transmission de l'Annuaire pour venir danser au-dessus du bureau et lui faire face, en attente. « Je vous ai donné mon opinion », dit-elle. Fraffin leva les yeux sur le médecin du bord, une Chem de la race Ceyatril, au visage rond, au crâne chauve – vieille, vieille, même pour une Chem – extravagante de vieillesse. Un millier d'étoiles, semblables au soleil qui faisait tournoyer cette planète dans sa boucle de gravité, avaient dû naître et mourir tout au long de la vie du médecin spatial Ynvic. Le bruit courait qu'elle avait, autrefois, possédé une planète, et même qu'elle avait fait partie de l'équipage de Larra, celui qui avait sondé d'autres dimensions. Elle n'en avait jamais parlé, bien entendu, mais l'histoire courait toujours.

« Je ne pourrais jamais vendre ce monde », dit-il, « et vous le savez bien. »

« Il est sage pour un Chem », fit-elle remarquer, « d'éviter l'emploi du mot jamais. »

« Qu'est-ce que nos sources rapportent sur ce Kelexel ? » demanda-t-il.

« Que c'est un riche marchand qui a reçu récemment la permission d'engendrer et qu'il est bien vu de la Primatie. »

« Et vous pensez que c'est lui le nouveau fouineur ? »

« J'en suis sûre. »

Si Ynvic en est sûre, c'est probablement vrai, pensa-t-il.

Il sentit qu'il était en train de chanceler, en train de s'embourber. Il n'avait pas envie de laisser tomber cette jolie petite guerre, ni d'armer la nef pour faire face à cette nouvelle menace.

Peut-être Ynvic a-t-elle raison, pensa-t-il. Il y a trop longtemps que je suis ici, je me suis beaucoup trop identifié à ces pauvres indigènes ignorants.

Il faut que je quitte cette planète, pensa-t-il. Comment ai-je pu me laisser dévorer ainsi par cette identification avec de grossiers et stupides sauvages ? Nous n'avons rien en commun, pas même la mort. Ils meurent, nous sommes immortels.

Et dire que j'ai été l'un de leurs dieux !

Maudit soit le Bureau !

« Cela ne sera pas facile avec cet Investigateur-là », dit Ynvic. « Il se fait passer pour très riche. S'il fait une offre pour la nef, pourquoi ne pas les confondre – pourquoi ne pas la vendre. Que pourraient-ils faire ? Vous pouvez plaider l'ignorance, tout l'équipage vous soutiendrait. » « Dangereux... c'est dangereux », dit Fraffin. « Mais, il y aura assez de profits pour compenser le danger », dit-elle. « N'importe quel danger ? »

« Comme dit la parabole, « Les Dieux sourient au profit ». »

Les Dieux, le commerce et la bureaucratie, pensa Fraffin. Cela perdure, jusque chez nos pauvres sauvages. Mais je suis piégé ici, devenu beaucoup trop à l'image de mes humbles créatures. Il ouvrit la main droite pour en contempler la paume. Leur héritage porte la marque de ma main. Je suis le germe des visages d'hier surgissant de Babylone.

« Kelexel a demandé à être reçu par le grand Fraffin », dit Ynvic. « On lui a... »

« Je vais le recevoir », dit Fraffin. « Oui, envoyez-le-moi. »

« Non », dit Ynvic. « Refusez de le recevoir. Laissez cela à vos agents... »

« Sous quel prétexte ? J'ai reçu d'autres riches marchands. »

« Sous n'importe quel prétexte. Un caprice, le coup de tête d'un artiste, des contraintes professionnelles. »

« Je pense qu'il faut que je le vois. Est-il appareillé corporellement ? »

« Bien sûr que non, ils ne sont pas si naïfs. Mais, pourquoi voulez-vous... » « Pour le sonder. »

« Vous avez des spécialistes pour cela. » « Mais, il désire me voir. »

« C'est là qu'est le danger. Laissez-le se douter de quelque chose et il ne fera pas d'offre d'achat. Il se mettra juste à fouiner jusqu'à ce qu'il nous ait tous pris au piège. »

« Après tout, il n'a peut-être même pas l'intention de faire une offre. Il faut bien que quelqu'un essaie de découvrir ce qui peut le tenter. »

« Nous savons ce qui le tentera ! Mais, laissez-le soupçonner le moins du monde que nous pouvons nous hybrider avec ces sauvages, fournissez-lui le moindre indice et nous le perdons... et nous avec lui. »

« Je ne suis pas un enfant, Ynvic. Ce n'est pas la peine de me faire la leçon. Je suis décidé à le recevoir. »

« Alors, vous êtes vraiment décidé ? »

« Je le suis. Où est-il ? »

« A la surface, avec une équipe. »

« Ah ! Et nous exerçons notre contrôle, naturellement. Que pense-t-il de nos créatures ? »

« Il a fait les remarques habituelles : ils sont tellement grossiers, si laids – des caricatures de l'humanité Chem. »

« Mais que révélaient ses yeux ? »

« Qu'il s'intéressait aux femelles. »

« Bien sûr. »

« Alors, vous allez abandonner le scénario du drame de guerre et créer une histoire rien que pour lui ? »

« Que faire d'autre ? » Sa voix tremblait de frustration et de résignation.

« Utiliserez-vous ce petit groupe, à Delhi ? »

« Non, je le garde en cas d'urgence, pour un vrai cas d'urgence. »

« L'école de filles de Leeds ? » « Cela ne convient pas. Qu'en pensez-vous, Ynvic, est-ce que la violence pourrait le séduire ? »

« Certainement. Alors, c'est l'école de meurtre de Berlin ? »

« Non, non ! Je pense que j'ai quelque chose de mieux. J'en discuterai avec vous après l'avoir vu. Aussitôt qu'il rentrera, je... »

« Attendez », dit Ynvic. « Pas l'immunisé – pas celui-là ! »

« Pourquoi pas ? Autant le compromettre complètement. »

« L'Investigateur n'attend que cela ! Sans compter... »

« L'immunisé peut être supprimé à tout moment », dit Fraffin.

« Ce Kelexel n'est pas un imbécile ! »

« Je serai prudent. »

« Rappelez-vous, mon cher ami, que je suis aussi compromise que vous dans cette histoire. La plus grande partie de l'équipage pourrait probablement s'en tirer avec des condamnations aux travaux de construction, mais c'est moi qui ai trafiqué les échantillons de gènes que nous avons envoyés à la Primatie. »

« Je le sais », dit Fraffin. « La prudence est de mise. »

3.

Se sentant relativement protégé par le rôle qu'il jouait, Kelexel s'arrêta dès son entrée dans le bureau du directeur de l'historia-nef et jeta un regard inquisiteur autour de lui : d'intéressants signes de fatigue sur des meubles réputés capables de résister à un usage prolongé. Les accoudoirs de contrôle du fauteuil de travail de Fraffin brillaient à l'endroit où ses bras avaient frotté.

Il est ici depuis vraiment très longtemps, pensa Kelexel. Nous avons raison de soupçonner le pire. L'attention d'un Chem ne se fixe pas si longtemps sur le même sujet – à moins qu'il ne possède des appâts défendus.

« Visiteur Kelexel », dit Faffrin en se levant. Il montra du geste un siège, en face de lui, de l'autre côté du bureau, une simple chaise de bois fabriquée par les indigènes. Cela donnait une jolie touche d'exotisme, éveillait une sensation désagréable d'étrangeté et semblait tout à fait inadapté à la vie dans un avant-poste. Faffrin, quant à lui, occupait un siège anti-grav, tout à fait classique, dont les senseurs étaient synchronisés à ses besoins personnels.

Kelexel s'inclina au-dessus de l'écran intégré dans le bureau et prononça la formule conventionnelle : « Directeur Faffrin, la lumière d'un million de soleils ne peut ajouter la lueur d'une chandelle à votre éclat. »

Oh ! Seigneurs de l'Etre, pensa Faffrin. Un de ces intégristes ! Il sourit et veilla à s'asseoir exactement en même temps que Kelexel.

« Ma lumière s'obscurcit en présence de mon hôte », dit Faffrin. « Comment pourrais-je servir une personne aussi distinguée ? » Et il pensa : *Sur des toasts beurrés, de préférence.*

Kelexel déglutit, soudain très mal à l'aise. Quelque chose au sujet de Faffrin le gênait : le directeur était de petite taille – comme écrasé par le bureau et son appareillage. La peau de Faffrin avait le reflet laiteux d'un Chem Sirihadi, presque assorti

aux murs argentés de la pièce. C'était sa stature qui le choquait ; c'était cela. Kelexel s'était attendu à quelqu'un de plus grand – pas aussi grand que les feudataires de cette planète, mais tout de même... plus grand... d'une stature qui s'harmonise avec cette puissance que l'on décelait sur ses traits.

« Vous êtes très aimable de me consacrer une partie de votre temps », dit Kelexel.

Cérémonieusement, Fraffin répondit : « Qu'est-ce que le temps pour un Chem ? »

Mais Kelexel ne réagit pas au cliché. Quelle puissance dans les traits de Faffrin ! C'était un visage célèbre, bien sûr – les cheveux bruns, les yeux creux sous les sourcils touffus, les pommettes abruptes, le jaillissement du nez et du menton. De grandes reproductions de ce visage dansaient dans l'air partout où l'on projetait une histoire de Faffrin. Mais l'homme en chair et en os ressemblait si crûment à ses portraits que cela troubla Kelexel. Il s'était attendu à découvrir quelque chose de faux, de théâtral, soit chez l'homme, soit dans ses images. Il avait espéré une disparité, quelque chose d'artificiel, de joué, qui lui aurait rendu ces êtres transparents. « Habituellement, les visiteurs ne demandent pas d'entrevue avec le directeur », dit Faffrin pour l'aiguillonner.

« Oui, oui, bien sûr », répondit Kelexel. « J'ai une... » Il hésita, comprenant brusquement. Tout en Faffrin – le timbre de sa voix, l'éclatante couleur de sa peau, cette aura de vitalité – tout révélait un récent rajeunissement. Mais le cycle de Faffrin était connu du Bureau. Le moment du traitement n'était pas encore arrivé.

« Oui ? » dit Faffrin.

« J'ai une requête quelque peu personnelle à vous présenter. »

« Pas pour un emploi, j'espère », l'interrompit Faffrin.
« Nous sommes... »

« Pas pour moi », dit Kelexel. « Mon seuil d'intérêt est tout à fait bas. Les voyages suffisent à me satisfaire. Cependant, lors de mon dernier cycle, j'ai reçu la permission d'engendrer un rejeton mâle. »

« Quel bonheur pour vous », s'exclama Fraffin, puis il se tut, restant sur ses gardes, se demandant : Se pourrait-il qu'il soit au courant ? Serait-ce possible ?

« Mmm, oui », dit Kelexel. « Mais mon rejeton réclame de moi une attention constante. Je suis prêt à payer très cher pour obtenir le privilège qu'il soit admis dans votre organisation jusqu'à la date où expire mon contrat de responsabilité. »

Kelexel se renversa dans son fauteuil, attendant la réponse de Faffrin. Il se méfiera de vous, c'est normal, avaient dit les experts du Bureau. Il pensera que vous cherchez à introduire un espion dans son équipage. Soyez attentif à ses réactions profondes lorsque vous présenterez votre requête.

Kelexel décela donc tout de suite l'inquiétude du Directeur. A-t-il peur ? se demanda-t-il. Il ne devrait pas s'effrayer – pas encore.

« Cela me chagrine », dit Faffrin, « mais quelle que soit votre offre, je suis obligé de refuser. »

Kelexel fit la moue. « Refuseriez-vous... », et il nomma une somme qui étonna Faffrin.

C'est la moitié de ce que je pourrais tirer de mes propriétés planétaires, pensa Faffrin. Est-ce possible qu'Ynvic se soit trompée à son sujet ? Ce ne peut être une tentative d'introduire un espion parmi nous. Tous nos hommes sont liés par le pacte tacite de la culpabilité partagée. Aucun nouveau venu ne peut apprendre ce que nous faisons à moins d'être déjà totalement compromis. Et le Bureau n'essaierait pas d'acheter l'un d'entre nous. Ils n'oseraient pas nous donner matière à plaider la mystification et l'abus de confiance.

« Ce n'est pas suffisant ? » demanda Kelexel en se frottant le menton.

Les experts du Bureau lui avaient dit : Jouez le rôle du citoyen digne de confiance, préoccupé par son contrat parental, qui gâte trop son rejeton et qui est légèrement gêné de le montrer.

« Je suis, heu... désolé », dit Faffrin, « mais je n'accepterai à aucun prix. Si je dois ouvrir mes portes au rejeton d'un homme fortuné, mon navire deviendra un havre pour dilettantes. Nous sommes une équipe de professionnels, choisis pour leur talent.

Cependant, si votre rejeton veut suivre des cours et passer par la filière normale... ».

« Pas même si je double mon offre ? » demanda Kelexel.

Est-ce que le Bureau se cache vraiment derrière ce clown ?
Ou bien est-ce l'un de ces Acquéreurs de Galaxies ?

Fraffin s'éclaircit la voix. « A aucun prix. Je suis désolé. »

« Peut-être vous ai-je offensé ? »

« Non. C'est que ma décision m'est dictée par l'instinct de conservation. Le travail est notre réplique à la Némésis des Chems... »

« Ah ! L'ennui », murmura Kelexel.

« Précisément », dit Faffin. « Si j'ouvrais nos portes à toute personne qui s'ennuie et qui est assez riche pour se le permettre, je multiplierais tous nos problèmes. Aujourd'hui même, j'ai dû congédier quatre hommes pour un délit qui se banaliserait si je devais engager mon personnel comme vous le souhaitez. »

« Quatre hommes congédiés ? » dit Kelexel. « Seigneurs de la Préservation ! Qu'avaient-ils fait ? »

« Ils avaient délibérément abaissé leur champ d'invisibilité, laissant ainsi les indigènes les apercevoir. C'est déjà assez que de tels accidents se produisent sans les favoriser. »

Comme il fait tout pour paraître honnête et respectueux de la loi, pensa Kelexel. Mais la plupart de ses hommes sont avec lui depuis trop longtemps, et ceux qui partent – même s'ils sont congédiés – ne parleront pas. Il se passe ici quelque chose qui ne peut être légalement élucidé.

« Oui, oui, bien sûr », dit Kelexel, prenant un air légèrement pompeux. « On ne peut fraterniser avec les indigènes de là-haut. » Il fit un geste du pouce pour indiquer la surface. « C'est illégal, bien sûr. Diablement dangereux. »

« Cela élève le niveau de l'immunité », dit Faffin.

« Cela doit donner du travail à vos pelotons d'exécution. »

Fraffin se permit un mouvement de fierté et dit : « Sur ma planète, ils n'ont eu à faire qu'à moins d'un million d'immunisés. Je laisse aux indigènes le soin de tuer les leurs. »

« C'est la meilleure méthode », acquiesça Kelexel.

« Rester le plus possible à l'écart de tout cela. Une technique bien classique. Votre réussite sur ce point est reconnue. Je désirais tant que mon fils soit éduqué par vous. »
« Je suis désolé », dit Fraffin. « C'est un non définitif ? »
« Définitif. »

Kelexel haussa les épaules. Le Bureau lui avait dit qu'il refuserait carrément, mais il avait espéré s'amuser au petit jeu de la négociation. « J'espère ne pas vous avoir offensé. »

« Bien sûr que non », dit Fraffin. Et il pensa. Mais vous m'avez mis sur mes gardes.

Il éprouvait maintenant les mêmes soupçons qu'Ynvic. Il y avait quelque chose dans les manières de Kelexel – une circonspection intérieure qui ne correspondait pas à son attitude extérieure. « J'en suis heureux », dit Kelexel. « Je m'intéresse beaucoup aux prix du marché du monde des marchands », remarqua Fraffin. « Je suis surpris que vous n'ayez pas fait une offre pour l'ensemble de mes biens. »

Tu penses que j'ai fait une erreur. Insensé. Les Criminels ne savent pas tirer profit d'une leçon.

« Mes propriétés sont trop diverses et exigent de moi beaucoup trop d'attention », dit Kelexel. « Naturellement, j'ai pensé à vous faire une offre, puis à donner tout cela à mon rejeton. Mais je suis certain qu'il en ferait un beau gâchis et coulerait définitivement l'affaire. Je ne peux pas attirer sur moi ce type de blâme, voyez-vous. »

« Alors, il reste l'autre alternative », dit Fraffin, « les cours, la filière normale de demande d'emploi... ».

Kelexel avait été préparé et affiné pour cette mission pendant longtemps, même pour un Chem.

La Primatie et le Bureau étaient composés d'hommes qui se nourrissaient de soupçons et qui ressentaient comme une insulte les échecs répétés de l'enquête menée sur Fraffin. Aussi l'Investigateur ne perdait-il rien des infimes révélations apportées par l'attitude de Fraffin, les faux-fuyants et le choix de certains mots qui le trahissaient. Il se passait ici quelque chose d'illégal, mais ce n'était aucun des crimes qu'ils avaient envisagés et dont ils avaient discuté. Quelque part, dans

l'empire personnel de Fraffin, il y avait quelque chose de dangereux, de profondément choquant – et qui puait.

« Si vous le permettez », dit Kelexel, « je serais heureux d'observer la manière dont vous opérer et d'en tirer des suggestions à proposer à mon rejeton. Il sera ravi, j'en suis sûr, d'apprendre que le grand Directeur Fraffin m'a prêté un peu d'attention. »

Et Kelexel pensa : Quel que soit ton crime, je le découvrirai. Et alors, tu paieras, Fraffin, tu paieras comme n'importe quel autre malfaiteur.

« Très bien », dit Fraffin. Il s'attendait à ce que Kelexel se retire, mais il restait là, de l'autre côté du bureau, à le regarder avec une insistance déplaisante.

« Autre chose », dit Kelexel. « Je sais que vous atteignez, avec vos créatures, à des effets spéciaux très complexes. Le soin méticuleux, la précision, apportés à manipuler les mobiles et la violence – je me demande seulement : n'est-ce pas là un travail plutôt lent ? »

L'ignorance désinvolte de la question outragea Fraffin, mais il y décela un avertissement et se souvint des conseils de prudence d'Ynvic.

« Lent ? Cela importe-t-il pour des gens qui ont affaire à l'éternité ? »

Ah ah ! Fraffin peut se sentir piqué, pensa Kelexel en lisant les signes qui le trahissaient. Bien. Il dit : « Je demandais seulement si... J'hésite à le suggérer mais est-ce que la lenteur n'est pas du même ordre que l'ennui ? »

Fraffin renifla de dédain. Il avait d'abord pensé cette créature du Bureau pourrait l'intéresser, mis il commençait à en avoir assez de ce type. Fraffin pressa un bouton, sous son bureau, le signal qui mettait en route la nouvelle histoire. Plus tôt ils seraient débarrassés de l'Investigateur, mieux ce serait. Tous les préparatifs menés sur les indigènes laient les aider. Ils avaient joué leur rôle avec une rigoureuse exactitude.

« Ça y est, je vous ai offensé », dit Kelexel d'un air contrit.

« Mes histoires vous ont-elles ennuyé ? » demanda Fraffin.
« S'il en est ainsi, c'est moi qui vous ai offensé. »

« Jamais ! » s'écria Kelexel. « Elles sont amusantes, drôles. Et toujours si différentes. » Amusantes, pensa Fraffin. Drôles ! Il jeta un coup d'œil sur la scène de l'action en cours, retransmise sur le moniteur intégré dans son bureau, bien caché et visible de lui seul. Ses équipes étaient déjà au travail. Le temps de la mise à mort était venu. Son personnel savait reconnaître une situation d'urgence.

Son esprit plongea, plongea – s'immergea dans l'image, oubliant l'Investigateur, captivé par les petites vies des indigènes.

Ils sont la finitude et nous l'infini, pensa Fraffin. Quel paradoxe : la finitude fournissant un divertissement sans limites à l'infini. Grâce à de si misérables créatures, nous nous isolons d'existences qui ne sont qu'une série perpétuelle d'événements. Ennui ! Comme tu mets en danger l'infini !

« Comme vos créatures sont dociles », dit Kelexel, lançant un coup de sonde.

Quelle barbe, ce béotien ? pensa Fraffin. Et il dit sans quitter l'écran des yeux. « Ce sont des êtres de désir. J'ai veillé à cela dès le commencement. Ils sont aussi tenaillés par la peur – ils ont toujours terriblement peur. »

« Vous avez veillé à cela aussi ? » demanda Kelexel.

« Bien sûr ! »

Comme c'est facile de le mettre en colère, pensa Kelexel.

« Qu'est-ce que vous regardez ? » demanda-t-il. « C'est quelque chose qui fait partie d'une histoire ? Peut-être est-ce que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ? »

Il commence à mordre à l'hameçon, pensa Fraffin. Et il dit : « Je viens de commencer une nouvelle histoire, un petit bijou. »

« Une nouvelle histoire ? » demanda Kelexel intrigué. « La fresque guerrière est-elle déjà terminée ? »

« J'ai abandonné cette histoire », dit Faffrin. « Elle ne se présentait pas bien. Et puis, les guerres commencent à m'ennuyer. Mais, un conflit de personnes – ça, c'est quelque chose ! »

« Un conflit de personnes ? » Kelexel pensa que l'idée était effroyable.

« Ah ! la violence des relations intimes ! » s'exclama Fraffin. « N'importe qui peut tirer un drame des guerres ou des migrations, de la grandeur et de la décadence des civilisations et des religions – mais que pensez-vous d'une histoire très courte, centrée sur une créature qui massacre sa femelle ? »

Kelexel secoua la tête. La conversation prenait une tournure qui le laissait confondu. La fresque guerrière abandonnée ? Une nouvelle histoire ? Pourquoi ?

Ses pressentiments revinrent l'assaillir. Est-ce que Faffrin avait trouvé le moyen de faire du tort à un Chem ?

« La contradiction et la peur », dit Faffrin. « Quel large éventail de prédisposition nous avons là. »

« Oui... oui, bien sûr », murmura Kelexel.

« Je touche un nerf », dit Faffrin, « l'avidité ici, un désir là, un caprice ailleurs – et la peur. Oui, la peur. Lorsque la créature a été bien préparée, j'éveille sa peur. Le mécanisme tout entier se met seul en marche. Ils s'en rendent malades. Ils aiment ! Ils haïssent ! Ils tuent ! Ils meurent ! »

Faffrin sourit – les lèvres écartées sur les dents serrées. Kelexel trouva son expression menaçante.

« Et le plus amusant », reprit Faffrin, « le plus drôle, c'est qu'ils croient agir par eux-mêmes. »

Kelexel se força à sourire. Dans une histoire de Faffrin, ce ressort l'avait souvent fait rire, mais maintenant, il trouvait l'idée bien moins qu'amusante. Il déglutit et dit : « Mais une telle histoire ne serait-elle pas... » Il chercha la bonne expression... ne serait-elle pas... trop mince » ?

« Mince », pensa Faffrin ? Quel clown, ce Kelexel.

« N'est-ce pas le comble de l'art », demanda Faffrin, « d'utiliser un incident microscopique pour vous révéler l'immensité ? Là, je saisiss l'A-jamais – Maintenant. » Il étendit le poing vers Kelexel et l'ouvrit pour lui montrer sa paume. « Je vous donne quelque chose que vous ne possédez pas – la mortalité. »

Kelexel trouva cette idée repoussante – Faffrin et son dégoûtant petit conflit personnel, un meurtre, un crime insignifiant. Quelle pensée déprimante. Mais Faffrin s'était

replongé dans l'image de son écran invisible. Qu'y voyait-il donc ?

« J'ai bien peur d'avoir abusé de votre accueil », risqua Kelexel.

Fraffin lui jeta un bref coup d'œil. Le bétien s'en allait. Bien. Il n'irait pas loin. La nasse était prête. Quel fin réseau de mailles entrelacées !

« Vous avez toute liberté de mouvement à bord de cette nef. »

« Pardonnez-moi d'avoir pris tant de votre temps », dit Kelexel en se levant.

Fraffin se mit debout, s'inclina et fit la réponse d'usage : « Qu'est-ce que le temps pour les Chems ? »

Tout aussi cérémonieux, Kelexel murmura : « Le Temps est notre jouet. » Il fit demi-tour, traversa la pièce, l'esprit rempli de pensées tourbillonnantes. Les manières de Fraffin étaient quelque peu menaçantes. Et cela était lié avec ce qu'il avait vu sur son écran. Une histoire ? En quoi une histoire pouvait-elle menacer un Chem ?

Fraffin regarda la porte se refermer derrière Kelexel, se renversa dans son siège et revint à l'écran. Maintenant, il faisait nuit à la surface et le premier incident crucial allait bientôt se dérouler.

Un indigène tuant sa femelle. Il regardait, luttant pour maintenir la distanciation artistique. Sujet femelle, appellation, Murphey, une silhouette écarlate titubant sous la lumière artificielle. Le voile de toute affectation avait été arraché de ses traits par la vision de cet étranger inattendu qu'était devenu son époux. Sa vie était maintenant soumise à de redoutables augures dont elle n'avait jamais eu le moindre soupçon. Les destinées et les ombres de ses dieux ancestraux n'éveillaient plus aucun mystère en son âme. Les visages de la superstition, ceux du feu du ciel, avaient perdu leurs fonctions habituelles.

D'un mouvement brusque et violent, Fraffin éteignit l'écran et enfouit son visage dans ses mains. La Mort s'était abattue sur la créature. L'histoire se poursuivrait d'elle-même, maintenant, sur sa lancée. Quelle façon de piéger un Chem !

Fraffin appliqua ses mains sur la surface, douce et froide, de son bureau. Mais qui était piégé ?

Il se sentit soudain écartelé sur un chevalet imaginaire, une multitude épouvantée s'éveilla en lui – les chuchotements de son propre passé sans commencement.

Qu'avons-nous été – autrefois ? se demanda-t-il.

C'était la malédiction qui pesait sur les Chems : l'infini n'a pas d'antiquité. Les souvenirs se brouillent et l'on s'en remet à la mémoire artificielle des bobines et des enregistrements, avec toute leur inexactitude.

Qu'avons-nous perdu ? se demanda-t-il. Avons-nous connu ces prophètes damnés, en mal de massacre, dont la langue exorcise le sel du destin ? Quelle fantastique vision épicée pourrions-nous découvrir en nos origines perdues ? Avons-nous façonné des dieux ? Et comment ? Crachons-nous, maintenant, sur notre propre poussière lorsque nous rions de nos indigènes, insensés et dociles ?

Il ne put se détourner du soudain grouillement du passé – des bêtes affamées rougeoyant dans un ciel qu'il avait autrefois aperçu et qui l'avait poussé à se cacher, terrorisé. Aussi brusquement qu'ils avaient surgi, les souvenirs s'effacèrent. Il en resta tout frissonnant et contempla ses mains agitées de tremblements.

J'ai besoin d'un spectacle divertissant, pensa-t-il. Dieux de la Préservation ! Même l'ennui est préférable à cela !

Fraffin s'écarta de son bureau. Comme il semblait glacé sous ses mains. La pièce lui parut soudain hostile, ses appareils étrangers et odieux. Là-bas, à droite, les courbes douces de sa couche-masseuse, façonnées par son corps, attirèrent son attention et il en écarta vite le regard, car les contours de sa silhouette l'emplirent de répulsion.

Je dois faire quelque chose de rationnel, pensa-t-il.

D'un air résolu, il traversa la pièce jusqu'aux spires d'acier de son senso-total. Il se laissa tomber lourdement dans son siège de contrôle capitonné et dirigea les senseurs vers la surface de la planète. Les relais-satellite s'enclenchèrent aux sondes de l'appareil et il visa l'hémisphère éclairé, épiant les

activités de ses créatures – n’importe quoi dans lequel engloutir sa conscience.

La terre défila sur la scène de la visionneuse, un lavis de traits en damier, vert et jaune ici, et là brun chocolat. Des routes – des autoroutes... l’amibe scintillante d’une cité – il mit au point sur les rues et brusquement, une petite foule apparut au centre de la scène, des silhouettes réduites au quart de leur taille, entassées comme des poupées à un carrefour. Elles contemplaient un dresseur, un géant au visage de fouine, vêtu d’un costume gris fripé et d’un chapeau graisseux. L’indigène, secrètement vigilant, se tenait debout derrière une légère estrade recouverte d’un dessus transparent.

« Des puces ! » dit le dresseur, et sa voix impérieuse, était celle d’un prêtre plein de confiance en lui. « Oui, ce sont des puces. Mais grâce à une méthode de dressage antique et gardée secrète, je peux leur faire exécuter pour vous des acrobaties fantastiques et des tours merveilleux. Voyez cette jolie fille danser. Là, c’est une petite femme qui tire un carrosse. Et cette enfant qui saute des obstacles ! Ils vont lutter, et courir, et s’élire, pour votre plaisir ! Approchez, approchez ! Une lire seulement et vous pourrez regarder par ce verre grossissant et contempler ces merveilles ! »

Est-ce que ces puces savent qu’elles sont la propriété de quelqu’un ? se demanda Fraffin.

4.

Pour le Dr Androcles Thurlow, tout commença en pleine nuit, par la sonnerie du téléphone.

En tâtonnant, il fit tomber le récepteur et perdit du temps à le chercher à l'aveuglette, à moitié endormi. Son esprit retenait encore des bribes de rêves dans lesquels il revivait les moments précédant l'explosion qui lui avait blessé les yeux, au laboratoire Lawrence Radiation. C'était un rêve devenu familier, qui avait commencé à le hanter peu après l'accident, trois mois auparavant, mais il sentait qu'il comportait, maintenant, une nouvelle signification qu'il lui fallait analyser, professionnellement.

Psychologue, guéris-toi toi-même, pensa-t-il.

Le récepteur émettait une petite voix qui l'aida à le localiser. Il le porta à son oreille.

« Allô. » De sa bouche sèche sortit une voix rauque.

« Andy ? »

Il s'éclaircit la gorge. « Oui ? » « C'est Clint Mossman. »

Thurlow s'assit et sortit les jambes du lit. Le tapis était froid sous ses pieds. Le cadran lumineux de son réveil indiquait 2 h 18 du matin. L'heure, et le fait que Mossman était le shérif du Comté, signifiaient qu'il s'agissait d'un cas d'urgence. Mossman avait besoin des services du Dr Thurlow psychologue, expert auprès du tribunal.

« Vous m'entendez, Andy ? »

« Oui, oui, Clint. Qu'y a-t-il ? » « Je crains d'avoir à vous annoncer une mauvaise nouvelle, Andy. Le papa de votre petite amie vient de tuer sa femme. »

Durant un instant, les mots n'eurent pour lui aucun sens. Sa petite amie. Il n'avait eu qu'une petite amie ici et maintenant elle était mariée à quelqu'un l'autre.

« Joe Murphey. Le papa de Ruth », dit Mossman. »

« Oh ! Bon Dieu ! » murmura Thurlow.

« Je n'ai pas beaucoup de temps », dit Mossman.

« J'appelle d'une cabine téléphonique, en face des bureaux de Joe. Il s'y est enfermé et il est armé. Il dit qu'il ne se rendra qu'à vous. »

Thurlow secoua la tête. « Il veut me voir ? »

« Il faut que vous veniez tout de suite, Andy. Je sais que c'est dur pour vous – Ruth, et tout le reste... mais je n'ai pas le choix. Je veux éviter une fusillade. »

« Je vous avais pourtant averti que quelque chose comme ça allait arriver », dit Thurlow. Colère et ressentiment l'envahirent, contre Mossman et toute la communauté de Moreno.

« Je n'ai pas le temps de discuter avec vous », dit Mossman. « Je lui ai dit que vous arriviez. Cela ne vous prendra pas plus de vingt minutes pour descendre jusqu'ici. Faites vite. »

Thurlow reposa le récepteur. Il se prépara à la douleur qu'allait lui causer la lumière et alluma la lampe de chevet. Ses yeux se remplirent aussitôt de larmes. Il battit plusieurs fois des paupières, se demandant, s'il serait, un jour, capable de supporter sans souffrir, le brusque passage de l'ombre à la lumière.

Il commençait seulement à réaliser ce que lui avait dit Mossman L'effroi le glaça. Ruth ! Où est Ruth !

Mais cela ne le concernait plus. C'était le problème de Nev Hudson. Il commença à s'habiller, sans faire de bruit, comme il en avait pris l'habitude, la nuit, lorsque son père était encore vivant.

Il prit son portefeuille sur la table de nuit, attacha sa montre à son poignet gauche. Et puis les lunettes – des lunettes spéciales avec des verres polarisants adaptables. Dès qu'il les eut mis, ses yeux en éprouvèrent un soulagement. La lumière prit une teinte plus jaunâtre. Il leva les yeux et surprit son reflet dans la glace : un visage mince, la lourde monture noire de ses lunettes, des cheveux bruns coupés court, des tempes dégarnies, un long nez avec un léger renflement en dessous des lunettes, une large bouche à la lèvre inférieure plus épaisse, un menton à la Lincoln et des rides divergentes qui ressemblaient à des cicatrices.

Un verre, c'est d'un verre dont il avait besoin, mais il savait bien qu'il n'avait pas le temps d'en prendre un. *Pauvre Jœ Murphey, pauvre malade, pensa-t-il. Bon Dieu, quel gâchis !*

5.

Lorsqu'il s'arrêta, – de l'autre côté de la rue, Thurlow compta cinq voitures de police stationnées au bord du trottoir, en face de la Maison Murphey. Les lumières des phares dessinaient des motifs lumineux irréguliers sur la façade de l'immeuble de trois étages, et sur la raison sociale, blanche et bleue : « Société J. H. Murphey. Produits de beauté. »

Les lumières arrachaient des flèches de brillance à l'enseigne. Cela faisait mal aux yeux de Thurlow. Il sortit sur le trottoir et chercha Mossman des yeux. Des hommes se dissimulaient, accroupis, derrière les voitures.

Est-ce que Joe a tiré sur eux ? se demanda Thurlow.

Il savait qu'il était bien visible des fenêtres obscures de l'immeuble, mais il n'éprouvait pas cette impression de faiblesse, d'isolement, qu'il avait ressentie pendant la guerre, lorsqu'il s'exposait aux feux du combat, dans les rizières. Il était impossible que le père de Ruth tire sur lui. Il n'y avait eu pour cet homme qu'une seule façon de libérer sa violence – et c'était fait. Murphey s'était épuisé, il n'était plus, maintenant, qu'une coquille vide.

L'un des policiers sortit un amplificateur de l'arrière de sa voiture et cria : « Joe ! Joe Murphey ! Le Dr Thurlow est arrivé. Vous descendez et vous vous rendez. Nous n'avons pas envie de tirer sur vous. »

La voix, amplifiée, rugit et se répercuta, en échos, d'un immeuble à l'autre. Bien que déformée, Thurlow la reconnut pour celle de Mossman.

Au second étage de la Maison Murphey, une fenêtre s'ouvrit avec un grincement qui le fit frissonner. Les cercles des projecteurs jaillirent sur la façade de pierre pour venir se centrer sur elle. Une voix d'homme cria de l'ombre : « Pas besoin de menaces, Clint. Je l'ai repéré. Je serai en bas dans sept minutes. » La fenêtre se referma avec bruit.

Thurlow fit le tour de sa voiture en courbant le dos et traversa en courant pour rejoindre Mossman. C'était un homme

maigre qui flottait dans un costume havane et portait un chapeau clair à larges bords. Il se retourna, révélant un visage en lame de couteau, aux méplats accentués par les reflets des projecteurs.

« Salut, Andy », dit-il. « Désolé pour tout ceci, mais vous avez vu ce qui se passe. »

« A-t-il tiré ? » demanda Thurlow. Le calme de sa propre voix le surprit. Formation professionnelle, pensa-t-il. C'était un accès psychotique et il avait appris à prendre en main ce type de situation.

« Non, mais il est armé », dit Mossman. La voix du shérif était lasse et indignée.

« Vous avez l'intention de lui laisser les sept minutes qu'il a demandées ? »

« Qu'en pensez-vous ? »

« Moi, je pense que oui. Il va faire exactement ce qu'il a dit. Il va descendre et se rendre. »

« Sept minutes et pas plus, alors. »

« Vous a-t-il dit pourquoi il voulait me voir ? »

« Il a parlé de Ruth, et puis il a peur que nous tirions sur lui si vous n'êtes pas là. »

« C'est ce qu'il a dit ? »

« Ouais. »

« Il vit dans un monde illusoire plutôt embrouillé », dit Thurlow. « Peut-être devrais-je monter et... »

« Je regrette, mais nous ne pouvons courir le risque qu'il vous prenne en otage. » Thurlow soupira.

« Vous êtes là », dit Mossman. « C'est ce qu'il avait demandé. Je m'en tiens là. »

Un appel radio retentit et, « Voiture neuf ».

Mossman entra dans la voiture, prit le micro et dit en appuyant sur le bouton : « Ici la voiture neuf, terminé. »

Thurlow regarda autour de lui, reconnut quelques-uns des policiers qui se tenaient à couvert derrière les automobiles. Il fit un signe de tête à ceux dont le regard croisa le sien, remarquant combien ces hommes lui semblaient à la fois familiers et étrangers, leurs visages restant imprécis dans le peu de lumière polarisée que ses verres filtraient. C'était des hommes qu'il avait

souvent rencontrés au tribunal, des hommes dont il connaissait le prénom, mais qui révélaient maintenant un aspect d'eux-mêmes qu'il n'avait jusqu'alors jamais soupçonné.

Un crachotement métallique sortit de la radio de Mossman, puis, « Jack désire connaître votre dix-zéro-huit, voiture neuf. Terminé. »

Est-ce que Ruth est au courant ? se demanda Thurlow. Qui va lui apprendre la nouvelle, et comment ?

« Murphey est toujours là-haut, dans son bureau », dit Mossman. « Le Dr Thurlow est arrivé et Murphey a dit qu'il se rendrait dans sept minutes. Nous attendons qu'il descende. Terminé. »

« D'accord, voiture neuf. Jack arrive avec quatre hommes de renfort. Le chef est encore au domicile des Murphey avec le Coroner. Il dit de ne pas prendre de risques. Utilisez les gaz s'il le faut. Il est deux heures quarante-six. Terminé. »

« La voiture neuf est sept-zéro-cinq », dit Mossman. « Terminé. Je raccroche. »

Mossman se tourna vers Thurlow. « Quel sacré gâchis ! » Il repoussa son chapeau en arrière.

« Il n'y a pas le moindre doute que c'est lui qui a tué Adèle ? » demanda Thurlow.

« Aucun doute. »

« Où ? »

« A leur domicile. » « Comment ? »

« Avec un couteau – ce grand truc qui était un souvenir et qu'il brandissait toujours aux barbecues. »

Thurlow eut un sursaut. Cela cadrait avec le reste, bien sûr. Un couteau, c'était l'arme évidente pour un malade. Il se força à retrouver son calme professionnel et demanda : « Quand ? »

« Vers minuit environ. Quelqu'un a appelé une ambulance, mais nous n'avons été averti qu'une demi-heure après. Le temps que nous arrivions, Joe avait disparu. »

« Alors, vous êtes venu voir s'il était ici ? »

« C'est à peu près cela. »

Thurlow hocha la tête. En faisant ce geste, il vit glisser l'un des faisceaux lumineux des projecteurs et crut apercevoir quelque chose, suspendu en l'air, devant la fenêtre de Murphey.

Il regarda attentivement et l'objet parut s'envoler dans le ciel sombre. Thurlow retira ses lunettes et se frotta les yeux. C'était quelque chose d'étrange, qui ressemblait à un long cylindre. C'est une séquelle de mes blessures oculaires, pensa-t-il ; il remit ses verres et se retourna vers Mossman.

« Qu'est-ce que fait Joe là-haut ? » lui demanda-t-il. Vous le savez ? »

« Il appelle des gens au téléphone, pour se vanter de ce qu'il a fait. On a dû transporter sa secrétaire Nella Hartnick à l'hôpital, en pleine crise d'hystérie. »

« A-t-il appelé... Ruth ? » « Je n'en sais rien. »

Thurlow pensa à Ruth, ouvertement, pour la première fois depuis le jour où elle lui avait renvoyé sa bague avec un petit mot poli (pas du tout son style, ce petit mot), lui apprenant son mariage avec Nev Hudson. Thurlow était alors à Denver, avec une bourse universitaire qu'il avait obtenue de la Fondation scientifique nationale.

J'étais fou, pensa-t-il. Je n'aurais jamais dû courir le risque de perdre Ruth pour une bourse.

Il se demanda s'il devait l'appeler, essayer de lui annoncer, aussi doucement que possible, la nouvelle. Mais il savait qu'il n'y avait aucun moyen d'adoucir des nouvelles de ce genre. Il valait mieux que cela soit rapide, dououreux et cruel. Une blessure propre qui pourrait guérir en laissant une cicatrice aussi petite que possible... étant donné les circonstances.

Moreno était une petite ville, et il savait qu'après son mariage Ruth avait continué de travailler comme infirmière de nuit au service psychiatrique de l'Hôpital du Comté. Elle devait y être en ce moment. Un appel téléphonique serait trop impersonnel. Il fallait le faire en personne.

Et je suis irrévocablement associé à cette tragédie, pensa-t-il. Je ne l'ai pourtant pas voulue.

Thurlow réalisa qu'il était en train de rêver tout éveillé, essayant de s'accrocher à quelque chose que Ruth et lui avaient partagé. Il soupira. Que quelqu'un d'autre lui apprenne la nouvelle. Elle dépendait de quelqu'un d'autre, maintenant.

Un policier qui se tenait sur sa droite, lui dit : « Pensez qu'il était ivre ? »

« Est-il jamais à jeun ? » demanda Mossman.

Le policier reprit : « Vous avez vu le corps ? »

« Non », dit Mossman, « mais Jack me l'a décrit lorsqu'il a appelé. »

« Laissez-moi lui tirer dedans, à ce salaud-là », murmura le policier.

Voilà que ça commence, pensa Thurlow.

Il se retourna car une voiture venait de s'arrêter dans un crissement de frein. Un petit homme replet en jaillit, il avait enfilé son pantalon sur son pyjama. Il portait un appareil photo et un flash électronique.

Thurlow tourna sur ses talons pour se protéger de la lumière, en voyant l'homme s'accroupir et regarder dans son viseur. L'éclair du flash illumina toute la rue, une fois, deux fois...

S'attendant à la lueur éblouissante, Thurlow avait levé les yeux au ciel pour éviter les reflets et les douleurs oculaires. Au moment où l'éclair du flash jaillissait, il vit de nouveau l'étrange objet. Il flottait à environ trois mètres de la fenêtre de Murphey. Même après que la lueur se soit éteinte, la chose resta visible, une forme vague qui ressemblait presque à un nuage.

Thurlow la contempla, hypnotisé. Ce n'était ni une illusion d'optique, ni une séquelle de ses blessures. Ses contours étaient nets, sa forme réelle. C'était un cylindre d'environ six mètres de long sur un mètre cinquante de diamètre. Une saillie semi-circulaire, qui faisait penser à la lèvre d'une négresse à plateau, sortait de l'extrémité la plus proche du bâtiment. Deux silhouettes étaient accroupies sur cette lèvre. Elles avaient l'air de viser la fenêtre de Murphey avec un petit tube monté sur un chevalet. Les silhouettes étaient floues, comme dans un brouillard, mais elles avaient une apparence humaine – deux bras, deux jambes – malgré leur petite taille : à peu près un mètre de haut, pas plus.

Cette vision procura à Thurlow une bizarre excitation insouciante. Il savait qu'il voyait quelque chose de réel dont l'étrangeté défiait toute explication. Tandis qu'il les contemplait, l'une des silhouettes se retourna et le vit. Thurlow distingua l'éclat de ses yeux à travers le halo nuageux. L'être poussa son

compagnon du coude. Maintenant, tous deux le scrutaient du regard – deux paires d’yeux brillants.

Est-ce une espèce de mirage ? se demanda Thurlow.

Il essaya de déglutir, mais sa gorge était sèche. Un mirage serait vu de tous. Mossman qui était à ses côtés regardait aussi la fenêtre de Murphey. Il devait donc voir ce drôle de cylindre – ou cette vision – qui se balançait là, mais il n’en montrait rien.

Le photographe les rejoignit. Thurlow le connaissait, c’était Tom Lee du *Sentinel*.

« Murphey est-il encore là ? » demanda Lee.

« Oui », dit Mossman.

« Salut, docteur Thurlow. Qu’est-ce que vous regardez comme ça ? C’est la fenêtre de la pièce où Murphey s’est terré ? »

Thurlow mit la main sur l’épaule de Lee. Les deux créatures du cylindre avaient tourné leur tube et le pointaient maintenant vers le groupe de policiers. Thurlow les montra du doigt, tout en humant les effluves fortement musquées de l’eau de toilette du photographe.

« Tom, qu’est-ce que c’est que ce sacré truc, là-haut ? Prenez-le donc en photo. »

Lee leva son appareil et regarda dans le viseur « Quoi ? Photographier quoi ? »

« Ce truc qui flotte devant la fenêtre de Murphey. »

« Quel truc ? »

« Vous ne voyez pas quelque chose qui se balance juste devant la fenêtre ? »

« Oui, un nuage de moucherons. Il y en a plein, cette année. Ils se rassemblent toujours comme ça, dès qu’il y a de la lumière. »

« Quelle lumière ? » demanda Thurlow.

« Heu ! eh bien... »

Thurlow arracha brusquement ses lunettes. Le cylindre nuageux disparut. A sa place, il y avait maintenant une forme vague, confuse, animée de minuscules mouvements. Il pouvait voir le coin de l’immeuble au travers. Il remit ses lunettes. De nouveau, c’était un cylindre avec deux êtres accroupis sur une

espèce de lèvre en plateau. Ils pointaient maintenant leur tube vers l'entrée de l'immeuble.

« Le voilà qui arrive ! » cria une voix sur sa gauche.

Lee faillit renverser Thurlow en se précipitant pour viser l'entrée avec son appareil. Des policiers surgirent de partout.

Thurlow resta seul tandis qu'un petit homme trapu et presque chauve, vêtu d'un costume bleu, apparaissait dans le faisceau des projecteurs, sur le seuil de la Maison Murphey. L'homme leva la main pour protéger ses yeux des projecteurs qui se centrèrent sur lui, et de l'éclat du flash. Thurlow battit des paupières. Ses yeux se remplirent de larmes.

L'homme qui se tenait sur le seuil disparut, englouti par les policiers.

Lee partit comme un trait, leva son appareil au-dessus de sa tête, le pointa vers le groupe qui tournoyait. « Laissez-moi le voir ! » cria-t-il. « Ecartez-vous ! »

Mais les policiers ne faisaient pas attention à lui.

De nouveau, l'éclair du flash fusa.

Thurlow aperçut de nouveau le prisonnier – ses petits yeux clignotants dans un visage rond et rubicond. Son regard était singulièrement vif – dénué de toute peur. Il se fixa sur le psychologue, le reconnut.

« Andy ! » cria Murphey. « Prenez soin de Ruth ! Vous m'entendez ! Prenez soin de Ruth ! »

Murphey ne fut plus qu'un crâne chauve, agité de brusques secousses, entraîné rapidement par un flot de chapeaux. On le poussa dans une voiture stationnée au carrefour. Lee sautillait toujours à la périphérie du groupe, déclenchant ses flashes.

Thurlow soupira en frissonnant. L'air était saturé d'odeurs, celle de la foule mêlée à la puanteur des tuyaux d'échappement des voitures qui démarraient. Un peu tardivement, il se souvint du cylindre et leva les yeux juste à temps pour le voir s'élever et disparaître dans le ciel.

Cela tenait du cauchemar, cette vision, ce bruit, ces ordres vociférés.

Un policier s'arrêta devant Thurlow. « Clint vous remercie. Il dit que vous pourrez parler à Jœ dans deux petites heures –

lorsque le Procureur l'aura interrogé. Ou dans la matinée, si vous préférez. »

Thurlow se passa la langue sur les lèvres. Il avait un goût acide dans la bouche. Il dit : « Je... plutôt dans la matinée, je pense. Je vais tenter de le faire mettre en liberté surveillée. »

« Dans un cas pareil, le procès ne va pas traîner longtemps », dit le policier. « Je vais répéter à Clint ce que vous m'avez dit. »

Lee revint, son appareil en bandoulière autour du cou. Il tenait un carnet dans la main gauche et un bout de crayon de la droite.

« Eh ! docteur », dit-il, « c'est vrai ce que Mossman a dit ? Que Murphey n'a pas voulu sortir avant que vous soyez là ? »

Thurlow fit un signe affirmatif et recula lorsque la voiture de patrouille passa en marche arrière. La question avait l'air complètement stupide, issue de la même démence qui le retenait là, au milieu de la rue, tandis que les voitures de la police accéléraient au carrefour dans un rugissement de moteur. L'odeur de l'essence mal brûlée lui piquait les narines.

Lee gribouilla quelque chose dans son carnet.

« N'étiez-vous pas joliment copain avec la fille de Murphey avant son mariage ? » demanda-t-il.

« Nous étions amis », dit Thurlow. Il avait l'impression que c'était quelqu'un d'autre qui venait de proférer ces paroles par sa bouche.

« Vous avez vu le cadavre ? »

Thurlow secoua négativement la tête.

« Quel sacré tableau ! »

Thurlow eut envie de crier : « Et vous, vous êtes un sacré cochon ! » mais sa voix ne lui obéit pas. Adèle Murphey, un cadavre. Dans les crimes de mort violente, tous les corps se ressemblaient, tous étaient aussi laids : la posture affalée, la flaue rouge, les plaies noirâtres... l'indifférence de la police qui mesurait, et questionnait, et enregistrait. Thurlow sentait son propre détachement professionnel s'évanouir. Le cadavre dont Lee parlait avec cette curiosité professionnelle, si avide, ce corps était celui d'une personne que Thurlow avait connue – la mère de la femme qu'il avait aimée – qu'il aimait toujours.

Thurlow se l'avouait maintenant, au souvenir d'Adèle Murphey, de l'expression calme et amusée de ses yeux, si semblables à ceux de Ruth... de son regard attentif qui révélait son souci de découvrir quelle sorte de mari il ferait pour sa fille. Mais tout cela était mort aussi. Mort en premier.

« Doc, qu'est-ce que vous avez cru voir, là-haut, à la fenêtre ? » demanda Lee.

Thurlow baissa les yeux sur le petit homme gras, aux lèvres épaisses, aux petits yeux sagaces et fureteurs, et imagina sa réaction s'il lui décrivait la chose qui flottait devant la fenêtre de Murphey. Involontairement, il leva les yeux. Il n'y avait plus rien maintenant. La nuit était devenue soudain très fraîche. Thurlow frissonna. « Murphey regardait dehors ? » demanda Lee. L'homme avait une voix nasillarde qui produisit sur les nerfs de Thurlow un pénible effet.

« Non », répondit-il. « Je... je suppose que c'était un simple reflet. »

« Je ne sais pas comment vous pouvez voir quelque chose avec des lunettes pareilles », dit Lee.

« Vous avez raison », dit Thurlow. « C'était les lunettes – un reflet. »

« J'ai d'autres questions à vous poser, docteur. Vous voulez bien qu'on s'arrête chez Türk où nous serons plus à l'aise. Nous prenons ma voiture et je vous ramène... »

« Non », coupa Thurlow. Il secoua la tête, sentant son engourdissement l'abandonner. « Non. Demain peut-être. »

« Mais, doc, on est déjà demain. » Mais Thurlow fit demi-tour et partit en courant vers sa voiture. Les paroles de Murphey venaient de ressurgir dans sa mémoire : « Prenez soin de Ruth. »

Il fallait qu'il la trouve, qu'il lui propose son aide. Elle en avait épousé un autre, mais cela n'avait pas effacé ce qui existait entre eux.

6.

L'assistance s'agita, unique organisme plongé dans la pénombre anonyme de l'empa-théâtre de l'historia-nef.

Kelexel, assis presque au centre de l'immense salle, perçut ce mouvement obscur comme singulièrement menaçant. Ils étaient tous là, autour de lui, l'unité opérationnelle de l'histoire et les membres de l'équipage qui étaient de repos et s'intéressaient à la nouvelle création de Fraffin. On venait de projeter deux bobines une douzaine de fois, jusqu'à ce que leurs éléments soient polis et repolis. Ils attendaient maintenant que l'on projette, une fois de plus, la scène du début, et Kelexel éprouvait encore l'aura menaçante qui émanait de ce lieu. C'était personnel et direct, c'était lié à l'histoire, mais il n'arrivait pas à le cerner.

Il pouvait humer la faible touche d'ozone qui émanait du réseau de senso-mailles, ce drageon de la découverte de Tuggywaugh dont l'invisible champ reliait l'assistance à la projection de l'histoire. Son siège lui paraissait étrange. C'était un équipement professionnel, pourvu de lourds accoudoirs et du clavier de commande d'enregistrement sensoriel. Seul le vaste dôme, avec les câbles de force du senso-total convergeant vers la scène, tout là-bas, en dessous de lui, et la scène elle-même, lui étaient familiers – cela ressemblait à un empa-théâtre normal.

Mais il y avait les bruits, les cliquetis des touches, les commentaires professionnels – « Raccourcissez ce plan de situation et passez au plan américain... » « Allez-y plus fort avec l'olfacteur dès que vous avez la lumière... » « Adoucissez le premier effet de brise... » « Amplifiez la naissance de l'émotion chez la victime et coupez tout de suite après... »

Et tout persistait à dissoner.

Kelexel avait eu le privilège d'assister, ici, à deux journées de travail, de voir l'équipe plongée dans sa tâche. Pourtant, les

bruits et les voix de l'assistance lui paraissaient toujours aussi dissonants. Ses expériences précédentes d'empa-théâtres avaient toujours comporté des histoires complètes et des spectateurs recueillis.

Loin sur sa gauche, dans l'ombre, une voix lança : « Projection ! »

Les lignes de force du senso-total disparurent. Les ténèbres extérieures emplirent la salle.

Quelqu'un s'éclaircit la gorge. Les raclements de gorge trahirent un message de nervosité qui s'entrelaça dans l'ombre.

La lumière apparut au centre de la scène. Kelexel se tortilla pour adopter une position plus confortable. Toujours le même étrange commencement, pensa-t-il. La lumière était une chose pitoyable et informe qui, lentement, se transforma en un réverbère. Qui éclairait une pelouse en pente, le tournant d'une allée et, à l'arrière-plan, le mur d'un gris fantomatique d'une demeure indigène. Les sombres et primitives vitres des fenêtres luisaient comme d'étranges yeux.

Quelque part, dans ce décor, quelqu'un haletait et des pas résonnaient sourdement, sur un rythme frénétique.

Un insecte stridula.

Kelexel apprécia le réalisme des sons que les circuits du senso-total reproduisaient en conservant toutes les valeurs du bruit original. Pour qui était assis là, engrené au réseau, relié aux projecteurs empathiques, c'était aussi réel que de voir, d'une position avantageuse, la scène originale et sans apprêts. Cela ressemblait, d'une certaine manière, à l'unicité Chem. Kelexel prit conscience de l'odeur de poussière de l'herbe sèche agitée par le vent. Le souffle frais de la brise effleura son visage.

Puis la terreur s'empara lentement de lui. Elle s'élevait de la sombre scène et déferlait, en vagues irrésistibles, des projecteurs du réseau. Kelexel dut se redire qu'il s'agissait d'une histoire, le produit de l'art, et que tout cela n'était pas réel... en ce qui le concernait. Il était en train d'éprouver la peur d'une autre créature, captée et retenue par les enregistreurs sensitifs.

Une silhouette surgit en courant au centre de la scène, une indigène vêtue d'un ample vêtement vert qui ondulait sur ses cuisses. Elle haletait et suffoquait en courant. Ses pieds nus

claquèrent avec un bruit mat sur la pelouse, puis sur l'allée pavée. La poursuivant, apparut un homme trapu, à la face de lune, brandissant une épée dont la lame, éclairée par la lumière du réverbère, prit l'éclat argenté d'un sillage de serpent.

La femme irradiait la terreur. Elle hoqueta : « Non ! S'il te plaît !... Pour l'amour de Dieu, non ! »

Kelexel se retint de respirer. Peu importait le nombre de fois qu'il avait vu cette scène, l'acte de violence lui paraissait, chaque fois, nouveau. Il commençait à saisir ce que Fraffin pouvait tirer de cette histoire. L'homme leva l'épée au-dessus de sa tête...

« Coupez ! »

Le réseau se vida, plus d'émotion, plus rien, Kelexel eut l'impression de tomber d'une falaise. Les ténèbres envahirent la scène.

Kelexel se rendit compte que la voix qui avait jailli d'en bas, sur sa droite, était celle de Fraffin. Une rage passagère l'envahit contre lui. Il fallut un moment à l'Investigateur pour reprendre pied dans la réalité, mais le sentiment de frustration persista.

Les lumières revinrent pour révéler les sièges en amphithéâtre convergeant vers le disque de la scène. Kelexel battit des paupières et regarda les membres de l'équipe de l'histoire dispersés autour de lui. Il avait toujours l'impression qu'une menace émanait d'eux et de la scène vide. Quelle menace pouvait-il y avoir ici ? se demanda-t-il. Mais il faisait confiance à son instinct : il courait un danger dans cette salle, mais quel danger ?

Ils étaient assis autour de lui, sur les rangs de l'amphithéâtre – les stagiaires et les hommes d'équipage de repos, tout en haut ; les observateurs, novices et spécialistes, au milieu ; l'équipe de montage près de la scène. Pris individuellement, ils avaient l'air de Chems tout à fait ordinaires, mais Kelexel ne pouvait oublier ce qu'il avait éprouvé dans l'obscurité – cette unicité, celle d'un organisme décidé à lui faire du tort, confiant dans sa capacité de lui faire du tort. Il pouvait le sentir par empathie, plongé qu'il était dans cette unique vie que tous les Chems partagent.

Un calme étrange planait maintenant sur la salle. Ils attendaient quelque chose. Tout en bas, près de la scène, les

têtes s'étaient rapprochées pour échanger des paroles inaudibles.

Est-ce que je m'imagine des choses ? se demanda Kelexel. *Mais il est certain qu'ils doivent me soupçonner. Alors pourquoi m'ont-ils permis de venir ici, de les regarder travailler ?*

Leur travail – cette mort violente.

De nouveau Kelexel éprouva cette frustration ressentie lorsque Fraffin avait coupé la scène. Se voir refuser cette vision alors même qu'il savait en quoi elle allait consister... Kelexel secoua la tête. Il était bouleversé, excité. Une fois de plus, il balaya du regard les membres de l'équipage. Ils formaient un damier coloré dans cette immense salle, la nuance de chaque uniforme codifiant la fonction de celui qui le portait – les taches rouges des pilotes de voleteurs, la livrée bigarrée d'orange et de noir de l'équipe de tournage, le vert des scénaristes, le jaune des services de maintenance, le pourpre des acteurs et le blanc des costumiers, et ici et là, les signes de ponctuation des noirs manipulateurs et des sous-directeurs, la coterie de Faffin.

Le groupe qui se tenait tout en bas se dispersa. Faffin apparut, grimpa sur la scène et se tint au centre même, au foyer du cercle nu. C'était un geste délibéré, l'identifiant avec l'action qui avait occupé cet endroit, peu d'instants auparavant.

Kelexel se pencha pour étudier le Directeur. Vu d'en haut, Faffin devenait une petite silhouette décharnée enveloppée dans un manteau noir, une chevelure d'ébène sur une peau argentée, balafrée par une bouche comme tracée au cordeau, à la lèvre supérieure gonflée. Soudain, il avait l'air de provenir des marches obscures d'un lointain royaume plein de périls, qu'aucun autre Chem n'avait jamais entrevu. De lui émanait une frappante impression d'individualité.

Les yeux caves se fixèrent sur Kelexel.

Un frisson parcourut le corps de l'Investigateur. Il se renversa sur son dossier, effrayé. C'était comme si Faffin venait de lui dire : Voilà cet insensé d'Investigateur !

Il est là, empêtré dans mon filet, piégé ! Bien péché ! Oh oui, vraiment bien péché !

Le silence empoigna l'empa-théâtre, comme si tous les assistants retenaient leur respiration. Les visages attentifs étaient tournés vers la silhouette, là-bas, sur scène.

« Une fois de plus je vous le répète », et la voix de Fraffin caressait l'air, « notre objectif, c'est la subtilité »

Fraffin leva, de nouveau, les yeux vers Kelexel.

Maintenant, il a éprouvé ce qu'est la terreur, pensait Faffrin. La peur excite les désirs sexuels. Et il a vu la fille de la victime, une femelle bien faite pour piéger un Chem – exotique, pas trop grande, gracieuse, des yeux semblables à d'étranges joyaux verts. Ah ! Comme les Chems aiment le vert ! Elle ressemble assez aux autres créatures de plaisir non-Chems pour qu'il éprouve une excitation physique nouvelle. Ah, ah, Kelexel ! Tu vas bientôt demander à examiner une indigène – et nous t'en accorderons la permission.

« Vous ne pensez pas assez au spectateur », dit Faffrin. Sa voix était devenue soudain glaciale.

Un frémissement d'agitation parcourut l'empa-théâtre.

« Nous ne devons pas faire éprouver au spectateur une trop grande terreur », dit Faffrin. « Seulement le laisser sentir que la terreur est là. Ne l'obligez pas à la ressentir. Laissez-le en tirer du plaisir – une violence amusante, une mort comique. Il ne faut pas que le spectateur puisse penser que lui est manipulé. Cette histoire n'est pas qu'une intrigue conçue pour nous divertir. »

Kelexel sentit passer, dans les paroles de Faffrin, un message implicite. Une menace bien claire, oui. Des émotions se donnaient libre cours, autour de lui, et il se demanda lesquelles.

Il faut que j'obtienne d'examiner à fond et à loisir l'un de ces indigènes, pensa-t-il. Peut-être y a-t-il un indice que seul un indigène pourra me révéler.

Comme si cette pensée avait été la clef qui ouvrait la porte à la tentation, l'esprit de Kelexel s'emplit soudain du souvenir d'une femelle de l'histoire de Faffrin. Son nom avait une consonance si exotique.

— Ruth. Il y avait en elle quelque chose des Infées, et celles-ci étaient renommées pour le plaisir érotique qu'elles procuraient aux Chems. Kelexel se souvint d'une Infée qu'il

avait possédée autrefois. Mais, elle avait disparu si vite. Les mortels s'effaçaient ainsi de la vie éternelle d'un Chem.

Peut-être pourrais-je examiner cette Ruth. Ce ne serait pas bien difficile pour les hommes de Fraffin de me l'apporter ici.

« De la subtilité », dit Faffrin. « L'assistance doit être maintenue dans un état de vigilance détachée. Pensez à notre histoire comme à une sorte de danse, qui serait réelle, non à la manière dont le sont nos vies, mais comme une image attachante, un conte de fée Chem. Vous devez tous connaître, maintenant, le but de notre histoire. Voyez ce que vous pouvez tailler, en tenant compte de ce but, et avec la subtilité qui s'impose. »

Fraffin s'enroula dans son manteau noir, s'amusant de la théâtralité de son geste. Il tourna le dos à l'assistance et quitta la scène d'un pas majestueux.

C'est une bonne équipe, pensa-t-il. Ils vont jouer leur rôle avec une exactitude toute stylée. Cette amusante petite histoire allait couvrir des bobines. Elle pourrait même se vendre, comme interlude, comme une démonstration de sa dextérité artistique. Mais peu importe ; elle remplirait suffisamment son office en menant Kelexel ici et là – une peur ici, un désir là – afin que ses moindres mouvements soient enregistrés par l'équipe de tournage. Ses moindres mouvements.

Il est aussi facile à manipuler que les indigènes, pensa Faffrin.

Il se laissa glisser par le conduit de desserte qui s'ouvrait derrière la scène et sortit entre les murs bleus du chute-hall qui s'incurvait des entrepôts d'accessoires jusqu'à ses quartiers. Faffrin s'abandonna au gravit-chute qui le propulsa au long de panneaux sans soudure que sa vitesse transformait en un léger brouillard.

Je pourrais presque me sentir désolé pour Kelexel, pensa-t-il. Lors de leur première rencontre, cet homme avait fait le dégoûté à la seule pensée de la violence, mais, oh ! comme il s'était laissé prendre au conflit vécu par les indigènes, quand on le lui avait montré.

Nous nous identifions si facilement avec des actes de violence individuelle, pensa Faffrin. On pourrait presque

supposer qu'il y eut de vraies expériences de ce genre dans le passé de notre espèce.

Il sentit le durcissement réflexe de l'armure que formait sa peau, au brusque tumulte des souvenirs inassujettis. Fraffin avala sa salive et arrêta le gravit-chute à l'écoutille de son salon.

La durée infinie de sa propre histoire le glaça soudain d'horreur. Il se sentit à deux doigts d'une effroyable découverte et s'épouvanta des monstres de conscience qui se tenaient tapis, dans l'éternité future. Il y avait là des choses qu'il ne voulait pas voir.

La fureur s'empara de Faffrin ; il aurait voulu frapper du poing l'éternité, étouffer les cris inarticulés que lui adressaient ses voix secrètes. Il se sentit glacé de peur et pensa : *Etre immortel exige de fréquentes injections d'anesthésie morale.*

Cette idée était tellement bizarre qu'elle dissipa sa peur. Il pénétra dans la tiédeur argentée de son salon, et se demanda d'où lui était venue cette pensée.

7.

Thurlow fumait sa pipe, penché sur le volant de sa voiture arrêtée. Il avait posé ses lunettes polarisantes sur le siège voisin et il contemplait le couchant à travers les gouttes de pluie lumineuses glissant sur le pare-brise. Ses yeux se mouillèrent et les gouttes se brouillèrent, comme des larmes. Sa voiture était un coupé vieux de cinq ans et il savait qu'il aurait dû en acheter une neuve, mais il avait pris l'habitude de faire des économies pour acheter une maison – lorsqu'il pensait épouser Ruth. Il lui était difficile d'abandonner cette habitude, même en sachant qu'il s'y accrochait dans l'espoir maladif que l'année passée puisse s'effacer totalement de leur vie.

Pourquoi veut-elle me voir ? se demanda-t-il. Et pourquoi ici, où nous avions l'habitude de nous rencontrer ? Et pourquoi en faire un tel mystère ?

Deux jours avaient déjà passé depuis le meurtre et il s'aperçut qu'il ne pouvait toujours pas assembler les événements en un tout cohérent. Si des articles mentionnaient sa participation, il les lisait comme s'il s'agissait d'un autre – leur sens était aussi flou que le contour des gouttes de pluie qu'il contemplait maintenant. Thurlow sentait que son univers tout entier était concerné par les divagations psychotiques de Joe Murphey et les réactions violentes de la communauté locale.

Lorsqu'il réalisa que la communauté désirait la mort de Murphey, Thurlow fut indigné. Cette réaction collective était aussi violente que la tempête qui venait de s'éloigner.

Une violente tempête. Une tempête de la violence.

Il contempla les arbres qui se dressaient sur sa gauche et se demanda depuis combien de temps il était là. Sa montre s'était arrêtée, parce qu'il ne l'avait pas remontée. Mais Ruth était en retard. Selon son habitude.

Il y avait eu cette tempête. Des nuages bas et gonflés de pluie s'étaient formés dans un ciel d'un gris de plomb. Le bosquet d'eucalyptus avait soudain résonné des cris des oiseaux épouvantés. Le vent s'était mis à ronfler dans les plus hautes

branches – et la pluie s'était abattue en grosses gouttes fracassantes.

Maintenant, le soleil avait réapparu, plus bas sur l'horizon d'ouest, touchant d'une lumière orange le sommet des arbres. Les feuilles étaient frangées de gouttes de pluie. Une brume errait au ras du sol, autour des troncs bruns écailleux. Des crissements d'insectes s'élevaient des racines et des touffes d'herbes qui poussaient, à découvert, le long de la route non macadamisée qui traversait le bosquet.

Quels souvenirs ont-ils de leur tempête ? se demanda Thurlow.

Il savait, professionnellement, pourquoi les habitants de la ville désiraient un lynchage légalisé, mais voir les personnalités officielles adopter la même attitude, avait été pour lui une pénible surprise. Il se remémora les délais qu'on lui avait imposés, les tentatives effectuées pour l'empêcher d'examiner Murphey. Le Chef de la Police, le Procureur George Paret, toutes les autorités savaient bien que Thurlow avait prédit l'accès psychotique qui venait de coûter la vie à Adèle Murphey. Mais reconnaître ce fait, c'était admettre que Murphey était fou et qu'il ne pouvait être exécuté.

Paret avait révélé son jeu en faisant appel au patron de Thurlow, le directeur du service psychiatrique de l'Hôpital d'état de Moreno, le docteur Le Roi Whelye. Whelye était connu dans toute la région comme un psychiatre sans pitié, toujours d'accord avec l'accusation. Il avait, sur-le-champ, déclaré Murphey sain et responsable de ses actes.

Thurlow jeta un coup d'œil inutile sur sa montre. Elle s'était arrêtée à 2 h 14. Il supposa qu'il ne devait pas être loin de sept heures. La nuit allait bientôt tomber. Pourquoi Ruth n'arrivait-elle pas ? Pourquoi lui avait-elle dit de venir à leur ancien lieu de rendez-vous ?

Il se sentit soudain humilié par les conditions de cette rencontre.

Aurai-je honte de la voir ouvertement, maintenant ?

Thurlow était venu directement de l'hôpital, tout de suite après les tentatives brutales de Whelye pour l'éloigner du cas,

pour lui faire oublier qu'il était, lui aussi, un expert attaché auprès du tribunal.

Il avait parlé sans ambages : « ... implications personnelles... votre ex-fiancée... son père... » La signification de ces mots était claire, mais ils servaient à dissimuler la connaissance qu'avait Whelye du rapport de Murphey qui reposait, maintenant, dans le dossier de la demande de mise en liberté surveillée. Et ce rapport contredisait la position officielle de Whelye.

Whelye était arrivé au moment où ils devaient entrer en conférence avec l'Equipe du service pour discuter de la sortie éventuelle d'un patient. Thurlow se remémora cet entretien, découvrant combien il révélait qui était le chef du service. Ils se tenaient là, dans le bureau imprégné de l'odeur d'encaustique et de désinfectant – le chapelain, un petit homme aux cheveux filasse qu'un costume sombre toujours trop grand faisait paraître encore plus petit ; l'infirmière en chef, Mrs Norman, une forte femme à la lourde poitrine, aux cheveux gris, au rude visage de sergent instructeur sous un voile toujours strictement serré ; le Dr Whelye, ventru dans un costume de tweed, les cheveux noirs grisonnant par endroits et sur les tempes, les joues roses pouپines et rasées de près, un regard de réserve calculée dans ses yeux bleu délavé.

Enfin, quelqu'un que ceux, rassemblés autour de cette table ovale et balafnée, semblaient presque ignorer, le patient : un numéro et un prénom, Peter. Il avait dix-sept ans et des facultés mentales diminuées par manque de gènes adéquats, par manque d'opportunité, par manque d'instruction, par manque d'une alimentation convenable – c'était un manque incarné, avec des cheveux blonds soigneusement peignés, des yeux bleus, éteints, un nez mince et un menton pointu, une petite bouche pincée, comme si tout en lui devait être dissimulé et protégé.

Au-dehors, les pelouses étaient vertes, le soleil brillait et les patients préparaient les plates-bandes pour accueillir le Printemps. Ici, il n'y avait guère que l'odeur de peur du patient que Whelye questionnait en accusateur public.

« Quel travail allez-vous effectuer, une fois sorti d'ici ? » demanda Whelye.

Peter, les yeux fixés sur la table – « vendre des journaux ou cirer les chaussures, quelque chose comme ça ».

« On ne peut rien gagner à moins d'avoir une bonne installation et d'entrer vraiment dans le commerce », remarqua Whelye.

Thurlow se demandait pourquoi le psychiatre empêchait le garçon de s'exprimer, au lieu de l'encourager à parler. Il se posa alors la question : que ferait Whelye si lui, Thurlow prenait la place du patient et se mettait à décrire « ... quelque chose que j'ai vu l'autre nuit, et qui ressemblait à une soucoupe volante. C'était en train de s'intéresser à un meurtre. »

Mrs Norman avaitposé sur la table, devant elle, le dossier du service social. Elle le feuilletait, ne prêtant guère attention à Whelye. Le chapelain, Hardwick, avait apporté le dossier psychométrique de Peter, établi par Thurlow, mais il ne l'avait pas ouvert. Il semblait captivé par le jet d'eau d'une arroseuse que l'on apercevait par la fenêtre.

« Pouvez-vous nous dire quel est votre état d'esprit, aujourd'hui, Peter ? » demanda Whelye. « Comment vous sentez-vous ? »

« Oh, je vais bien. »

« Travaillez-vous encore à l'atelier de couture ? Il me semble que vous devriez plutôt vous intéresser à ce type de travail, si vous sortez. »

« Oui, j'y travaille. Depuis que je suis rentré ici, j'y travaille. »

« Depuis combien de temps êtes-vous ici ? »

« Pas loin de deux ans, je crois bien. »

« Vous êtes-vous plu ici ? »

« Oh ! on y est bien. Mais je commence à me demander quand vous allez me laisser sortir... pour que je puisse rentrer à la maison, aider ma mère. »

« Mais, c'est pour cela que nous sommes ici », dit Whelye, « pour y réfléchir ensemble. »

« Oui, mais c'est ce qu'on me dit depuis six mois », dit Peter. « Pourquoi est-ce que je reste ici ? Le chapelain (Peter lança un regard en dessous vers Hardwick) m'a dit que vous

allez écrire à ma mère pour savoir si elle veut bien de moi à la maison. Et si elle veut de moi, c'est lui qui me ramène. »

« Nous n'avons encore reçu aucune réponse de votre mère. »

« Moi, j'ai une lettre de ma mère où elle dit qu'elle a envie que je rentre. Le chapelain a dit que si vous me laissez sortir, il me ramènera à la maison. Alors, je vois pas pourquoi je pourrais pas partir. »

« Ce n'est pas si simple, Peter. La décision ne dépend pas que du chapelain. »

Hardwick avait ouvert le dossier de psychométrie et faisait semblant de l'étudier. Thurlow soupira et secoua la tête.

Qu'est-ce que j'ai vu, exactement ? se demanda-t-il. Etait-ce réellement là, devant la fenêtre de Murphey ? Etait-ce une illusion ? La question le tourmentait depuis deux jours.

« Mais, il a dit qu'il me ramenait », insista Peter.

Whelye jeta un regard désapprobateur sur Hardwick. « Lui avez-vous dit que vous le ramèneriez à Mariposa ? »

« Si on le laissait sortir », dit Hardwick. « J'ai dit qu'alors, je le conduirai avec plaisir jusque là-bas. »

Whelye se retourna vers Peter et dit : « Eh bien, nous allons étudier plus à fond votre cas, chercher si votre mère a envie de vous reprendre et voir si l'emploi du temps du chapelain lui permettra de vous ramener chez vous. Si tout est concluant, nous vous laisserons partir. »

Peter restait assis là, bien tranquille, le visage dénué de toute expression, le regard fixé sur ses mains. « Merci. »

« C'est tout pour l'instant, Peter », dit Whelye. « Vous pouvez disposer. »

Mrs Norman fit signe à un surveillant qui attendait à la fenêtre grillagée de la salle commune. Il vint ouvrir la porte, Peter se leva et sortit en hâte.

L'idée vint à Thurlow que Peter était parti, convaincu d'avoir obtenu la promesse de sa sortie prochaine, mais que, à la manière dont le Dr Whelye avait mené l'entretien, le psychiatre pensait que tous les « si » accumulés rendaient ce cas fort hypothétique.

« Eh bien, docteur Whelye », dit-il, « vous vous êtes clairement engagé à laisser sortir le patient – et très bientôt. »
« Oh non – je n'ai pas promis de le laisser sortir. »

« Mais, le patient a certainement compris qu'il serait très bientôt renvoyé chez lui – et que les seules conditions en étaient, l'emploi du temps du Chapelain et la confirmation écrite par sa mère. »

« Faites revenir le patient et nous allons éclaircir cela avec lui », dit Whelye. Il avait l'air en colère.

Mrs Norman soupira, se rendit à la porte de la salle commune et appela un surveillant. On ramena Peter qui reprit place sur sa chaise. Le garçon resta les yeux baissés, les épaules courbées, sans bouger.

« Comprenez bien, Peter », dit Whelye, « que nous ne vous avons pas formellement promis de vous laisser sortir. Nous allons étudier votre situation familiale et voir si tout est en règle et si vous pouvez obtenir un travail. Nous allons voir aussi s'il est possible que vous retourniez au collège un an ou deux. Vous pourriez peut-être, alors, trouver une profession plus intéressante. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que nous ne vous avons fait aucune promesse ? »

« Ouais, je comprends. » Peter regarda le chapelain qui évita de croiser son regard. « Où en est-il de ses études ? » demanda Thurlow. « Il n'avait pas terminé le premier cycle », dit Whelye. Il se tourna vers Peter. « Cela vous plairait-il de retourner au collège ? » « Ouais. »

« N'aimez-vous pas terminer vos études et avoir un bon métier, qui vous rendrait indépendant, et mettre de l'argent de côté pour vous marier ? »

« Ouais. »

Whelye jeta un regard triomphant sur Thurlow. « Personne n'a d'autre question à poser ? »

Thurlow s'était mis à comparer cette scène à une partie de poker. Peter était dans la position d'un joueur qui ne croyait guère que quelque chose puisse se produire, mais qui ne refusait pas non plus d'y croire. Il attendait de voir le reste des cartes.

« N'est-il pas vrai, Peter », demanda-t-il, « que vous préférez être affamé que d'avoir l'estomac plein ? ».

« Ouais. » Le garçon ne faisait attention qu'à Whelye.

« N'est-il pas vrai, Peter », continua Thurlow, « que vous préférez une croûte de pain dur qu'un bon morceau de viande juteuse dans votre assiette ? »

« Ouais. »

« C'est tout », dit Thurlow.

Sur un signe de Mrs Norman, le surveillant emmena, une fois de plus, Peter.

« Je crois que nous devrions faire prêter serment au prochain patient », dit Thurlow, « comme au tribunal. »

Whelye resta silencieux un instant. Il brassa ses papiers, puis il dit : « Je ne vois pas où vous voulez en venir. »

« Vous me rappelez un procureur de ma connaissance. »

« Vraiment ? » Les yeux de Whelye lançaient des éclairs de colère.

« A propos », dit Thurlow, « croyez-vous aux soucoupes volantes ? »

Mrs Norman et le chapelain sursautèrent et regardèrent Thurlow d'un air ahuri. Cependant, Whelye sur ses gardes, se laissa aller contre son dossier et dissimula son regard.

« Que voulez-vous dire par là ? » demanda-t-il.

« J'aimerais savoir quelle est votre opinion », dit Thurlow.

« Sur les soucoupes volantes ? » Sa voix était empreinte d'une incrédulité contenue. « Oui. »

« Ce sont de simples hallucinations », dit Whelye. « L'absurde à l'état pur. Oh, il peut y avoir quelques erreurs d'identification, de ballons sondes et choses semblables, mais les gens qui affirment avoir vu des vaisseaux de l'espace ont bien besoin de nos services. »

« C'est une opinion tout à fait orthodoxe », dit Thurlow. « Je suis heureux de vous l'entendre exprimer. »

Whelye opina du chef. « Peu m'importe ce que vous pensez de mes méthodes », dit-il, « mais vous n'arriverez jamais à prouver que mes opinions sont basées sur des illusions – de n'importe quel type. Est-ce clair ? »

« Tout à fait clair », dit Thurlow. Whelye était convaincu qu'il avait posé cette question pour le discréderiter.

Le psychiatre-chef se leva en consultant sa montre. « Je ne vois pas ce dont il s'agit, mais sans doute avez-vous une idée derrière la tête. » Et il sortit.

Mrs Norman prit une profonde respiration et jeta un regard de sympathie sur Thurlow. « Vous aimez jouer avec le feu, hein ? » dit-elle. Thurlow se leva en souriant.

Hardwick, croisant son regard, dit : « La défense demeure. »

En se remémorant cette scène, Thurlow secoua la tête. De nouveau, il regarda sa montre et se sourit à lui-même de ce geste inconscient qui soulignait encore le fait que les aiguilles s'étaient arrêtées. L'air qui pénétrait dans la voiture embaumait les feuilles mouillées.

Pourquoi Ruth a-t-elle demandé à me rencontrer ici ? Elle est l'épouse d'un autre homme, maintenant. Que fait-elle ? – un sacré retard. Quelque chose lui serait-il arrivé ?

Il jeta un coup d'œil sur sa pipe.

Cette sacrée pipe s'est éteinte. Elle s'éteint toujours. C'est des allumettes que je fume, pas du tabac. Je déteste l'idée de brûler encore pour cette femme. Pauvre Ruth. Tragédie, tragédie. Elle était si proche de sa mère.

Il essaya de se souvenir de la femme assassinée. Maintenant Adèle Murphey, c'était des photos et des descriptions dans des articles, un reflet élaboré à partir des paroles des témoins et de la police. L'Adèle Murphey qu'il avait connue demeurait occultée par la brutalité de ses nouvelles images. Ses traits commençaient à s'estomper, emportés dans le tourbillon de feuilles mortes des choses qui se fanent. Son esprit ne retenait maintenant que les photos de la police – en couleur, rangées dans des dossiers – la chevelure rousse (si semblable à celle de sa fille) étalée en éventail sur une allée tachée d'huile de moteur.

La pâleur de sa peau vidée de son sang – il s'en rappelait.

Et il se souvenait aussi des paroles des témoins. De Sarah French, l'épouse du docteur, qui habitait la maison voisine, les mots d'une déposition. A travers ceux de Mrs French, il arrivait presque à visualiser la scène de violence. Sarah French avait entendu un cri. Elle s'était mise à la fenêtre de sa chambre, au

second, juste à temps pour assister au meurtre, dans la nuit baignée de lune.

« Adèle... Mrs Murphey est sortie en courant de la porte de derrière. Elle portait une chemise de nuit verte... très légère. Elle était pieds nus. Je me souviens d'avoir pensé que c'était bizarre : elle était pieds nus. Et Jœ est sorti juste derrière elle. Il tenait à la main cet horrible kriss malais. Il était effrayant. J'ai pu voir clairement son visage... au clair de lune. Il avait cet air qu'il prend quand il est en colère. Il est terriblement coléreux ! »

Les paroles de Sarah – les mots de Sarah... Thurlow pouvait presque voir les zigzags étincelants tracés par la lame de Jœ Murphey, une chose dépravée, frissonnant et vacillant sous les ombres diaprées. Il n'avait pas fallu plus de dix pas à Jœ pour rattraper sa femme. Sarah avait compté les coups.

« Je suis restée là, pétrifiée, à compter les coups dont il la frappait. Je ne sais pas pourquoi. J'ai compté. Sept fois. Sept fois. »

Adèle avait roulé sur le béton, sa chevelure s'éparpillant en cette gerbe défaite que les caméras avaient ensuite fixée. Elle avait remonté ses genoux, en position fœtale, puis ses jambes s'étaient détendues.

Et pendant tout ce temps, la femme du docteur était restée pétrifiée, à sa fenêtre, la main gauche sur sa bouche ouverte.

« Je ne pouvais plus bouger. Je ne pouvais même pas parler. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder. »

La main droite de Jœ Murphey, au poignet si étrangement fluet, s'était relevée et avait lancé le kriss sur la pelouse, en un court arc de cercle. Sans se presser, il avait contourné le corps de sa femme, en évitant la tache de sang qui s'étalait en larges traînées sur le béton. Puis, il émergea de l'ombre des arbres, là où l'allée rencontre la rue. Sarah entendit un moteur de voiture démarrer. La lumière des phares jaillit. La voiture partit en rugissant, dans une projection brutale de gravillons.

Alors, et alors seulement, Sarah trouva la force de bouger. Elle avait appelé une ambulance.

« Andy ? »

La voix ramena Thurlow de très loin. C'est la voix de Ruth ? pensa-t-il, en se retournant.

Elle était là, derrière la voiture, une silhouette mince dans un costume de soie noire qui adoucissait ses courbes pleines. Ses cheveux roux, qui habituellement encadraient son visage ovale, étaient retenus en un sévère chignon, sur sa nuque. Une chevelure bien serrée – Thurlow essaya de chasser de son esprit tout souvenir de la chevelure de sa mère étalée sur le sol de l'allée.

Les yeux verts de Ruth étaient fixés sur lui, avec une expression d'espérance blessée. Elle ressemblait à un elfe fatigué.

Thurlow ouvrit la portière et sortit dans l'herbe trempée, sur le bord de la route.

« Je n'ai pas entendu ta voiture arriver. »

« Je suis chez Sarah, je vis chez elle. Je suis venue à pied. C'est pourquoi je suis tellement en retard. »

Il y avait des larmes dans sa voix et Thurlow s'étonna de l'inanité de leur conversation.

« Ruth... Bon Dieu ! Je ne sais pas quoi dire ! » Sans réfléchir, il traversa le chemin et la prit dans ses bras. Il sentit ses muscles se durcir. « Je ne sais pas quoi dire. »

Elle se dégagea de son étreinte. « Alors... ne dis rien. Tout a déjà été dit. » Elle leva les yeux vers lui. « Ne portes-tu pas des lunettes spéciales ? »

« Au diable mes lunettes. Pourquoi ne m'as-tu rien dit au téléphone ? Est-ce le numéro de Sarah qu'ils m'ont donné à l'hôpital ? » Il se souvint de ses paroles « ... vivre chez elle ? Qu'est-ce que cela veut dire ? »

« Père a dit... » Elle mordit sa lèvre inférieure et secoua la tête. « Andy, oh Andy, il est fou et ils vont le tuer... » Elle regarda Thurlow, ses cils étaient humides de larmes. « Andy, je ne sais plus ce que j'éprouve pour lui. Je ne sais pas... »

De nouveau, il la prit dans ses bras. Cette fois, elle ne résista pas. C'était bon et normal qu'elle soit là, comme ça. Elle commença à sangloter doucement sur son épaule. C'était le regain d'un chagrin qui s'épuise.

« Oh ! Je voudrais que tu m'emmènes loin d'ici », murmura-t-elle.

Que dit-elle ? Elle n'était plus Ruth Murphey. Elle était Mrs Neville Hudson. Il avait envie de la repousser, de lui poser des questions. Mais ce serait une faute professionnelle, ce ne serait pas psychologiquement valable. Il décida qu'après tout, ce n'était pas ce qu'il voulait vraiment. Elle était l'épouse d'un autre homme. Bon sang de bon sang de bon sang ! Qu'était-il arrivé ? Une dispute. Il se souvint de leur dispute – le soir où il lui avait parlé de sa bourse. Elle voulait qu'il la refuse, elle ne voulait pas être séparée de lui pendant un an. Denver avait l'air si loin pour elle. « Ce n'est que pour un an », s'entendait-il encore lui dire. « Tu penses plus à ta sale carrière qu'à moi ! » Elle avait un tempérament qui allait bien avec la couleur de sa chevelure. Il était parti tout de suite après cette pénible dispute. Il n'avait reçu aucune réponse à ses lettres. Elle était « absente » lorsqu'il téléphonait. Et il avait découvert qu'il pouvait se mettre en colère, lui aussi – et se vexer. Mais que s'était-il réellement passé ?

De nouveau, elle dit : « Je ne sais pas ce que je dois éprouver vis-à-vis de lui. »

« Que puis-je faire ? » C'était tout ce qu'il trouvait à dire, et c'était peu pour la situation.

Elle se dégagea de son étreinte. « Anthony Bondelli, notre avoué. Il désire, te voir. Je... je lui ai parlé de ton rapport sur... mon père – la fois où il avait appelé les pompiers pour rien. » Son visage se chiffonna. « Oh Andy – pourquoi es-tu parti ? J'avais tellement besoin de toi. Nous avions besoin de toi. »

« Ruth... ton père n'aurait pas voulu de mon aide. »

« Je sais... Il te détestait... à cause... de ce que tu avais dit. Mais il avait tout de même besoin de toi. »

« Personne ne m'a écouté, Ruth. C'était un homme trop important pour... »

« Bondelli pense que tu peux l'aider à plaider la folie. Il a demandé à te voir, à... » Elle haussa les épaules, sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya les joues.

Alors, c'est pour cela, pensa Thurlow. Elle a monté cela pour obtenir mon aide, pour acheter mon aide.

Il se détourna pour dissimuler sa colère et sa peine. Pendant un instant, il eut du mal à mettre sa vision au point, puis il prit

conscience (très lentement, sembla-t-il) d'un léger mouvement brownien, à la lisière du bosquet. Cela ressemblait un peu à un essaim de moucherons, mais ce n'était pas cela. Ses lunettes. Où étaient ses lunettes ? Dans la voiture ! Les moucherons s'élevèrent. Leur départ coïncida avec la sensation qu'une bizarre pression exercée sur ses sens s'évanouissait, comme si un son, ou quelque chose comme un son, qui lui avait porté sur les nerfs, venait de disparaître.

« Tu nous aideras ? » demanda Ruth.

Est-ce la même chose que celle que j'ai vue à la fenêtre de Murphey ? se demanda Thurlow. Mais qu'est-ce que c'est ?

Ruth se rapprocha, levant les yeux vers son profil. « Bondelli craint que – à cause de ce qui s'est passé entre nous – tu puisses... hésiter. »

Cet accent implorant ! Il se répéta sa question. « Oui », dit-il, « je ferais tout ce que je peux. »

« Cet homme... qui est en prison, c'est un corps sans âme », dit-elle. Sa voix était sourde, blanche, dépourvue d'expression. Il baissa les yeux vers elle, et regarda son visage, fermé. « Ce n'est pas mon père. Il ressemble seulement à mon père. Mon père est mort, il est mort... depuis longtemps déjà. Nous ne l'avions pas compris, c'est tout. »

Seigneur ! Comme elle a l'air pitoyable !

« Je ferais tout ce que je peux », dit-il, « mais... »

« Je sais qu'il n'y a guère d'espoir. Je sais ce qu'ils éprouvent – tous ces gens. C'est ma mère que cet homme a tuée. »

« Les gens savent bien qu'il est fou », dit Thurlow, et sa voix prit inconsciemment un ton pédant. « Ils le savent par ses paroles – par ses actes. Malheureusement, la folie est un mal contagieux. Il a réveillé une contre-folie. Il est tellement gênant que la collectivité veut s'en débarrasser. Il pose, aux gens, des questions qu'ils ne veulent pas entendre. »

« Nous ne devrions pas parler de lui de cette manière », dit-elle. « Surtout pas ici. » Elle contempla le bosquet. « Mais, il faut que je parle de lui – sinon je deviendrais folle. »

« C'est tout à fait naturel », dit-il, d'une voix volontairement apaisante. « Le trouble qu'il a créé, le trouble collectif est... Bon Dieu ! Les mots sont si bêtes, parfois ! »

« Je sais », dit-elle. « Je peux adopter l'approche clinique, moi aussi. Si mon... si cet homme qui est en prison, est déclaré fou et envoyé dans un hôpital psychiatrique, les gens devront se poser, sur eux-mêmes, des questions bien troublantes. »

« Quelqu'un peut-il avoir l'air sain, alors qu'il est fou ? » dit Thurlow. « Un homme peut-il être fou alors qu'il pense être sain ? Puis-je, moi, être assez fou pour faire ce que cet homme a fait ? »

« Je n'en peux plus de pleurer », dit-elle. Elle leva les yeux vers Thurlow, puis regarda au loin. « La fille a eu son content de... chagrin. Je... » Elle prit une bonne goulée d'air. « Je peux... haïr... la manière dont ma mère est morte. Mais je suis toujours une infirmière psychiatrique, et je connais les boniments professionnels. Cela n'aide pas beaucoup la fille. C'est bizarre c'est comme si je me dédoublais. »

De nouveau elle leva les yeux vers Thurlow, son expression était ouverte, elle avait laissé tomber ses défenses. « Et je peux me précipiter vers l'homme que j'aime et lui demander de m'emmener loin d'ici, parce que j'ai peur... mortellement peur. »

L'homme que j'aime ! Ces paroles pénétrèrent son esprit comme un fer rouge. Il secoua la tête. « Mais... et... »

« Nev ? » Quelle amertume, dans la manière de prononcer ce nom. « Cela fait trois mois que je ne vis plus avec Nev. J'habite chez Sarah French. Nev... Ce fut une monstrueuse erreur. Ce petit homme accapareur ! »

Thurlow sentit sa poitrine se resserrer d'émotion contenue. Il toussa, regarda le ciel qui s'obscurcissait et dit. « Il fera nuit dans quelques minutes. » Que ces paroles avaient l'air saugrenues !

Elle mit la main sur son bras. « Andy, oh Andy ! Qu'est-ce que je nous ai fait ? »

Elle se glissa doucement dans ses bras. Il lui caressa les cheveux. « Nous sommes toujours là. C'est toujours nous deux », dit-il.

Elle leva les yeux vers lui. « L'ennui, avec cet homme qui est en prison, c'est qu'il a un délire qui se tient. » Les larmes coulaient sur ses joues, mais sa voix ne tremblait pas. « Il croit que ma mère lui était infidèle. Des tas d'hommes se tracassent pour ça. Je m'imagine que... même Nev... doit se tourmenter à ce sujet. »

Une brusque bouffée de vent arracha aux feuilles des gouttelettes de pluie et les dispersa.

Ruth se libéra de ses bras. « Marchons jusqu'au point de vue. » « Dans l'obscurité ? » « Nous connaissons le chemin. Et puis, maintenant, le club hippique l'a éclairé. Nous en voyons les lumières, tous les soirs, à l'hôpital, de l'autre côté de la vallée. Elles s'allument automatiquement. » « Il va peut-être se mettre à pleuvoir. » « Alors, peu importe si je pleure. Mes joues seront déjà mouillées. » « Ruth... ma chérie... je... » « Emmène-moi faire une promenade... comme nous en avions l'habitude. »

Mais il hésitait toujours. Il y avait dans le bosquet quelque chose de menaçant... une espèce de pression, presque un son. Il alla jusqu'à la voiture et trouva ses lunettes. Il les mit et regarda autour de lui – rien. Pas de moucherons, rien d'étrange – sauf cette sensation de pression. « Tu n'avais pas besoin de tes lunettes », dit Ruth prenant son bras.

Thurlow ne put répondre tant sa gorge était serrée et douloureuse. Il essaya d'analyser sa peur. Ce n'était pas personnel. Il en conclut qu'il avait peur pour Ruth. « Viens », dit-elle.

Il se laissa mener dans l'herbe vers la piste cavalière. L'ombre marquait une nette démarcation entre le bouquet d'eucalyptus dont ils émergeaient et le chemin qui montait, bordé de pins et de marronniers d'Amérique. Largement espacées, les lampes accrochées aux arbres, pour éclairer les chevauchées nocturnes projetaient une lueur mouillée entre les feuilles gorgées d'eau. En dépit de l'averse de ce soir, le sentier tapissé d'humus restait ferme sous le pied.

« Nous aurons le sentier pour nous tout seuls, ce soir », dit Ruth. « Personne n'est sorti à cause de la pluie. » Et elle serra tendrement son bras.

Nous ne sommes pas seuls, pensa Thurlow. Il sentait une présence derrière eux – quelque chose qui planait... aux aguets, dangereux. Il baissa les yeux sur Ruth. Le haut de sa tête arrivait juste à son épaule. La chevelure rousse mouillée miroitait sous la faible lumière plongeante. Ce silence moite, tout autour – et cette bizarre sensation de pression. L'humus ouaté du chemin absorbait le bruit de leurs pas feutrés.

Quelle drôle d'impression, pensa-t-il. Si l'un de mes patients me la décrivait, je commencerais aussitôt à chercher la source de cette hallucination.

« Je venais fréquemment ici lorsque j'étais enfant », dit Ruth. « C'était avant qu'ils n'installent ces lumières pour les promenades nocturnes. J'étais furieuse lorsqu'ils sont venus accrocher les lampes. »

« Tu te promenais ici, dans l'obscurité ? »

« Oui. Je ne t'en avais jamais parlé ? »

« Non. »

« Comme l'air semble pur après la pluie. » Elle respira largement.

« Tes parents te laissaient faire ? Quel âge avais-tu ? »

« Onze ans, je crois. Mes parents l'ignoraient. Ils étaient toujours occupés en réceptions et en trucs comme ça. »

La piste cavalière aboutissait à une petite clairière d'où partait, sur la gauche, un chemin sombre qui s'engouffrait sous l'arche d'un mur de soutènement fait de rochers. Ils franchirent l'ouverture, descendirent quelques marches et s'arrêtèrent au sommet goudronné du réservoir d'un château d'eau. Au-dessous d'eux, les lumières de la ville étaient comme des diamants semés sur le velours mouillé de la nuit. Elles éclairaient de reflets orangés le bas plafond de nuages.

Maintenant, Thurlow sentait plus intensément la bizarre sensation de pression. Il leva les yeux et chercha – rien. Il regarda alors la grise pâleur du visage de Ruth.

« Quand nous arrivions ici, tu disais toujours : Est-ce que je peux t'embrasser ? » dit-elle, « et moi je te répondais toujours « J'attendais que tu me le demandes ». »

Ruth se détourna du paysage, se pressa contre lui et leva son visage. Ses craintes, la vague pression, tout disparut

lorsqu'il se pencha pour l'embrasser. Durant un instant, le temps remonta son cours, et Denver, Nev – rien de tout cela n'était arrivé. Mais la chaleur de sa peau, la façon ardente dont son corps se serrait contre le sien – tout ceci le remplit d'étonnement. Il recula. « Ruth. Je... »

Elle posa un doigt sur ses lèvres. « Ne dis rien. »

Puis, « Andy, n'as-tu jamais désiré m'emmener dans une chambre d'hôtel ? »

« Bon sang ! Des centaines de fois, mais... »

« Tu n'as jamais tenté un geste un peu hardi. »

Il sentit qu'elle se moquait de lui et sa colère filtra dans sa voix lorsqu'il dit « Je t'aimais vraiment ! »

« Je sais », soupira-t-elle.

« Je n'avais pas seulement envie de te rouler dans le foin. Je voulais... je voulais, bon sang, faire de toi ma compagne, avoir des enfants, et tout ce qui s'ensuit. »

« Quelle folle j'ai été », murmura-t-elle.

« Chérie, que vas-tu faire ? Vas-tu demander le... » Il hésita.

« Le divorce ? Bien sûr – plus tard. » « Après le... procès ? »

« Oui. »

« C'est l'ennui avec les petites villes », dit-il. « Tous les gens sont au courant, même si cela ne les concerne pas. »

« C'est une phrase qui n'est guère objective, pour un psychologue. » Elle se pelotonna contre lui et ils restèrent en silence. Thurlow se souvenant de la vague pression la chercha dans son esprit, comme on tâte de la langue une dent douloureuse. Oui, c'était toujours là. Lorsqu'il relâcha son attention, une profonde inquiétude s'empara de lui.

« Je continue à penser à ma mère », dit Ruth.

« Oui ? »

« Elle aussi, elle aimait mon père. »

Une main de glace étreignit sa poitrine. Il fut sur le point de dire quelque chose mais resta silencieux car il venait d'apercevoir quelque chose qui bougeait, se détachant sur la lueur orangée des nuages, juste en face de lui. Un objet sortit des nuées et vint s'arrêter, en se balançant, à une centaine de mètres, légèrement au-dessus du sommet du réservoir. Thurlow voyait les contours de l'objet se dessiner sur l'arrière-plan

lumineux – quatre pieds tubulaires chatoyant sous un dôme d'un vert fluorescent. La base de chaque pied était entouré d'un arc-en-ciel. « Andy ! Tu me fais mal ! »

Il réalisa qu'il avait, dans un spasme de surprise, resserré ses bras autour d'elle. Doucement, il relâcha son étreinte.

« Retourne-toi », chuchota-t-il, « et dis-moi ce que tu vois là-bas, se détachant sur les nuages. »

Elle le regarda, les sourcils froncés, puis se retourna pour scruter le ciel, au-dessus de la cité. « Où ? »

« Légèrement au-dessus de nous – se découplant sur les nuages. » « Je ne vois rien. »

La chose commença à se rapprocher. Thurlow pouvait maintenant distinguer des silhouettes, à travers le dôme vert. Elles se déplaçaient au sein d'une lumière vaguement phosphorescente. La lueur arc-en-ciel qui entourait les pieds tubulaires commença de s'effacer.

« Qu'est-ce que tu regardes ? » demanda Ruth. « Qu'est-ce que c'est ? »

Il sentit son épaule trembler sous sa main. « Juste là », dit-il en montrant du doigt. « Regarde, juste là. »

Elle se pencha pour mieux suivre son geste. « Je ne vois rien – que les nuages. »

Il arracha ses lunettes. « Ici, regarde au travers de ça. » Même sans les verres, Thurlow pouvait distinguer les contours de la chose. Elle suivait le bord de la colline – plus près, encore plus près.

Ruth mit les lunettes, regarda dans la direction qu'il montrait. « Je... il y a... une sorte de brouillard sombre », dit-elle. « Cela ressemble à... de la fumée, ou un nuage... ou... des insectes. Est-ce un essaim ? »

Thurlow avait la bouche sèche. Il avait l'impression douloureuse que sa gorge se resserrait. Il lui demanda ses lunettes, regarda l'objet qui dérivait. Les silhouettes étaient tout à fait distinctes, maintenant. Il en compta cinq dont les grands yeux étaient fixés sur lui.

« Andy ! Mais qu'est-ce que tu vois donc ? » « Tu vas penser que je suis fou si je te le dis. » « Qu'est-ce que c'est ? » Il prit une bonne goulée d'air et décrivit la chose. « Il y a cinq hommes

dedans ? » « Ce sont peut-être des hommes, mais ils sont vraiment très petits. Ils ont à peine un mètre. »

« Andy, tu m'épouvantes. Pourquoi essaies-tu de me faire peur ? »

« Je m'épouante moi-même. »

Elle se pelotonna de nouveau dans ses bras. « Es-tu sûr de bien voir... cette chose... Moi, je ne vois rien. »

« Je les vois aussi clairement que je te vois. Si c'est une hallucination, elle est parfaite. »

La lueur arc-en-ciel qui entourait les pieds tabulaires s'était transformée en un bleu terne. L'objet descendit, descendit, pour venir flotter à quinze mètres d'eux, et au même niveau.

« Peut-être est-ce un nouveau type d'hélicoptère », dit Ruth. « Où... Andy. Je ne le vois toujours pas. »

« Décris-moi ce que tu vois... » Il le montra du doigt, « juste là ».

« Un peu de brume. Comme s'il allait pleuvoir de nouveau. »

« Ils s'activent autour d'une espèce de machine carrée », dit-il. « Avec quelque chose qui ressemble à une antenne. L'antenne scintille, ils la pointent vers nous. »

« Andy, j'ai peur. » Elle était toute frissonnante dans ses bras.

« Je pense... que nous ferions mieux de partir », dit-il. Il désirait partir, mais ne pouvait bouger.

« Je... ne peux pas... bouger », chuchota Ruth.

Il entendit ses dents claquer, mais son propre corps était comme pétrifié.

« Andy, je ne peux pas bouger ! » Il y avait de l'hystérie dans sa voix. « Est-ce toujours là ? »

« Ils nous visent avec un appareil », dit-il d'une voix rauque. Il avait l'impression que sa voix venait de très loin, qu'elle provenait de la bouche d'une autre personne. « C'est eux qui nous font cela. Es-tu certaine de ne rien voir ? »

« Rien. Un léger brouillard, et c'est tout. »

Thurlow pensa qu'elle y mettait vraiment de l'entêtement. N'importe qui aurait pu le voir, juste devant leur nez ! Une colère intense l'emporta contre elle. Pourquoi ne pas vouloir

admettre ce qu'elle voyait ! Juste devant son nez ! Il se mit à la détester pour son obstination. La soudaineté irrationnelle de cette émotion s'imposa à sa conscience. Il mit en doute ses réactions.

Comment puis-je éprouver de la haine pour Ruth ? Je l'aime.

Comme si cette pensée suffisait à le libérer, Thurlow découvrit qu'il pouvait remuer les jambes. Il commença à reculer, entraînant Ruth avec lui. Elle était un lourd poids mort. Ses pieds raclaient le gravier qui recouvrait le réservoir.

Son geste déclencha une crise d'activité chez les créatures du dôme vert. Ils se mirent à bourdonner et à s'affairer autour de leur machine carrée. Un dououreux étranglement resserra la poitrine de Thurlow. Chaque respiration lui coûta un épuisant effort de concentration. Mais, il continuait toujours à reculer en tirant Ruth après lui. Elle s'était maintenant affaissée dans ses bras. Ses pieds heurtèrent une marche et il faillit tomber. Lentement, il se mit à remonter les marches à reculons. Ruth était toujours un poids mort.

« Andy ! » Elle suffoquait. « ... peux pas... respirer. »

« Tiens encore », grinça-t-il.

Ils étaient maintenant en haut des marches, puis sous la voûte de pierre. Ils bougeaient plus facilement, et pourtant ils pouvaient encore voir le dôme de l'objet flottant au-delà du réservoir. L'antenne scintillante restait pointée vers lui.

Ruth commença à pouvoir bouger. Elle se tourna et ils avancèrent en traînant les pieds, sur la piste cavalière. Chaque pas se faisait plus aisé. Thurlow pouvait l'entendre prendre de profondes respirations. Soudain, comme si on leur avait enlevé un poids, ils regagnèrent le plein usage de leurs muscles.

Ils se retournèrent.

« C'est parti », dit Thurlow.

Elle réagit par un brusque accès de colère qui l'étonna.

« Qu'est-ce que tu as essayé de faire, là-bas, Andy Thurlow ? De me rendre folle de peur ? »

« J'ai vu ce que je t'ai dit avoir vu. Tu peux ne pas l'avoir vu, mais tu l'as certainement senti. »

« C'était de la paralysie hystérique », dit-elle.

« Cela s'est emparé de nous au même moment, et nous a quittés au même moment », dit-il.

« Pourquoi pas ? »

« Ruth, j'ai vu ce que je t'ai décrit ! »

« Une soucoupe volante ! » ricana-t-elle.

« Non... ou peut-être oui. Mais c'était là ! » Il était en colère, maintenant, et sur la défensive. Ce qui était rationnel en lui voyait bien que les quelques dernières minutes avaient été empreintes de folie. Est-ce que cela avait pu n'être qu'une hallucination ? Non ! Il secoua la tête.

« Chérie, j'ai vu... »

« Ne m'appelle pas chérie ! »

Il la saisit par les épaules et la secoua. « Ruth ! Il y a deux minutes, tu disais que tu m'aimais. Comment peux-tu changer aussi vite ? »

« Je... »

« Est-ce que quelqu'un a envie que tu me détestes ? »

« Quoi ? » Elle leva les yeux sur lui, son visage était indistinct sous la lampe accrochée dans l'arbre.

« Là-bas... » Il montra le réservoir d'un geste du menton. « Moi aussi, je me suis senti plein de colère contre toi... je t'ai détestée. Je me suis dit que je ne pouvais te détester, que je t'aimais. C'est alors que j'ai retrouvé l'usage de mes membres. Mais lorsque j'ai éprouvé... de la haine, juste à ce moment-là, ils nous visaient avec leur machine. »

« Quelle machine ? »

« Une espèce de boîte avec des tiges ou des antennes scintillantes. »

« Veux-tu me faire croire que ce... truc de cinglé pourrait nous faire éprouver de la haine ou... »

« On le dirait bien. »

« C'est la chose la plus folle qu'on m'ait jamais racontée ! » Et elle lui tourna le dos.

« Je sais bien que c'est fou, mais c'est comme ça. » Il essaya de lui prendre le bras. « Retournons à la voiture. »

Ruth recula. « Je ne ferai pas un pas de plus avec toi tant que tu ne m'auras pas expliqué ce qui est arrivé ! » « Je ne peux pas l'expliquer. »

« Pourquoi le vois-tu et pas moi ? »

« C'est peut-être l'accident... mes yeux, les verres polarisants. »

« Es-tu certain que cet accident, au labo, n'a pas endommagé autre chose que tes yeux ? »

Il refoula un accès de colère. C'était si facile de se mettre en colère. Avec difficulté, il se retint d'élever la voix. « Ils m'ont branché sur un rein artificiel pendant une semaine et ils m'ont fait passer tous les examens imaginables. L'explosion a modifié les échanges ioniques dans les cônes de mes rétines. C'est tout. Et ce n'est pas définitif. Mais je pense que c'est ce qui est arrivé à mes yeux qui m'a permis de voir cette chose. Je n'aurais pas dû les voir, mais je l'ai fait. »

De nouveau, il se rapprocha et lui prit le bras. La tirant à demi, il reprit la descente du sentier. Elle se mit à marcher à son côté.

« Qui pourraient-ils être ? » demanda-t-elle.

« Je ne sais pas, mais ils sont réels. Fais-moi confiance, Ruth. Fais-moi confiance jusque-là. Ils sont réels. » Il était en train de la supplier et il s'en voulait de le faire, mais Ruth se rapprocha et glissa son bras sous le sien.

« D'accord, chéri, je te fais confiance. Tu as vu ce que tu as vu. Que devons-nous faire ? »

Ils étaient arrivés au bout de la piste cavalière et pénétrèrent dans le bosquet d'eucalyptus. Dans l'ombre, la voiture faisait une tache plus sombre. Thurlow s'arrêta et retint Ruth auprès de lui.

« Est-ce très difficile pour toi de me croire ? » demanda-t-il.

Elle resta silencieuse quelques secondes, puis « C'est... difficile. »

« Bon », dit-il, « embrasse-moi. »

« Pourquoi ? »

« Embrasse-moi. Voyons si tu me détestes vraiment. »

« Andy, tu... »

« As-tu peur de m'embrasser ? » « Bien sûr que non. »

« Bon, alors... » Il l'attira à lui. Leurs lèvres se touchèrent. Pendant un instant, il sentit de la résistance, puis elle

s'abandonna à son étreinte et ses mains remontèrent jusqu'à sa nuque.

Presque tout de suite, il s'écarta.

Si c'est de la haine, j'en voudrais beaucoup comme cela », dit-il.

« Moi aussi. »

De nouveau, elle se serra contre lui.

Thurlow sentit son cœur s'accélérer. Il s'écarta d'un mouvement brusque, de défense.

« Parfois, je souhaiterais que tu n'aies pas un tel sens de la respectabilité », dit-elle. « Mais peut-être, ne serais-je pas tombée amoureuse de toi. »

Il repoussa une mèche de cheveux roux qui lui balayait la joue. Son visage réfléchissait très faiblement la lumière des lampes de la piste cavalière, derrière lui. « Je pense qu'il vaut mieux que je te ramène chez toi... chez Sarah. »

« Je n'ai pas envie que tu me ramènes quelque part. »

« Je n'ai pas envie de te ramener quelque part. »

« Mais, c'est mieux pour moi ? »

« C'est mieux pour toi. »

Elle appuya ses mains contre sa poitrine, puis s'éloigna.

Ils montèrent dans la voiture, avec un brusque sentiment de gêne. Thurlow mit le moteur en route, se concentra sur la manœuvre de marche arrière. Les phares éclairèrent les rides de l'écorce brune et écailleuse des arbres. Brusquement, les phares s'éteignirent. Le moteur s'arrêta en toussotant. Une sensation d'oppression, de manque d'air, le saisit.

« Andy », dit Ruth. « Que se passe-t-il ? »

Thurlow s'obligea à tourner la tête vers la gauche, tout en se demandant comment il savait dans quelle direction regarder. Il y avait quatre arcs-en-ciel lumineux au ras du sol, les pieds tabulaires et le dôme vert, juste en lisière du bosquet. La chose se balançait là, silencieuse et menaçante.

« Ils sont revenus », murmura-t-il. « Juste là », et il les montra du doigt.

« Andy... Andy, j'ai peur. » Elle se pelotonna contre lui.

« Quoi qu'il arrive, ne me déteste pas », dit-il. « Tu m'aimes. Souviens-toi de cela. Tu m'aimes. Penses-y. »

« Je t'aime. » Sa voix était faible.

Un sentiment de colère sans raison commença à s'emparer de Thurlow. Elle n'était dirigée contre rien. De la colère pure. Puis, il sentit qu'elle essayait de se diriger contre Ruth.

« J'ai... envie... de te détester », chuchota-t-elle.

« Tu m'aimes », dit-il. « Ne l'oublie pas. »

« Je t'aime. Oh Andy, je t'aime. Je n'ai pas envie de te détester... Je t'aime. »

Thurlow leva le poing et le tendit vers le dôme vert. « Déteste-les », dit-il d'une voix rauque. « Déteste ces salauds qui essaient de nous manipuler. »

Il la sentit trembler et frissonner contre son épaule. « Je... les... déteste », dit-elle.

« Tu me crois, maintenant ? »

« Oui, oui ! Je te crois ! »

« La voiture peut-elle avoir une crise de paralysie hystérique ? »

« Non. Oh Andy, je ne peux pas tourner ma haine contre toi. Je ne peux pas. » Son bras lui faisait mal, à l'endroit où elle l'étreignait. « Qui sont-ils ? Bon Dieu ! Qu'est-ce que ça peut être ? »

« Je ne pense pas qu'ils soient humains », dit Thurlow.

« Qu'est-ce que nous allons faire ? »

« Ce que nous pourrons. »

Les cercles couleur d'arc-en-ciel, sous le dôme, passèrent au bleu, puis au violet, puis au rouge. La chose commença à s'élever du bosquet. Elle disparut dans l'obscurité. Avec elle s'en alla la sensation d'oppression.

« C'est parti, n'est-ce pas ? » murmura Ruth.

« C'est parti. »

« Tes phares se sont rallumés », dit-elle.

Il baissa les yeux vers les taches lumineuses issues des cônes jumeaux de ses phares, qui perçaient le bosquet.

Il se remémora la forme de la chose – une araignée géante prête à fondre sur eux. Il frissonna. Qui étaient les créatures nichées dans cette sinistre machine ?

Une araignée géante.

Son esprit dragua un souvenir d'enfance : Le palais d'Oberon a des murs en pattes d'araignée.

Venaient-ils du royaume des fées ?

D'où provenaient les mythes ? se demanda-t-il. Il sentit sa mémoire quêter dans les vieilles sentes et il se rappela quelques vers de ses jours d'innocence.

*Ne vois-tu point, là-bas, cette si gente route
Qui ceint cette colline couronnée de fougères ?
C'est la route qui mène au beau pays des Elfes
Où toi et moi ce soir, gaiement, nous ébattrons.*

« Ne ferions-nous pas mieux de partir ? » demanda Ruth.

Il mit le moteur en marche, ses mains agissant automatiquement, selon un modèle kinesthésique.

« Ils ont arrêté le moteur et éteint les phares », dit Ruth.

« Pourquoi ont-ils fait cela ? »

Ils ! pensa-t-il. Elle ne doute plus maintenant.

La voiture sortit du bosquet pour descendre la colline, vers la route de Moreno.

« Qu'est-ce que nous allons faire ? » demanda Ruth.

« Pouvons-nous faire quelque chose ? »

« Si nous en parlons, on dira que nous sommes fous. Et puis... nous deux... là-haut... »

Nous sommes vraiment coincés, pensa-t-il. Et il imagina ce que dirait Whelye au récit de leur expérience de ce soir. Vous étiez avec l'épouse d'un autre homme, n'est-ce pas ? Le sentiment de votre culpabilité n'a-t-il pu susciter cette hallucination commune ? Et s'ils se mettaient à protester, à proposer d'autres suggestions – Des elfes ? Mon cher Thurlow, êtes-vous sûr d'aller bien ?

Ruth se laissa aller contre lui. « Andy, s'ils peuvent nous amener à nous détester, peuvent-ils nous faire nous aimer ? »

Il s'écarta de la route pour arrêter la voiture sur le bas-côté, il arrêta le moteur, serra le frein et éteignit les phares.

« Ils ne sont pas là, maintenant. » « Comment le sais-tu ? »

Il regarda le ciel nocturne – des ténèbres, pas même d'étoiles, rien que ces nuages... aucune lueur émanant de ce bizarre objet – mais, au-delà des arbres bordant la route... qui sait ?

Peuvent-ils susciter en nous l'amour ?
Qu'elle aille au diable pour avoir posé une telle question !
Non ! Je ne dois pas l'envoyer au diable. Je dois 1^{er}... Je...
dois.

« Andy ? Où es-tu ? »

« Je pense. »

« Andy, je continue à trouver tout cela impossible, peut-il y avoir une autre explication ? Je veux dire, ton moteur a pu tomber en panne. Les moteurs, cela tombe en panne ; les phares aussi. N'est-ce pas possible ? »

« Que veux-tu que je te dise ? » demanda-t-il. « Veux-tu que je te dise : oui, je suis dingue, je délire, je... »

Elle mit la main sur sa bouche. « Ce que je désire, c'est que tu me fasses l'amour et que cela ne cesse jamais. »

Il fit le geste de la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa. « Non. Quand cela arrivera, je veux être sûre que c'est nous qui faisons l'amour, et pas que quelqu'un nous y pousse. »

Qu'elle aille au diable ! pensa-t-il. Et puis : Non ! Je l'aime... mais est-ce moi qui l'aime ? Est-ce bien moi ?

« Andy ? Il y a quelque chose que tu peux faire pour moi. »
« Quoi ? »

« La maison de Manchester Avenue... où Nev et moi vivions – il y a des choses que je voudrais y prendre, mais j'ai peur d'y aller seule. Veux-tu m'y accompagner ? »

« Maintenant ? »

« Il est encore tôt. Nev est peut-être encore à l'usine. Mon... père l'avait pris comme assistant, le sais-tu ? Personne ne t'a dit pourquoi il m'a épousée ? Pour avoir l'entreprise. »

Thurlow posa la main sur son bras. « Tu veux qu'il sache... pour nous deux ? »

« Qu'y a-t-il à savoir ? »

Il remit sa main sur le volant. « D'accord, chérie. Comme tu veux. »

Il mit le moteur en marche et reprit la route. Ils demeurèrent silencieux. Les pneus chuintaient sur le revêtement mouillé. D'autres automobiles les croisaient, leurs phares étaient éblouissants. Thurlow adapta ses verres

polarisants. C'était délicat à régler – obtenir assez de visibilité, mais empêcher que les lumières brutales le fassent souffrir.

Enfin Ruth dit : « Je ne veux pas de dispute. Tu m'attendras dans la voiture. Si j'ai besoin d'aide, je t'appellerai. »

« Tu es sûre de ne pas vouloir que j'y aille avec toi ? »

« Il ne fera rien s'il sait que tu es là. »

Il haussa les épaules. Elle avait sûrement raison. Elle devait bien connaître le caractère de Nev Hudson, maintenant. Mais Thurlow avait toujours cette impression agaçante d'un jugement en suspens. Il avait le soupçon que les événements des derniers jours, y compris la rencontre menaçante de ce soir, comportaient une espèce de logique étrange.

« Pourquoi l'ai-je épousé ? » dit Ruth. « Je me le demande. Dieu sait pourquoi. Moi, non. Cela s'est produit à un moment où... » Elle eut un haussement d'épaules. « Après les événements de ce soir, j'en viens à me demander si aucun de nous sait bien pourquoi il agit. » Elle leva les yeux vers Thurlow. « Pourquoi cela nous est-il arrivé à nous, chéri ? »

Ça y est, pensa Thurlow. Voilà la bonne question, Celle à laquelle il est impossible de répondre. Non pas : qui sont ces êtres ? Mais... que désirent-ils ? Pourquoi viennent-ils se mêler de nos vies ?

8.

Fraffin jeta un regard furieux sur l'image qui se forma au-dessus de son bureau. C'était Lutt, son Maître d'Œuvre, un Chem à la face large, à la peau au reflet d'acier ; ses décisions, crues et abruptes, manquaient de subtilité. Il possédait toutes les qualités requises pour superviser l'aspect mécanique du travail, mais ces qualités mêmes interféraient avec sa mission actuelle. Pour lui, subtilité signifiait prudence.

Un moment de silence suffit à Lutt pour lui apprendre le déplaisir du Directeur. Fraffin éprouva la pression des courbes de son fauteuil, lança un coup d'œil sur le filet argenté du sensototal. Oui. Lutt ressemblait à cet instrument. Il avait besoin d'être correctement activé.

Fraffin passa un doigt sur sa mâchoire. « Je ne vous avais pas dit d'épargner l'immunisé. Vous aviez l'ordre d'amener la femelle ici – et tout de suite. » ; « Si j'ai erré, je m'humilie », dit Lutt. « Mais j'ai agi selon des directives précédentes, concernant l'immunisé. Le fait que vous ayez donné sa femelle à un autre, le fait que vous... » « Il ne représentait qu'un amusant divertissement, rien de plus », dit Fraffin. « Kelexel a demandé à examiner un indigène et il a mentionné cette femelle en la nommant. Elle doit être amenée ici tout de suite, et indemne. Cette clause conditionnelle ne s'applique pas à un autre indigène qui essaie de vous gêner ou de vous retarder dans l'exécution de cet ordre. Me suis-je fait comprendre ? »

« J'ai compris le Directeur », dit Lutt. Il y avait de la peur dans sa voix. Lutt connaissait les conséquences possibles du déplaisir de Fraffin : le renvoi, la perte d'une situation pleine de distractions et de délices illimités, la fin d'une existence d'où l'ennui était absent. Il vivait dans un paradis Chem dont il pouvait facilement être écarté pour se retrouver dans quelque poste de troisième ordre, et cela sans recours puisque, Fraffin et lui partageaient la même faute, et son châtiment terrible s'ils étaient découverts.

« Sans aucun délai », dit Fraffin.

« Elle sera ici avant que cette période de veille soit à moitié écoulée », dit Lutt. « Je vais et j'obéis. »

L'image de Lutt s'altéra et disparut.

Fraffin se renversa dans son fauteuil. Cela se passait assez bien... malgré ce retard. Qui aurait pu penser que Lutt essaierait de séparer les amants en manipulant leurs émotions ! Ce niais aurait dû savoir le danger qu'il y avait à tenter cela sur un immunisé. Enfin, la femelle serait là bientôt et Kelexel pourrait l'examiner à loisir. Tous les moyens et tous les appareils capables de briser la volonté de l'indigène lui seraient fournis, naturellement – simple courtoisie. Personne ne saurait mettre en doute l'hospitalité du directeur Fraffin.

Fraffin gloussa.

Laissons ce stupide investigateur goûter son plaisir avec cette indigène. Laissons-le féconder la femelle. Sa chair le saura lorsque le fait sera accompli. L'hybridation accélérera son besoin de rajeunissement et vers qui pourra-t-il se tourner ? Oserait-il s'en revenir vers la Primatie et dire : « Rajeunissez-moi. J'ai produit un rejeton sans avoir de permis ? » Sa chair n'aurait pas dû le permettre – pas plus que ne le permettrait la Primatie, avec ses préjugés et ses idées absolues.

Oh, non. Kelexel apprendra que l'historia-nef possède ses propres Rajeunisseurs, son propre médecin. Il viendra supplier, et son esprit lui chuchotera : *Je peux avoir autant d'enfants que je le désire, et au diable la Primatie !* Une fois rajeuni, il sera la chose de l'historia-nef.

De nouveau, Fraffin gloussa.

Ils pourraient même reprendre à temps leur jolie petite guerre et en tirer une superproduction.

9.

Ruth s'étonna de prendre un tel plaisir à la colère qui imprégnait toute la pièce. L'émotion, frustrée, qui s'était gonflée en elle au cours de la soirée passée avec Andy, trouvait là un exutoire. Elle regarda Nev tordre ses mains roses à la chair ridée comme celle d'un bébé. Elle savait que même si tout le reste de sa personne arrivait à se masquer, ses mains le trahissaient toujours. Huit mois de vie commune lui avaient permis de connaître cet homme à fond. Les mots qui sortaient de ses lèvres pleines, allaient se ficher, comme des éclats de bambou, dans l'âme toilettée de Nev.

« Clame tant que tu veux tes droits d'époux », dit-elle. « L'entreprise est à moi, maintenant, et je ne veux plus que tu y mettes les pieds. Oh, je sais pourquoi tu m'as épousée. Tu ne m'as pas trompée longtemps là-dessus, Nev. Non, pas longtemps. »

« Ruth, tu... »

« Ça suffit ! Andy m'attend devant la porte. Je vais prendre quelques affaires que je désire et m'en aller. »

Le grand front de Nev se plissa. Ses yeux en boutons de bottine la fixèrent, vides de toute expression. *Encore une de ses colères, c'est tout. Et elle y prend du plaisir, la salope ! Je peux le voir à la façon qu'elle a de secouer la tête comme une jument... une femelle... une jument... une femelle – une femelle racée, de première classe.*

Ruth détourna les yeux. Nev l'effrayait quand il la regardait ainsi fixement. Elle étudia la pièce, se demandant s'il y avait là quelque chose auquel elle tenait. Non, rien. C'était la pièce de Nev Hudson, un enchevêtrement de rouges et de bruns feutrés, tout un bric-à-brac oriental, un piano à queue dans un coin, un étui à violon qui, lorsqu'on l'ouvrait, révélait trois bouteilles de liqueur et des verres. Nev aimait à dire : « Environs-nous, chérie, et faisons de la belle musique. » Au-delà du piano, les fenêtres dont les rideaux n'étaient pas tirés, s'ouvraient sur la nuit et les lumières du jardin, la pelouse, le coin du barbecue,

quelques sièges de métal peints en blanc qui dégouttaient de pluie.

« En Californie, le mariage est sous le régime de la communauté », dit Nev.

« Tu ferais mieux de jeter un coup d'œil sur ton code », dit-elle. « L'entreprise, c'est mon héritage. »

« Un héritage ? Mais, ton père n'est pas encore mort. »

Elle contemplait la nuit, refusant de se laisser piquer par lui.

Maudite soit-elle, pensa-t-il. J'aurais pu trouver mieux comme femme, mais pas avec une entreprise par-dessus le marché. Elle est en train de penser à ce salaud d'Andy Thurlow. Elle le veut, mais elle a besoin de moi pour faire marcher l'entreprise. Cet affreux type monté en graine dans son lit ! Elle ne l'aura pas. J'y veillerai.

« Si tu pars avec ce docteur Thurlow, je briserai sa carrière et je te ruinerai. »

Elle détourna la tête, lui présentant son profil grec et la ligne sévère de ses cheveux roux noués en chignon sur la nuque. Un sourire imperceptible effleura ses lèvres et disparut. « Tu es jaloux, Nev ? »

« Je t'aurais prévenue. »

« Tu m'as épousée pour l'entreprise », dit-elle. « Pourquoi te mêles-tu de ce que je fais ? » Et elle se tourna vers lui. Encaisse, espèce de cochon ! *Mais, pourquoi ai-je fait cela ? Pourquoi t'ai-je épousé au lieu d'Andy ? Est-ce que quelque chose a manipulé mes émotions, m'a obligée à faire cela ?* Elle se sentit brusquement affaiblie par cette dévorante colère. Un choix est-il jamais le bon le bon le bon ? Andy, choisissant cette bourse au lieu de moi, ses yeux pleins d'innocence, oh c'est odieux ! Où ai-je gâché mon innocence ? Ignorante de l'animalité des corps et de l'attrait du pouvoir. Est-ce le pouvoir que j'ai choisi en Nev ? Mais il me laisse lui arracher son propre pouvoir et maintenant je peux le haïr avec cette arme même.

« La fille d'un meurtrier ! » cria-t-il.

Elle lui lança un regard de colère. Est-ce que j'ai choisi ? Pourquoi pourquoi pourquoi ? J'étais solitaire, voilà pourquoi. J'étais toute seule lorsqu'Andy m'a quittée pour cette sale bourse et il y avait Nev Nev Nev insistant gentil gentil comme

un renard. Saoule j'étais saoule et pleine de haine. Nev a utilisé ma haine c'est le seul pouvoir qu'il avait – haine ma haine ma haine je ne dois pas le haïr et il est sans pouvoir je ne le déteste même pas mettant sa main sur mon genou oh si gentil si gentil et un petit peu plus haut et ça y était nous étions couchés mariés et Andy à Denver et moi encore toute seule.

« Je pars », dit-elle. « Andy va me conduire jusque chez Sarah. Si tu essaies de m'en empêcher, je l'appelle, et je suis tout à fait sûre qu'il est capable de s'occuper de toi. »

La bouche étroite et pincée de Nev se durcit. Un éclair jaillit de ses yeux en boutons de bottine, puis le masque retomba. Je les détruirai ! La putain qui jacasse au sujet d'Andy eh bien je lui montrerai son cher et honnête Andy le type avec un code d'honneur dans le ventre qu'est-ce qu'elle dirait si elle apprenait que c'est moi qui ai fait jouer des influences pour qu'il ait sa bourse ?

« Tu sais ce que toute la ville va dire, Tel père, telle fille. Ils seront tous de mon côté. Tu le sais. »

Elle tapa du pied. « Espèce de porc ! »

Bien sûr, Ruth, ma chérie. Mets-toi en colère et rue comme un bel animal mon dieu comme j'aimerai te baisser là tout de suite en colère et blessée te contorsionnant et te secouant par saccades mon dieu tu es superbe quand tu es en colère. Je C'est moi qu'il te faut et pas Andy et tu le sais nous sommes de la même espèce toi et moi nous nous emparons de ce que nous voulons et au diable la morale la morale animal animal quel animal elle devient quand elle est en colère mais la vie c'est fait pour prendre prendre prendre et prendre et prendre jusqu'à satiété et elle est folle d'Andy veut retourner à lui mais Andy ne l'a prendra pas non monsieur je vais me débarrasser de lui aussi facilement que l'autre fois et Ruth reviendra en rampant à son Nev chéri qui sait ce qui est bon pour son adorable coléreuse adorable si seulement j'avais le cran de la traîner dans la chambre tout de suite... je vais me débarrasser de cet Andy comme je l'ai déjà fait.

« Concluons un marché », dit-il. « Tu vas avec ton amant mais tu me laisses diriger la maison comme je veux. Tu l'as dit

toi-même, pourquoi est-ce que je me mêlerais de ce que tu fais ? »

Va, compromets-toi, pensa-t-il. Je t'aurai au tournant.

Elle tournoya sur elle-même, traversa le vestibule, ouvrit brusquement la porte de la chambre, fit claquer l'interrupteur.

Nev l'avait suivie. Il resta sur le seuil à la regarder tandis qu'elle arrachait les vêtements des tiroirs et de la penderie et les jetait sur le lit.

« Alors, qu'en dis-tu ? » demanda-t-il.

Elle ne put se retenir de parler, sachant pourtant qu'elle en révélait trop. « D'accord ! Garde l'entreprise. Nous savons ce qui compte pour toi. » Elle se retourna pour lui faire face, elle était au bord des larmes et luttait pour les retenir. « Tu es la personne la plus méprisable que j'aie jamais rencontrée ! Tu n'as rien dans le ventre, tu n'es pas un homme. » Elle porta la main à sa bouche. « Je me demande si tu en es un. »

« Qu'est-ce que tu veux... » Il s'interrompit, regarda fixement, derrière elle, la porte-fenêtre donnant sur le patio. « Ruth... » Il cria son nom d'une voix étranglée.

Elle se retourna...

Les portes-fenêtres étaient ouvertes et quatre silhouettes trapues, vêtues de vert, pénétraient dans la pièce. Leurs têtes semblaient étrangement grosses, leurs yeux faiblement lumineux étaient effrayants. Ils tenaient des tubes d'un métal argenté. La manière dont ils les pointèrent, avec une résolution effrayante, sur les occupants de la chambre, révélait une puissance pleine de mépris.

Ruth se demanda, avec un bizarre sentiment de surprise, comment ils avaient ouvert la porte-fenêtre sans qu'elle l'entende.

Derrière elle, Nev hoqueta et dit « Regarde ! Qui... » Sa voix se transforma en un sifflement effroyable, une longue expiration, comme s'il était un ballon perforé. Une trille liquide jaillit de la bouche de la créature qui se tenait à droite de Ruth.

Ce n'est pas possible, pensa-t-elle. Puis : Ce sont les êtres qui nous ont fait si peur, sur la colline. Qu'est-ce qu'ils veulent ! Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

Elle découvrit soudain qu'elle ne pouvait plus bouger. Elle se sentait l'esprit clair, détaché, mais il n'y avait plus aucune connexion avec son corps. L'un des êtres vint se placer en face d'elle – un drôle de petit bonhomme en collants verts, son torse était en partie dissimulé par une protubérance nuageuse où palpait une lumière pourpre. Elle se souvint de la description qu'en avait faite Andy : « Des yeux flamboyants... »

Andy ! Elle voulut l'appeler, mais sa voix ne lui obéit pas. Le monde semblait dériver doucement...

Quelqu'un passa à côté d'elle, avec des mouvements saccadés, et c'était Nev qui marchait comme s'il avait été tiré par des ficelles. Ses yeux se fixèrent sur une tache de poudre qui maculait son épaule, puis sur une veine qui battait à sa tempe. Il bascula soudain en avant, comme une marionnette, et tomba, rigide, au travers d'une des portes-fenêtres ouvertes. Puis ce fut le fracas et le tintement du verre brisé. Le parquet se couvrit de sang, autour de lui. Son corps eut un sursaut puis s'immobilisa.

Le gnome qui se tenait en face d'elle parla distinctement en anglais : « C'est un accident, n'est-ce pas ? »

Elle n'avait pas de voix pour répondre, juste un sentiment d'horreur, très loin, quelque part, dans les grandes vagues poudreuses qu'était devenu son moi. Ruth ferma les yeux, pensant : Andy ! oh Andy ! Viens à mon secours !

De nouveau, elle entendit l'un des êtres émettre des trilles liquides. Elle essaya d'ouvrir les yeux, mais en vain. Des vagues d'obscurité déferlèrent sur ce qui lui restait de conscience. Tandis qu'elle sombrait dans l'inconscience, son esprit s'accrocha clairement à une seule pensée, bizarrement pertinente. Cela n'est pas arrivé parce que personne ne pourrait le croire. C'est tout simplement un cauchemar.

10.

Thurlow, assis dans sa voiture, fumait sa pipe en se demandant pourquoi Ruth restait si longtemps dans la maison. N'aurais-je pas dû y aller avec elle ? se demandait-il. Ce n'est pas juste que je reste là tandis qu'elle l'affronte, seule. Mais elle a dit qu'elle savait comment le manœuvrer.

Adèle croyait-elle savoir comment manœuvrer Joe ?

C'est une drôle d'idée !

Il pleuvait de nouveau, un fin crachin embrumait le réverbère du coin. Il tourna la tête et regarda la maison – il y avait de la lumière dans la salle de séjour, mais on ne distinguait rien derrière les stores baissés.

Quand elle apparaîtra sur le seuil, je sortirai et je l'aiderai à porter... Non ! Bon sang ! Je vais y aller immédiatement. Mais elle doit pourtant bien savoir si elle peut le manœuvrer.

Le manœuvrer !

Ils en étaient là, ces deux-là ! Pourquoi l'a-t-elle épousé ?

Il secoua la tête et détourna les yeux de la maison. La nuit semblait trop obscure au-delà des réverbères et il desserra le réglage de ses verres polarisants.

Qu'est-ce qui la retient aussi longtemps.

Il pensa soudain à la chose qui flottait au-dessus du bosquet. Il doit y avoir une explication logique, pensa-t-il. Peut-être que si j'avais appelé l'Air Force... Un appel anonyme... Quelqu'un trouvera bien une explication simple et logique. Mais s'il n'y en avait pas !

Mon dieu ! Et si les dingues qui prétendaient voir des soucoupes volantes avaient raison ?

Il essaya de distinguer le cadran de sa montre, puis se souvint qu'il ne l'avait pas remontée. Bon sang ! elle reste drôlement longtemps là-dedans !

Comme un train aiguillé sur une ancienne voie, son esprit se tourna vers le souvenir du père de Ruth, le regardant droit dans les yeux et le priant : « Prenez soin de Ruth ! »

Et cette chose qui flottait devant la fenêtre de Joe – qu'est-ce qu'elle faisait là ?

Thurlow retira ses lunettes les essuya avec un mouchoir et les remit sur son nez. Il se rappela Joe Murphey, en avril dernier, juste après qu'il ait appelé les pompiers pour rien. Il avait été bouleversé de se trouver en face du père de Ruth dans la petite pièce malpropre consacrée aux interrogatoires, au-dessus du bureau du shérif. Et quel terrible coup lui avait porté l'évaluation des tests. Le froid langage de son rapport à la police ne pouvait en rien transmettre ce choc.

« Il me semble que cet homme manque d'un bon centre d'équilibrage des sentiments. Ceci, conjugué avec un dangereux facteur de compulsion, qui s'est exprimé dans cette fausse alerte à l'incendie, doit être considéré comme le signe avertisseur de troubles sérieux. C'est un homme dont la constitution psychologique contient tous les éléments capables de provoquer une terrible tragédie. »

Le langage de ce rapport – dont il avait soigneusement pesé chaque mot, afin de s'en tenir au strict ésotérisme des rapports officiels... il savait bien qu'il transmettait peu de choses et il l'avait complété par un rapport verbal.

« C'est un homme dangereux. Il est paranoïde et peut exploser brusquement. Il est capable de violence ! »

L'incrédulité qu'il provoqua l'effraya. « Ce n'est rien de plus qu'une farce. Joe Murphey ! Bon Dieu, Andy, c'est quelqu'un d'important, ici. Vous pouvez lui recommander une analyse... une psychanalyse. »

« Il ne voudra jamais... et je doute que cela puisse lui faire quelque bien. »

« Alors, qu'attendez-vous de nous ? Ne pouvez-vous nous conseiller quelque chose ? »

« Nous pourrions peut-être l'orienter vers un prêtre. Je vais appeler le père Giles et voir si... »

« Un prêtre ? »

Thurlow se rappelait comme il avait tristement haussé les épaules et lancé sa réponse toute prête : « Je pourrais être radié de mon ordre pour avoir dit ceci, mais la religion peut parfois faire quelque chose lorsque la psychologie est impuissante. »

Thurlow soupira. Le père Giles avait échoué, bien sûr.

Bon sang ! Qu'est-ce qui retenait Ruth aussi longtemps dans cette maison ? Il mit la main sur la poignée de la portière puis se ravisa. Je lui donne encore quelques minutes. Tout semblait calme. Elle prenait seulement son temps pour faire ses valises.

Ruth... Ruth... Ruth...

Il se souvint qu'elle avait pris son rapport plus au sérieux que les personnalités officielles. Mais elle avait étudié dans ce domaine et soupçonnait depuis quelque temps déjà que son père n'allait pas bien. Thurlow était allé à l'hôpital tout de suite après sa session avec la police. Ruth était entrée avec lui à la cafétéria presque déserte ; elle avait l'air renfermée et effrayée. Ils avaient porté leurs tasses jusqu'à une table, à l'écart. Il se souvenait encore des fumets odorants des plats tenus au chaud, de la faible odeur d'antiseptique, du linoléum de la table, imitant le marbre et constellé d'anciennes taches de café.

Elle avait fait tinter sa tasse en la posant, tant elle tremblait. Il était resté silencieux pendant un instant, pour lui laisser le temps de se remettre de ce qu'il venait de lui dire.

Elle hocha la tête et dit : « Je le savais..., je l'avais deviné. »

« Ruth, je vais faire tout ce que... »

« Non. » Elle remit une mèche de cheveux en place, sous son bonnet. « Ils l'ont laissé m'appeler, de la prison... Juste avant que tu n'arrives. Il était furieux contre toi. Il n'écouterait rien de ce que tu lui diras. »

Ils ont dû lui parler de mon rapport, pensa Thurlow.

« Il sait maintenant qu'il ne peut plus me faire croire qu'il est sain », dit-il. « C'est normal qu'il soit furieux. »

« Andy, tu en es sûr... ? »

Elle posa la main sur la sienne, sa paume était moite de transpiration. Il la prit, pensant que leurs respirations se mêlaient. Cela éveillait en lui une bizarre idée d'intimité sexuelle.

« Oui, tu es sûr », soupira-t-elle. « Je l'ai vu venir. » De nouveau, elle soupira. « Je ne t'avais pas dit... à Noël. »

« A Noël ? »

« Le soir de Noël. Mon... Je suis rentrée de l'hôpital. J'avais été de garde tard, tu te souviens ? Il marchait de long en large,

en se parlant à lui-même... en disant des choses horribles sur maman. Elle, je l'entendais qui sanglotait dans sa chambre, au premier. Je... je crois que j'ai crié, je l'ai traité de menteur. »

Elle prit deux courtes respirations.

« Il m'a frappée, m'a projetée contre l'arbre de Noël... tout s'est renversé... » Elle porta la main à ses yeux. « Il ne m'avait jamais frappée – il avait toujours dit qu'il ne croyait pas aux fessées, qu'il avait trop été battu dans son enfance. »

« Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? »

« Nous étions... j'étais... si honteuse pour lui. J'ai pensé que si... » Elle haussa les épaules. « Je suis allée à la clinique et j'ai vu le Dr Whelye, mais il m'a dit... que les disputes, les conflits conjugaux sont... »

« C'est tout à fait lui. Est-ce que ta mère a su qu'il t'avait frappée ? »

« Elle l'a entendu partir en claquant la porte. Il n'est pas rentré de toute la nuit. Une nuit de Noël ! Elle... elle avait entendu le bruit de ma chute. Elle est descendue, elle m'a aidée à tout remettre en ordre. »

« J'aurais bien aimé le savoir lorsque j'ai parlé au... »

« Quel bien cela aurait-il fait ? Tout le monde le défend, même ma mère. Tu sais ce qu'elle a dit en m'aidant à nettoyer ? « Ton père est un homme très malade, Ruth. « Elle le défendait. »

« Mais du moment qu'elle le sait, peut-être... »

« Elle ne parlait pas d'une maladie mentale. Le Dr French pense qu'il est atteint d'une sclérose progressive, mais il ne veut pas aller à l'hôpital pour les examens. Elle est au courant et elle sait ce que cela signifie. C'est à cela qu'elle faisait allusion. »

« Ruth... » Il réfléchit à cette révélation, « Ruth, les cas graves de sclérose, celle de Mönckeberg par exemple, s'accompagnent souvent de troubles de la personnalité. Ne le savais-tu pas ? »

« J'ai... il n'a pas voulu coopérer, ni entrer à l'hôpital, ni rien. J'ai parlé au Dr French... à Whelye. Il ne m'a été daucun secours. J'ai averti ma mère – des risques de violence et de... »

« Peut-être si elle avait... »

« Ils sont mariés depuis vingt-sept ans. Je n'ai pu la convaincre qu'il pourrait lui faire du mal. »

« Mais, il t'a frappée, t'a fait tomber. »

« Elle a dit que je l'avais provoqué. »

Souvenirs, souvenirs – ce petit coin antiseptique d'une cafétéria d'hôpital était maintenant fixé dans sa mémoire d'une manière aussi indélébile que cette rue obscure et cette maison où Ruth avait vécu avec Nev. Ses avertissements, quant à Joe Murphey, avaient été suffisamment clairs, mais le monde n'était pas préparé à comprendre et à se protéger de sa propre insanité.

De nouveau, il regarda la maison silencieuse, le rougeoiement des lumières sous la pluie. Une femme, vêtue d'un luisant manteau de pluie sortit en courant de l'allée qui séparait la maison de Ruth de sa voisine de gauche. Pendant un instant, il crut que c'était Ruth et il était déjà à moitié sorti lorsqu'elle passa sous la lueur du réverbère, et il vit que c'était une femme plus âgée, qui avait jeté un imperméable sur sa robe de chambre. Elle portait des pantoufles qui giclaient tandis qu'elle traversait la pelouse.

« Vous, là-bas ? » cria-t-elle à Thurlow en faisant de grands gestes.

Il sortit complètement de sa voiture. La pluie tomba froide sur sa tête, sur son visage. De sombres pressentiments l'envahirent.

La femme arriva jusqu'à près de lui et s'arrêta, haletante ; la pluie s'égouttait de ses cheveux gris. « Notre téléphone ne marche pas », dit-elle. « Mon mari a couru chez les Innesses pour se servir du leur, mais je me suis dit que peut-être, c'était le central qui était en dérangement, alors... »

« Pourquoi avez-vous besoin de téléphoner ? » Même à ses propres oreilles, sa voix sonnait rauque.

« Nous habitons là... » et elle montra sa maison. « De notre cuisine, je plonge dans le patio des Hudson et je l'ai vu, couché là, alors je me suis précipitée... il était mort. »

« Et Ruth ?... Mrs. Hudson ? »

« Non, c'était Mr. Hudson. Je l'ai vue arriver il y a un moment, mais elle n'est plus là. Il faut appeler la police. »

« Oui, oui, bien sûr. » Il s'avança vers la maison.

« Elle n'est plus là, je vous dis. J'ai regardé dans toute la maison. »

« Peut-être... peut-être vous n'avez pas... »

« Monsieur, il y a eu un terrible accident, peut-être est-elle déjà partie chercher du secours. »

« Un accident ? » Il se retourna pour la regarder.

« Il est passé au travers de l'une de leurs portes-fenêtres, il s'est coupé une artère je pense. Elle est sûrement partie chercher du secours. »

« Mais... j'étais là devant la porte et... »

Un car de police arriva, sa lumière projetant de brefs éclairs. Il s'arrêta juste derrière sa voiture. Deux policiers en descendirent. Thurlow reconnut l'un d'entre eux – Maybeck. Cari Maybeck, un homme maigre avec des poignets osseux et une face anguleuse. Il traversa la pelouse au pas de course en direction de Thurlow tandis que son compagnon s'adressait à la femme.

« Oh... Dr Thurlow », dit Maybeck. « Je ne vous avais pas reconnu. » Il s'arrêta en face de lui. « Qu'y a-t-il ? Nous avons reçu un appel téléphonique au sujet d'un accident. L'ambulance arrive. »

« Cette femme... » Thurlow l'indiqua de la tête.

« ... dit que Nev Hudson est mort, qu'il serait passé à travers une vitre. Elle s'est peut-être trompée. Nous devrions entrer et... » « Allons-y, doc. »

Maybeck partit en courant vers la porte. Elle était fermée.

« Faites le tour », cria la femme derrière eux. « Les portes du patio sont ouvertes. »

Ils redescendirent les marches, firent le tour de la maison en se trempant au feuillage des buissons. Thurlow était comme hébété ? Ruth ! Mon dieu, où es-tu ? Il glissa sur les dalles mouillées du patio, faillit tomber, se redressa et se trouva juste devant le corps ensanglanté de Nev Hudson.

Maybeck examina brièvement l'homme puis se redressa. « Il est bien mort. » Il regarda Thurlow. « Cela faisait combien de temps que vous étiez là, doc ? »

« Il a amené Mrs Hudson ici, il y a environ une demi-heure. » C'était la voisine. Elle vint s'arrêter auprès de Thurlow.

« Il est bien mort, n'est-ce pas ? » Elle avait l'air de s'en délecter.

« Je... je l'attendais dans ma voiture. »

« C'est vrai », dit la femme. « Nous les avons vus arriver. Nous avons pensé qu'il y aurait une scène entre la Hudson et son mari. J'ai entendu un craquement, c'était lui qui tombait, mais à ce moment-là, j'étais dans la salle de bains, alors je suis descendue tout droit dans la cuisine. »

« Avez-vous vu Mrs Hudson ? » demanda Maybeck.

« Elle n'était plus là. Mais il y avait de la fumée qui sortait de la pièce. Il avait dû brûler quelque chose. Il buvait pas mal, Mr Hudson. Il a peut-être essayé d'ouvrir les portes-fenêtres à cause de la fumée et... » Elle montra le corps du geste.

Thurlow humecta ses lèvres. Il avait peur d'entrer dans la maison. Il dit « Ne devrions-nous pas regarder à l'intérieur. Peut-être... »

Maybeck rencontra son regard. « Oui. Peut-être cela vaut-il mieux. »

Thurlow entendit l'ambulance. Son hululement tranchait sur le silence de la nuit. L'autre policier survint et dit « L'ambulance est là, Cari. Où... » Il vit le corps.

« Dis-leur de déranger le moins de choses possible », dit Maybeck. « Nous allons entrer. »

L'autre policier regarda Thurlow d'un œil soupçonneux.

« C'est le Dr Thurlow », dit Maybeck.

« Oh ! » Le policier repartit pour accueillir les hommes en blanc qui arrivaient.

Maybeck entra le premier.

Thurlow vit aussitôt les vêtements de Ruth jetés sur le lit. Sa poitrine se serra douloureusement. La voisine avait dit que Ruth n'était plus là, mais...

Maybeck se pencha et regarda sous le lit. Il se redressa et renifla. « Vous ne sentez rien, doc ? »

Thurlow prit conscience qu'il y avait une drôle d'odeur dans la pièce – comme si un isolant électrique avait brûlé.

« Ça sent le soufre », dit Maybeck. « Quelque chose a dû brûler ici. » Il fit le tour de la pièce des yeux. Il y avait un cendrier vide sur la table de nuit. Il avait l'air propre. Le policier

regarda dans le placard, entra dans la salle de bains et revint en secouant la tête.

Thurlow sortit dans le vestibule et regarda dans la salle de séjour. Maybeck le frôla pour entrer dans la pièce. Il se déplaçait prudemment mais avec une assurance toute professionnelle. Il jeta un coup d'œil dans le placard de l'entrée et derrière un petit sofa. Il ne touchait quelque chose que si c'était indispensable.

Ils progressèrent ainsi dans toute la maison, Thurlow en assistant hésitant qui craint de faire une découverte.

Très vite, ils se retrouvèrent dans la chambre.

Le médecin de l'ambulance se tenait dans l'embrasure, en train de fumer une cigarette. « Nous n'avons plus grand-chose à faire ici, Cari. Le coroner arrive. »

« De quoi s'agit-il ? » demanda Maybeck. « Est-ce que quelqu'un l'a poussé ? »

« J'ai l'impression qu'il a trébuché », dit le médecin. « Le tapis a été retroussé par ses pieds. Je ne peux pas dire grand-chose tout de suite, mais il sent le whisky. »

Maybeck opina du chef, acceptant l'évidence. Ils pouvaient entendre l'autre policier parlant, au-dehors à la voisine. « Je ne sais pas ce que c'était », dit-elle en élevant la voix. « Cela ressemblait à un gros nuage de fumée... de la vapeur, peut-être. Ou bien, une bombe d'insecticide – quelque chose comme une fumée blanchâtre. »

Thurlow tourna le dos à la porte-fenêtre. Il ne pouvait plus supporter la vue du corps étalé. Ruth n'était pas là, il n'y avait plus aucun doute là-dessus.

Une bombe d'insecticide. Une fumée blanche.

Il se rappela le bosquet, la chose qui se balançait et que Ruth prenait pour un nuage. Brusquement, il sut ce qui était arrivé. Elle n'aurait pas disparu ainsi, sans lui dire un mot. Quelque chose était entré ici et l'avait enlevée. Cela expliquait l'étrange odeur, la présence de la chose dans le bosquet, l'intérêt de ces étranges créatures avec leurs yeux étincelants.

Mais pourquoi ? se demanda-t-il. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

Et puis : *C'est de la folie ! Elle était là lorsque Nev s'est blessé et elle est partie chercher du secours. Elle est allée chez des voisins et elle va revenir d'un moment à l'autre.*

Mais une voix intérieure lui répétait : Elle est partie depuis très longtemps.

Elle a vu l'attrouement et elle a pris peur, se dit-il.

Il entendit un branle-bas dans le patio, derrière lui – c'était le coroner et la brigade criminelle. Maybeck se rapprocha de Thurlow et lui dit : « Doc, ils veulent que vous veniez au commissariat faire votre déposition. »

« Oui », dit-il. « Bien sûr. » Puis « C'est un détachement de la brigade criminelle. Ils ne croient sûrement pas que... »

« C'est la routine, doc », dit Maybeck. « Vous le savez. Nous pensons qu'il était en train de se saouler et qu'il a trébuché, mais Mrs Hudson n'était pas là. Nous devons nous en assurer, c'est tout. »

« Je vois. » Il se laissa mener vers la porte, et passa devant le cadavre de celui qui avait été le mari de Ruth, entre les hommes armés de mètres pliants, d'appareils photos, de brosses à ramasser la poussière et qui mesuraient tout des yeux, froidement.

Le mari de Ruth... le mari de Ruth... Ces mots tournaient dans son esprit. Où est-elle ? A-t-elle craqué et s'est-elle enfuie ? Mais ce n'est pas son genre. Elle était sous tension oui, mais... Qu'est-ce que c'était que ce nuage qu'a vu la voisine ? Et cette odeur qu'il y avait dans la chambre ?

Ils étaient dehors maintenant. La pluie ne tombait plus mais les arbustes qui bordaient la maison les trempèrent tout de même. Les porches étaient éclairés de l'autre côté de la rue, et des gens s'y tenaient, regardant. La camionnette blanche du laboratoire était stationnée dans l'allée, de l'autre côté de la maison.

« Vous savez, doc », dit Maybeck, « vous ne devriez pas conduire la nuit avec ces lunettes noires. »

« Elles... sont adaptables », dit Thurlow. « Pas aussi noires qu'elles en ont l'air. » Ruth ? Où es-tu ?

Il se demanda : A-t-elle poussé Nev... dans le feu de la dispute ? A-t-elle pensé qu'on dirait Tel père telle fille ? S'est-elle enfuie pour ne pas m'impliquer dans le scandale ?

« Vous pouvez rentrer avec nous », dit Maybeck. « Nous vous ramènerons votre voiture un peu plus tard. »

« Oui. » Il se laissa installer sur la banquette arrière. Puis : « Ruth... Mrs Hudson – est-ce qu'il ne faudrait pas la... »

« Nous allons la chercher, doc », dit Maybeck. « Et nous la trouverons, ne vous inquiétez pas. »

La trouvez-vous ? se demanda Thurlow. Qu'est-ce que c'était cette chose dans le bosquet – qui nous guettait et essayait de manipuler nos émotions ? C'était réel. Je sais que c'était réel. Si ce n'était pas réel, je serais fou. Et je sais que je suis pas fou.

Il regarda ses pieds, dans l'ombre de la banquette arrière. Ils étaient trempés de sa marche dans l'herbe trempée.

Joe Murphey, pensa-t-il. *Joe pensait qu'il n'était pas fou.*

11.

Ruth s'éveilla couchée sur quelque chose de doux – dans une apaisante lumière gris-bleu. Elle tâta autour d'elle : un lit, des couvertures soyeuses et chaudes. Elle réalisa qu'elle était nue sur ce lit... mais elle avait bien chaud... bien chaud. Au-dessus d'elle flottait une forme ovale couverte de facettes cristallines et brillantes. Elles changeaient de couleur sous ses regards – vertes, argentées, jaunes, bleues... c'était apaisant.

Quelque part, elle sentait que quelque chose d'urgent réclamait son attention, mais c'était un paradoxe. Tout son être lui disait que la chose urgente pouvait attendre.

Elle tourna la tête vers la droite. Une lumière venait de quelque part, mais elle ne pouvait en déterminer la source – une lumière qui se fit jaune, comme au souvenir de celle du soleil. Elle éclairait une drôle de pièce – un mur couvert d'objets qui ressemblaient à des livres, une table basse, ovale, encombrée d'étranges formes dorées : des récipients carrés, rectangulaires, un bombé en demi œuf. Il y avait une fenêtre contre laquelle se pressait l'obscurité bleue de la nuit. Tandis qu'elle la contemplait, la fenêtre devint d'un blanc métallique et un visage apparut, qui semblait la regarder. C'était une face large, à la peau étrangement argentée, avec des arêtes et des méplats prononcés, et des yeux enfoncés au regard pénétrant.

Ruth savait qu'elle aurait dû avoir peur de ce visage, mais elle n'éprouvait pas l'émotion correspondant à cette idée.

Le visage disparut de la fenêtre qui donnait maintenant sur un rivage marin, des falaises battues des vagues, des rochers ruisselants d'eau, tout cela inondé de soleil. Puis de nouveau, ce fut l'obscurité de la nuit, et elle comprit que cette surface encadrée ne pouvait pas être une fenêtre.

Devant la « fenêtre », il y avait une table roulante portant quelque chose formé de volumes irrégulièrement entassés et de multiples claviers, qui évoquait une machine à écrire surréaliste.

Un courant d'air effleura le côté gauche de son corps. C'était la première sensation de froid qu'elle éprouvait depuis son

réveil. Elle se retourna et vit une porte ovale. Elle s'était ouverte, mais les feuilles de son iris étaient en train de se replier pour la sceller. Juste sur le seuil, se tenait une silhouette trapue en collants verts – et son visage était celui qui l'épiait tout à l'heure. Quelque part, en elle, une voix dit : C'est un répugnant petit bonhomme aux jambes torses. Mais la réaction émotionnelle n'apparut pas.

La grande bouche aux lèvres épaisses s'ouvrit. L'être dit : « Je suis Kelexel. » La voix était douce. Elle la pénétra d'une sensation de picotement.

Il parcourait son corps des yeux ; elle sentit l'intense virilité de ce regard et s'étonna de ne pas en éprouver de répulsion. Cette pièce chaude était si apaisante, les facettes cristallines qui bougeaient au-dessus d'elle étaient d'une beauté si suave.

« Je te trouve très attirante », dit Kelexel. « Je ne me souviens pas d'avoir jamais été attiré ainsi, par un tel magnétisme. »

Il marchait dans la pièce.

Ruth, étendue, le suivait des yeux, le regardant manipuler les touches de la machine posée sur la table roulante. Un délicieux frémissement la parcourut et elle se mit à se demander ce qu'elle éprouverait à devenir l'amante de cette étrange créature, ce Kelexel.

Très loin, tout au fond de son être, il lui sembla entendre une voix crier : Non ! Non ! Non ! Lentement la voix s'affaiblit, puis se tut.

Kelexel revint auprès d'elle.

« Je suis un Chem », dit-il. « Est-ce que cela veut dire quelque chose pour toi ? »

Elle secoua la tête. « Non. » Sa voix était faible.

« Tu n'as, auparavant, jamais vu quelqu'un de semblable à moi ? » demanda Kelexel.

« Les... » Elle se souvint des dernières minutes passées avec Nev, de la créature apparue sur le seuil. Et puis, Andy. Elle savait qu'elle aurait dû éprouver quelque chose pour Andy Thurlow, une émotion profonde et durable. Mais il n'y avait plus

qu'une affection sororale. Cher Andy... un être si gentil et qui lui était si cher.

« Il faut me répondre », dit Kelexel, et il s'exprimait comme quelqu'un de très puissant.

« J'en ai vu... trois... chez moi... trois qui... »

« Ah ! les trois qui t'ont amenée ici », dit Kelexel. « Mais avant cela, as-tu jamais vu aucun de nous ? »

Elle pensa alors au bosquet, à la description d'Andy (le gentil, l'aimable Andy), mais elle ne les avait pas vraiment vus. « Non », dit-elle.

Kelexel hésita, jeta un coup aux témoins du manipulateur qui contrôlait les émotions de la femelle indigène. Elle disait la vérité. Cependant, on n'est jamais trop prudent.

« Alors, cela ne signifie rien pour toi, que je sois un Chem ? » demanda-t-il.

« Qui sont... les Chems ? » demanda-t-elle.

Elle était intensément excitée par la curiosité. La curiosité remonta le courant bourbeux du détachement et elle s'assit, presque consciente, pour contempler Kelexel. Quel drôle de gnome ! Quel drôle de mignon petit gnome.

« Tu m'attires beaucoup », dit Kelexel. « Nous, les Chems, nous sommes gentils avec ceux qui nous plaisent. Tu ne retourneras jamais auprès de tes amis, bien sûr, jamais. Cependant, il y a des compensations. C'est considéré comme un honneur de servir les Chems. »

Où est Andy ? se demanda Ruth. Cher et gentil Andy.

« Très attrante », murmura Kelexel.

S'étonnant des forces qui l'y poussaient, Kelexel étendit un doigt noueux et toucha son sein droit. Que sa peau était souple et séduisante. Le doigt remonta doucement pour effleurer la fraise, puis son cou, son menton, ses lèvres, ses cheveux.

« Tes yeux sont verts », dit Kelexel. « Nous, les Chems, nous aimons beaucoup le vert. »

Ruth avala sa salive. Le mouvement caressant du doigt de Kelexel la remplissait d'excitation. Le visage du Chem occultait sa vision. Elle leva la main pour toucher la sienne. Elle se soumit au pénétrant regard de ses yeux bruns.

Les instruments du manipulateur apprirent à Kelexel que la femelle était maintenant complètement subjuguée par sa volonté. Il en fut troublé. Il sourit, exposant des dents carrées au reflet argenté. « J'aurais d'autres questions à te poser », dit-il. « Mais plus tard. »

Ruth se sentit glisser dans un éblouissement doré.

Son attention se fixa sur les facettes de cristal qui étincelaient au-dessus de la couche. La tête de Kelexel obscurcit momentanément le mouvement kaléidoscopique, puis elle sentit son visage se presser entre ses seins. L'étourdissement doré l'engloutit dans des vagues d'une extase terrifiante.

« Oh mon dieu », chuchota-t-elle, « mon dieu, mon dieu. »

Comme c'est agréable d'être idolâtré en un tel moment, pensa Kelexel. Il n'avait jamais éprouvé autant de plaisir avec une autre femelle.

12.

En évoquant, plus tard, ses premiers jours passés dans l'historia-nef, Ruth devait s'étonner grandement de son attitude. Elle avait pris lentement conscience que Kelexel, avec ses étranges appareils, dénaturait ses réactions, mais, arrivée à ce point, elle ne pouvait déjà plus se passer de ces manipulations. La seule chose qui comptait, c'était que Kelexel revienne la toucher et lui parler et la soumettre à ses désirs.

Elle finit par le trouver beau. Elle prenait plaisir rien qu'à contempler son corps tubulaire et sillonné de rides. Elle lisait facilement sur son visage carré la dévotion qu'il lui portait.

Il m'aime vraiment, pensait-elle. Il a fait tuer Nev pour m'avoir.

Elle prit même plaisir à découvrir combien elle était totalement réduite à l'impuissance, parfaitement sujette des moindres caprices de Kelexel. Elle avait maintenant compris que la plus grande puissance de la Terre n'était qu'une fourmilière, comparée aux Chems. Elle avait déjà subi un hypno-enseignement et parlait le Chem et le langage de la Nef.

Le seul élément irritant de cette existence, c'était le souvenir d'Andy Thurlow. Kelexel avait commencé à diminuer l'intensité du manipulateur (ses réactions étaient maintenant suffisamment conditionnées) et elle se rappelait de plus en plus clairement Andy. Mais le fait de se savoir impuissante minimisa sa culpabilité et Andy hanta de moins en moins ses pensées jusqu'au jour où Kelexel lui apporta un senso-total.

Kelexel avait appris quelque chose de son Infée : une activité ralentit le processus de vieillissement d'un être mortel, se rappela-t-il, et il avait demandé à Ynvic d'adapter Ruth à un senso-total qui lui permettrait d'accéder aux Archives de l'historia-nef.

L'appareil fut installé dans un coin de sa cellule, toute imprégnée de sa personnalité depuis que Kelexel l'avait modifiée selon ses désirs. Attenant à la chambre, elle avait fait aménager un cabinet de toilette-salle de bains. Des vêtements ?

Elle n'avait eu qu'à en exprimer le désir et Kelexel en avait bourré un placard. Des bijoux, des parfums, des mets variés : il lui suffisait de les réclamer pour les obtenir.

Kelexel se soumettait à ses moindres requêtes. Il s'était entiché d'elle et y prenait plaisir. Lorsqu'il surprenait les membres de l'équipage en train d'échanger des regards sournois, il riait en lui-même. Ils devaient tous posséder une créature de plaisir de cette planète. Il supposait que les indigènes mâles devaient être aussi excitants pour les Chems femelles ; c'était une des séductions de cette planète, et l'une des causes du succès que Fraffin en avait tiré.

La raison pour laquelle il était là, le souvenir de sa mission, tout cela passa, temporairement, à l'arrière-plan. Il était sûr que la Primatie comprendrait lorsqu'il donnerait des explications et ferait montre de sa créature de plaisir. Après tout, qu'est-ce que le Temps pour un Chem ? L'investigation aurait lieu, elle n'était que momentanément... retardée.

Tout d'abord, le senso-total effraya Ruth. Elle hochait la tête en écoutant Kelexel lui expliquer son usage et son fonctionnement. Son fonctionnement était assez facile à comprendre. Son usage en revanche dépassait son entendement.

C'était le moment de sa journée qu'elle appelait l'après-midi, bien qu'à bord de cette nef, les mots jour et nuit aient presque perdu tout leur sens. L'après-midi, cela signifiait que, Kelexel, revenant des mystérieux devoirs qui le tenaient éloigné, allait maintenant passer, avec elle, sa période de repos et de détente. Ruth était assise dans le siège de contrôle dont les contours s'étaient adaptés à ceux de son corps. Les lumières de la pièce avaient été réglées sur un jaune très doux et le senso-total accaparait toute son attention.

La chose ne correspondait qu'en partie à l'idée qu'elle se faisait d'une machine. Le fauteuil était à demi encastré dedans. Il y avait des anneaux de contrôle sur les bras du fauteuil et des rangées de boutons de réglages et des touches, à gauche et à droite, dont les couleurs correspondaient à un code – jaunes, rouges, gris, noirs, verts, bleus et une série d'oranges et de blancs qui ressemblaient au clavier d'un piano dément. Juste en

face d'elle et légèrement en contrebas, s'étendait une plate-forme ovale, reliée par des lignes chatoyantes aux rangées de touches.

Kelexel se tenait debout derrière elle, une main posée sur son épaule. Il éprouvait une fierté quelque peu hautaine à révéler à sa nouvelle favorite... sa ravissante nouvelle favorite, les merveilles de la civilisation Chem.

« Tu peux donner un ordre vocal ou enfoncez la touche correspondante pour choisir la période que tu désires », lui dit-il. « Comme tu m'as vu le faire. Cette unité a été programmée dans ta langue et dans celle des Chems et acceptera et traduira tes ordres selon son mode. C'est un senso-total utilisé pour le montage sensoriel et il a l'air compliqué, mais il te suffit de laisser de côté la plupart de ses instruments de contrôle. Ils ne sont pas connectés. Rappelle-toi, tu ouvres la voie qui te relie aux Archives en appuyant sur cette touche. » Il en fit la démonstration et enfonça une touche orange, sur sa droite. « Une fois que tu as choisi ton histoire, verrouille-là ainsi. Ensuite, tu peux mettre la projection en route. » Et il enclencha une touche blanche, plus loin sur la gauche.

Une foule apparut sur la scène ovale, juste en face d'elle. Les silhouettes étaient réduites au quart de leur taille. Une excitation incontrôlée en émanait, transmise par le circuit des senso-mailles. Elle se tenait droite comme un « i » tandis qu'elle se laissait emporter par l'émotion.

« Tu ressens les émotions des êtres qui sont sur la scène », dit Kelexel. « Si c'est trop fort, réduis-les en tournant cette manette de contrôle qui est à ta gauche. » Il manipula un cadran qui était encastré dans le bras du fauteuil. La surexcitation décrût.

« Est-ce... réel ? » demanda-t-elle.

La foule bigarrée était vêtue à la mode d'autrefois – des bleus, des scintillements de pourpre, des haillons sales découvraient des bras et des jambes, parfois un bouton ou un emblème brasillait, il y avait des tricornes, des cocardes rouges. Cette scène qui emplit Ruth d'un brusque sentiment de peur lui paraissait étrangement familière. Son corps s'éveilla aux

pulsations de tam-tams issues d'un passé aux soubresauts de feu. Elle vibrait au rythme des tambours menant l'assaut.

« Est-ce réel ? » demanda-t-elle d'une voix plus forte.

La foule courait maintenant, martelant le sol. Des pieds bruns apparaissaient parfois sous les longues jupes des femmes.

« Réel ? » répéta Kelexel. « Quelle drôle de question... C'est peut-être... réel, en un certain sens. C'est arrivé à des indigènes tels que toi. Réel – comme c'est étrange. Une telle idée ne m'était jamais venue à l'esprit. »

Maintenant, la foule courait dans un parc. Kelexel se pencha sur l'épaule de Ruth pour partager l'aura du filet des senso-mailles. Il en émanait une odeur d'herbe mouillée, l'acre senteur de résine d'arbres à feuilles persistantes, la puanteur des indigènes que la course faisait transpirer. L'image se centra sur les jambes qui passaient à toute vitesse, cisaillant l'espace des sentiers bruns et des pelouses, effeuillant les pétales jaunes d'une plate-bande. Le vent humide, les jambes embesognées, les pétales écrasés – tout cela était fascinant.

Le point de vue recula, encore, encore. Une rue pavée de cailloutis, de hauts murs de pierre, apparurent au centre de la scène. La foule courait vers les murailles tâchées de gris. Des éclairs d'acier jaillissaient maintenant ici et là.

« On dirait qu'ils prennent une forteresse d'assaut. »

« La Bastille », chuchota Ruth. « C'est la Bastille. »

D'avoir reconnue la scène, elle fut comme hypnotisée. C'était la prise de la Bastille. Quelle que soit la date du jour, ici, par tous ses sens, c'était le 14 juillet 1789. Un mouvement, militairement organisé, partit de l'aile droite de la foule. Elle entendit le claquement des sabots ferrés sur le pavé, le grondement des roues des canons, les hennissements et les jurons. Le traducteur du senso-total les rendaient fidèlement en anglais puisqu'elle l'avait programmé pour cette langue.

Ruth s'agrippa aux bras du fauteuil. Brusquement, Kelexel se pencha, enclencha une touche grise. La scène s'évanouit.

« Je m'en rappelle bien », dit-il. « Une des productions de Fraffin qui a remporté le plus de succès. » Il caressa les cheveux de Ruth. « Tu comprends comment cela marche, maintenant ?

La mise au point, ici. L'intensité, là. Son utilisation est tout à fait simple et il devrait te fournir de nombreuses heures de plaisir. »

De plaisir ? pensa Ruth.

Lentement, elle se retourna et leva les yeux vers Kelexel. Ils révélaient un peu de cette horreur dont elle avait perdu le sens. La prise de la Bastille : une production de Fraffin !

Elle connaissait le nom de Fraffin. Kelexel lui avait expliqué à quoi œuvrait l'historia-nef.

Historia-nef.

Jusqu'à cet instant, elle n'avait pas compris tout ce qu'il y avait derrière ce nom. Historia-nef.

« Mes devoirs m'appellent ailleurs », dit Kelexel. « Je te laisse t'amuser avec ton senso-total. »

« J'ai cru... que vous alliez... rester un peu », dit-elle. Brusquement, elle n'avait pas envie de rester seule avec cet appareil. Elle le voyait comme une chose horrible et attirante, créatrice de réalité, qui pouvait lui révéler une masse de secrets auxquels elle n'était pas prête à faire face. Elle sentit que cette réalité du senso-total pouvait se changer en flammes et la brûler. C'était quelque chose de sauvage, de puissant et de dangereux et elle ne pouvait, ni le contrôler, ni se retenir de l'utiliser.

Ruth prit la main de Kelexel, se força à sourire et dit : « Je vous en prie, restez. »

Kelexel hésita. L'invitation qu'il lisait sur le visage de sa belle esclave était claire et troublante, mais Ynvic, en syntonisant Ruth au senso-total, avait apporté un élément nouveau à ses pensées. Il sentait se réveiller son sens de la responsabilité ; son devoir d'Investigateur l'appelait. Ynvic, le médecin spatial étrangement flegmatique et laconique pouvait bien être le point faible de l'organisation de Fraffin. Kelexel sentait le besoin d'éprouver cette nouvelle hypothèse.

« Je suis désolé », dit-il, « mais je dois partir. Je reviendrai aussi vite que possible. »

Elle vit qu'elle ne pourrait l'émouvoir et se laissa retomber dans son fauteuil, face à la terrible tentation que représentait cette machine. Elle entendit Kelexel s'éloigner et se retrouva seule avec le senso-total.

Aussitôt, elle dit : « Histoire en cours, dernière production. » Et elle appuya sur les touches appropriées.

La scène ovale devint presque noire avec, sur les bords, le scintillement jaune de quelques étoiles. Un point de lumière bleue apparut au centre, clignota, se teinta de blanc et soudain, il y eut un homme, debout devant un miroir, en train de se raser. Elle sursauta en le reconnaissant ; c'était Anthony Bondelli, l'avoué de son père. Elle retint son souffle, essayant d'échapper à l'effrayante impression d'écouter aux portes.

Bondelli lui tournait le dos, mais elle voyait le reflet de son visage dans la glace. Il était basané, avec des cheveux noirs bien plaqués de chaque côté d'un front haut et étroit. Il avait une petite bouche surmontée d'une très fine moustache. Le menton était large, hors de proportion avec les traits étriqués de ce visage, particularité qu'elle avait remarquée auparavant. Il irradiait un contentement de soi encore ensommeillé.

Dehors, quelqu'un crio quelques paroles indistinctes. Bondelli cessa de se raser et pencha la tête pour mieux entendre. Il se retourna et lança par une porte ouverte, sur sa droite : « Ce doit être le marchand de journaux. Envoie fiston en acheter un. » Il se remit à se raser, en murmurant : « Pour qu'ils viennent vendre une édition spéciale dans ce trou – il faut qu'il se soit passé quelque chose d'important. » Il éleva la voix : « Marge ! Ouvre la radio. Essaie de prendre les nouvelles. »

Ruth prit conscience des odeurs – il y avait eu la senteur mouillée du savon, mais arrivait maintenant le fumet du lard frit. Le réalisme de la scène la figea dans son fauteuil. Elle avait l'impression qu'il lui fallait respirer doucement, sinon Bondelli allait se retourner et la découvrir en train de l'espionner.

Une femme vêtue d'une robe de chambre imprimée à la chinoise apparut à la porte de la salle de bains. Elle lisait un journal.

Un pressentiment s'empara soudain de Ruth qui lui donna envie de fermer le senso-total, mais elle ne put trouver la force de bouger. Marge Bondelli avait une silhouette agréablement familière, avec ses nattes de cheveux blonds attachées au-dessus de son visage rond, mais ce visage était bouleversé par l'émotion.

« Tony ! » dit-elle.

Bondelli fit glisser doucement le rasoir jusque sous sa mâchoire, en prenant garde aux sillons de rides qui couraient jusque dans son cou. « Quoi ? »

Sa femme leva vers lui des yeux bleus comme hébétés. « Jœ Murphey a tué Adèle, hier soir ! »

« Aïe ! » Une fine ligne rouge apparut sur le cou de Bondelli. Il laissa retomber le rasoir dans le lavabo et saisit le journal.

Ruth se mit à trembler d'une manière incontrôlable. C'est comme un film, pensa-t-elle. Ce n'est pas en train de se passer maintenant. Et puis : le meurtre de ma mère, une production de Fraffin. Chacune de ses respirations se fit douloureuse.

« Ce terrible sabre », chuchota la femme de Bondelli.

Ruth participait totalement à la scène, partageant l'horreur et la surprise de Bondelli qui amplifiaient encore ses propres émotions. Elle vit les photos du journal – le visage de sa mère, celui de son père... des diagrammes avec des « X » blancs et des flèches. Elle voulait fuir mais ne pouvait bouger. Bondelli replia le journal et le fourra dans la poche d'un manteau accroché derrière la porte de la salle de bains. « Ne t'occupe pas de mon déjeuner », dit-il, « je file au bureau. »

« Tu saignes », dit sa femme. Elle prit un hemo-stick dans l'armoire à pharmacie et en frotta la coupure. « Reste tranquille. Tu vas en mettre sur ton col. » Elle lui releva le menton. « Tony... ne t'occupe pas de cette histoire. Tu n'es pas avocat à la cour d'assises. »

« Mais je m'occupe des procès de Jœ depuis qu'il... Aïe ! Bon sang, Marge, ça pique ! »

« Tu ne peux pas sortir en saignant comme ça. » Elle termina et posa l'hemo-stick à côté du lavabo. « Tony, j'ai un drôle de pressentiment... ne t'en mêle pas. »

Brusquement, Ruth retrouva le contrôle de ses muscles. Elle arrêta le senso-total, sauta sur ses pieds et s'éloigna de la machine.

Le meurtre de ma mère, un spectacle pour divertir les Chems !

Elle fit demi-tour, avança à grands pas vers le lit. Il lui inspirait de la répulsion. Elle lui tourna le dos. Le fait que

Kelexel lui ait offert, avec désinvolture, le moyen de faire cette découverte, la remplit d'une colère épouvantée. Il devait sûrement savoir qu'elle allait tomber sur cette « histoire ». Et il s'en moquait. Non, c'était encore pire que cela : il n'y avait même pas pensé. Rien de tout cela ne le concernait. Ce n'était pas digne de son attention. Ce n'était même pas de l'indifférence. C'était un dédain, répugnant... haïssable.

Ruth baissa les yeux, vit qu'elle était en train de se tordre les mains. Elle fit, du regard, le tour de la pièce. Il devait bien y avoir une arme quelconque... Quelque chose pour frapper ce hideux... De nouveau elle vit le lit. Elle pensa à l'extase dorée et détesta soudain son propre corps. Elle aurait voulu déchirer sa chair. Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle se mit à marcher de long en large. Comme un fauve en cage.

Je le tuerai !

Mais Kelexel lui avait dit que les Chems étaient immunisés contre tout acte de violence. Ils étaient immortels. On ne pouvait les tuer. Ils ne mouraient jamais.

A cette pensée, elle se sentit comme un infinitésimal atome de poussière, seul, perdu, condamné. Elle se jeta sur le lit, s'étendit sur le dos et regarda le cristal chatoyant de la machine que Kelexel utilisait pour la manipuler. Il avait un coupleur dissimulé sous sa cape. Elle l'avait vu l'utiliser.

Penser à la machine l'emplit d'une douloureuse prescience : elle sut ce qu'elle ferait lorsque Kelexel reviendrait. Elle se soumettrait à lui une fois de plus. L'extase dorée viendrait à bout de ses sens. Elle finirait par lui faire des caresses, par mendier ses assiduités.

« Oh, mon dieu ! » soupira-t-elle.

Elle tourna la tête et regarda le senso-total. La machine contenait l'enregistrement de la mort de sa mère – elle le savait. La scène telle qu'elle s'était passée était là. Elle se demanda si elle aurait la force de résister au désir de la regarder.

Quelque chose siffla derrière elle et elle tournoya sur le lit, regardant fixement la porte.

Ynvic se tenait là, sa tête chauve réfléchissant la lumière jaune. Ruth lança un regard de colère sur la silhouette de gnome, le renflement des seins, les jambes courtaudes en

collants verts. « Vous êtes angoissée », dit Ynvic. Sa voix se faisait professionnellement douce, apaisante. Elle ressemblait à celle de tant de médecins qu'avait connus Ruth qu'elle eut envie de pousser des cris. « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? » « Je suis le médecin du bord », dit Ynvic. « La plus grande partie de mon travail consiste à être seulement disponible. Vous avez besoin de moi. »

Ce sont des caricatures d'êtres humains, pensa Ruth.

« Allez-vous-en », dit-elle.

« Vous avez des ennuis et je peux vous aider », dit Ynvic.

Ruth se redressa : « Des ennuis ? Pourquoi aurais-je des ennuis ? » Elle entendit que sa voix portait des intonations hystériques.

« Ce fou de Kelexel vous a laissé un senso-total sans aucune restriction », dit Ynvic.

Ruth étudia la femme Chem. Avaient-ils des émotions ? Pouvait-on les toucher, les blesser ? Leur causer, ne serait-ce qu'une simple piqûre d'aiguille, lui semblait la chose du monde la plus désirable.

« Comment vous, laiderons, vous reproduisez-vous ? » demanda-t-elle.

« Vous nous détestez ? » demanda Ynvic.

« Craignez-vous de répondre ? »

Ynvic haussa les épaules. « Dans les grandes lignes, à peu près comme votre espèce... sauf que l'on ôte les organes aux femelles dès leur jeune âge. Il faut aller dans des centres de reproduction, obtenir un permis – c'est une procédure très ennuyeuse, assommante. Nous nous arrangeons très bien pour prendre du bon temps sans les organes. » Elle s'avança jusqu'au pied du lit.

« Mais vos hommes préfèrent les femmes de mon espèce », dit Ruth.

De nouveau, Ynvic haussa les épaules. « Les goûts diffèrent. J'ai eu des amants issus de votre planète. Quelques-uns étaient de bons amants, d'autres pas. L'ennui, c'est que vous disparaissiez si vite. »

« Mais vous prenez votre plaisir avec nous ! Nous vous amusons ! »

« Jusqu'à un certain point », dit Ynvic. « Notre intérêt pour vous croît et décroît. » « Alors, pourquoi restez-vous ici ? » « Cela rapporte bien », dit Ynvic. Et elle remarqua que la femelle indigène était en train de sortir du maelström émotionnel qui l'avait piégée. Une résistance, un objet à détester – cela avait suffit. Ces créatures étaient vraiment faciles à manœuvrer.

« Alors, les Chems nous aiment », dit Ruth. « Ils aiment les histoires qui parlent de nous. »

« Vous êtes une source inépuisable d'histoires qui s'engendrent l'une l'autre », dit Ynvic. « Laissés à vous-mêmes, vous êtes capables de produire des séquences naturelles d'une véritable valeur artistique. Ce qui nous cause souvent une grande frustration. Les saisir et les reproduire à l'usage de notre public exige une manipulation délicate. Tout l'art de Fraffin consiste à faire ressortir de subtiles nuances qui aiguillonnent notre sens du ridicule et retient notre attention fascinée. »

« Vous me dégoûtez », dit Ruth d'une voix sifflante. « Vous n'avez rien d'humain. »

« Nous ne sommes pas mortels », dit Ynvic. Et elle pensa : Je me demande si cette créature est déjà enceinte ? Que fera-t-elle lorsqu'elle saura qu'elle porte un Chem ?

« Mais vous vous cachez de nous », dit Ruth – elle montra le plafond du doigt – « là-haut. »

« Lorsque c'est nécessaire », répondit Ynvic. « La situation actuelle exige que nous nous dissimulions, c'est vrai. Mais, il n'en fut pas toujours ainsi. J'ai vécu ouvertement avec votre espèce. »

Ruth fut frappée par le ton désinvolte et distant d'Ynvic. Elle comprit qu'elle ne pouvait blesser cet être, mais il lui fallait tout de même le tenter.

« Vous mentez », lui dit-elle.

« Peut-être. Mais je peux vous dire que je fus la déesse Ea qui frappa de terreur les Juifs captifs... à Sumer, il y a de cela bien longtemps. C'était pour nous un amusement sans danger que de créer de nouveaux modèles religieux. »

« Vous vous êtes fait passer pour une déesse ? » dit Ruth en frissonnant d'horreur. Elle savait que c'était vrai. Ces paroles

étaient sorties si facilement de la bouche d'Ynvic. Elles importaient si peu à celle qui les avait proférées.

« J'ai aussi été phénomène dans un cirque. J'ai participé à de nombreuses épopées. Parfois je prends plaisir à m'imaginer que l'antiquité existe. »

Ruth secoua la tête, incapable de parler.

« Vous ne comprenez pas », dit Ynvic. « Comment le pourriez-vous ? C'est notre problème, voyez-vous ? Quand le futur est infini, vous n'avez pas de passé. Vous êtes toujours captive du Maintenant. A perpétuité. Quand on en vient à penser que son passé est dénué d'importance, alors l'avenir aussi perd toute signification. Cela peut se révéler fatal. Les historia-nefs nous protègent de cette fatalité. »

« Vous nous... espionnez pour... »

« Un passé éternel, un futur éternel, un présent éternel », dit Ynvic. Elle courba la tête, se délectant du son de ses paroles. « Oui, c'est notre lot. Vos vies ne sont qu'une bouffée très brève et tout votre passé n'a guère duré plus – cependant nous les Chems, nous tirons de vous l'impression explicite de quelque chose d'ancien... d'un passé plein d'importance. C'est ce que vous nous donnez, comprenez-vous ? »

De nouveau Ruth secoua négativement la tête. Les mots semblaient posséder une signification, mais elle savait bien qu'elle n'en saisissait qu'une petite partie.

« C'est quelque chose que ne peut nous procurer le réseau de Tuggywaugh », dit Ynvic. « Peut-être quelque chose dont notre immortalité nous a privés. Le réseau fait des Chems un unique organisme – je peux sentir la vie de chacun des autres, des milliards de milliards d'autres Chems. C'est... vieux, mais pas ancien. »

Ruth avala sa salive. Cet être divaguait. Mais cette conversation lui laissait le temps de se remettre, et Ruth sentait s'élaborer en elle un point de résistance, une partie centrale où elle pourrait se retirer et dans laquelle elle serait à l'abri des Chems... quoi qu'ils lui fassent. Elle savait qu'elle céderait encore à Kelexel, que même cette Ynvic faisait quelque chose pour atténuer les réactions émotionnelles de la captive des

Chems. Mais la partie centrale de son être s'organisait et lui donnait une raison de vivre.

« Peu importe », dit Ynvic. « Je suis venue pour vous examiner. » Elle s'approcha du lit.

Ruth, tremblante, prit une profonde respiration. « Vous me guettiez. Lorsque je regardai le senso-total. Est-ce que Kelexel est au courant ? »

Ynvic s'immobilisa. Comment cette stupide indigène peut-elle poser une question aussi perspicace ?

Ruth sentit la faille dans la cuirasse d'Ynvic et dit : « Vous parlez d'éternité, d'épopées, mais vous » utilisez votre... peu importe le nom », elle fit un geste large pour englober toute l'historia-nef, « ... pour... enregistrer le... meurtre de... »

« Bien sûr ! » répondit Ynvic. « Maintenant, dites-moi pourquoi Kelexel me cherche partout dans la nef. »

Les facettes de cristal, au-dessus de sa couche, commencèrent à émettre une lueur bleue. Ruth sentit fondre sa volonté. Elle secoua négativement la tête. « Je ne... »

« Vous parlerez ! » Le visage lunaire de la femelle Chem était devenu un masque de furie, son crâne chauve brillait de reflets argentés.

« Je... ne... sais... pas », chuchota Ruth.

« Il est fou de vous avoir donné un senso-total sans restriction, et nous sommes des fous de l'avoir laissé faire », dit Ynvic. Elle essuya de la main ses lèvres épaisses. « Que pouvez-vous comprendre de ces choses-là ? »

Ruth sentit la pression se relâcher et prit une large respiration. Au centre de son être, la retraite était toujours là. « C'est ma mère, ma mère que vous avez tuée », murmura-t-elle.

« Que nous avons tuée ? »

« Vous obligez les êtres humains à faire ce que vous voulez qu'ils fassent », dit Ruth.

« Les êtres humains ! » dit Ynvic avec mépris. Les réponses de Ruth ne trahissaient qu'une connaissance très superficielle des affaires Chems. Cette créature était pourtant dangereuse. Elle pouvait orienter l'intérêt de Kelexel dans de mauvaises voies, beaucoup trop tôt.

Ynvic posa sa main sur l'abdomen de Ruth, jeta un coup d'œil sur le manipulateur suspendu au-dessus du lit. La configuration d'un bleu chatoyant changea d'une manière qui la fit sourire. Cette pauvre créature était déjà fécondée. Quelle étrange façon de porter un rejeton ! Mais aussi, quelle manière subtile et gracieuse de piéger un fouineur de la Primatie.

La grossesse de Ruth communiqua à Ynvic un bizarre sentiment d'inquiétude. Elle retira la main, brusquement consciente de l'odeur musquée caractéristique des femelles indigènes. Que les glandes mammaires de cette créature étaient grosses ! Cependant, ses joues étaient creuses, comme si elle était mal nourrie. Elle portait une robe vague et flottante qui rappelait à Ynvic les vêtements portés par les Grecques. Une civilisation fort intéressante, mais si brève. Si brève.

Je devrais être enchantée de cette découverte, pensa Ynvic. Pourquoi est-ce que cela m'ennuie ? Ai-je négligé un fait ?

Sans savoir pourquoi, quatre vers d'une chanson à boire Chem lui revinrent à l'esprit :

« Il y a très, très, très longtemps,
Nous étions tous de jeunes gens.
La chair chantait à nos oreilles
Sous la musique d'un soleil... »

Ynvic secoua brusquement la tête. Cette chanson n'avait aucun sens. C'était seulement bien rythmé, une série de bruits en amusette, un autre jouet.

Mais qu'est-ce que cela avait signifié... autrefois ?

Au-dessus du lit, les lentilles du manipulateur virèrent au vert puis s'arrêtèrent sur un rouge pastel et doux.

« Reposez-vous, pauvre innocente », dit Ynvic. Elle mit avec une douceur étrange, sa main sur le bras nu de Ruth. « Reposez-vous pour être séduisante lorsque Kelexel reviendra. »

13.

« C'est tout simple, c'en était trop pour elle et elle s'est enfuie », dit Bondelli. Il regardait Andy Thurlow, s'étonnant de l'apparence bizarre, comme hagarde, de cet homme.

Ils étaient assis dans le bureau de Bondelli – meubles cirés, livres aux reliures de cuir rangés avec soin dans des vitrines, diplômes encadrés, photos dédicacées de personnages importants. C'était en début d'après-midi d'une journée ensoleillée.

Thurlow était penché en avant, les coudes sur les genoux, les mains étroitement serrées. Je n'ose pas lui révéler mes véritables soupçons, pensa-t-il. Je n'ose pas... Je n'ose pas.

« Qui aurait intérêt à lui faire du mal ou à l'enlever ? » demanda Bondelli. « Elle est partie chez des amis, peut-être à San Francisco. C'est aussi simple que cela. Nous aurons de ses nouvelles lorsqu'elle aura surmonté sa frousse. »

« C'est ce que pense la police », dit Thurlow. « Ils l'ont complètement blanchie de toute implication dans la mort de Nev... les preuves médicales... »

« Alors, le mieux c'est que nous nous mettions au travail sur l'affaire de Joe. Ruth reviendra quand elle sera prête à le faire. »

Le pourra-t-elle ? se demanda Thurlow. Il ne pouvait se défaire de l'impression de vivre en plein cauchemar. S'était-il vraiment promené avec Ruth dans le bosquet ? Nev était-il mort de ce drôle d'accident ? Ruth avait-elle fui quelque part ? Mais où ?

« Il va nous falloir creuser la définition légale de la folie », dit Bondelli. « Sa nature et ses conséquences. La justice exige... »

« La justice ? » Thurlow le regarda. Bondelli avait changé de position, révélant ainsi son profil, la bouche réduite à une ligne sous l'ombre de moustache.

« La justice », répéta Bondelli. Il pivota pour regarder Thurlow. Bondelli se vantait de savoir juger les hommes et maintenant, il étudiait Thurlow. Le psychologue avait l'air de se

remettre un peu de sa trouille bleue. Pas besoin de se demander pourquoi ce type était aussi bouleversé. Toujours amoureux de Ruth Murphey... Hudson. Quel imbroglio. Mais ça va s'éclaircir. Ça s'éclaircit toujours. C'est quelque chose que l'on apprend lorsqu'on travaille dans le droit : tout se clarifie au procès.

Thurlow soupira en se rappelant que Bondelli n'était pas avocat en cour d'assises. « Nous devrions être plus réalistes que cela », dit-il. Sa voix était imprégnée de cynisme. La justice ! « Cette définition légale de la folie, c'est de la connerie. Ce qui importe, c'est que toute la ville désire une exécution – et notre ganache d'attorney, Pr Paret, cherche à se faire réélire. »

Bondelli prit un air scandalisé. « La loi est au-dessus de cela. Et tous ne sont pas contre Joe. Pourquoi le seraient-ils ? »

Thurlow s'adressa à lui comme à un enfant entêté : « Parce qu'ils ont peur de lui, bien sûr. »

Bondelli se permit de jeter un regard par la fenêtre – les toits familiers, une tache de feuillage au loin, un peu de fumée qui commençait à voiler l'atmosphère au-dessus de la maison voisine. La fumée se tordait et tournoyait, créant, en surimpression sur le paysage, une configuration intéressante. Il reporta son attention sur Thurlow et dit : « La question c'est, qu'est-ce qu'un dément sait de la nature et des conséquences de ses actes ? Ce que je vous demande c'est de fouiller un peu cette histoire de nature et de conséquences. »

Thurlow ôta ses lunettes, les examina, puis les remit sur son nez. Elles faisaient ressortir crûment les ombres de la pièce. « Un dément ne pense jamais aux conséquences », dit-il. Et il se demanda s'il allait vraiment prendre part aux plans délirants élaborés par Bondelli pour défendre Joe Murphey.

« Je suis certain », dit Bondelli, « que les vues originales de Lord Cottenham vont appuyer ma défense. » Bondelli se retourna, sortit un épais volume de la bibliothèque qui était derrière lui, mit le livre sur la table et l'ouvrit à un endroit marqué par un signet.

Il ne peut pas être sérieux, pensa Thurlow.

Voici ce que dit Lord Cottenham : « Il faut se garder de prêter attention à une doctrine qui recommande de châtier les personnes victimes d'illusions insanes. Il est inconcevable

d'exiger d'un homme incapable de distinguer entre le bien et le mal, entre un acte bon et un acte mauvais, qu'il rende compte de ses actions ; un tel homme n'a pas ce qui, en lui, formerait le fondement de la responsabilité, ni du point de vue de la morale, ni du point de vue de la loi. Il serait bien étrange qu'une personne puisse être victime d'illusions insanes et cependant être consciente qu'il s'agit d'illusions, en fait, si elle était consciente de son état, il n'y aurait plus d'illusions. »

Bondelli ferma le livre en le faisant claquer et regarda Thurlow comme pour dire : Voilà ! Tout est résolu !

Thurlow s'éclaircit la gorge. Il était de plus en plus évident que Bondelli vivait, lui aussi, dans un monde d'illusions. « Tout cela est très vrai, bien sûr », dit-il. « Mais, même au cas où notre estimé attorney soupçonnerait – ou même serait convaincu – que Joe Murphey est fou, ne pourrait-il penser qu'il serait préférable d'exécuter un tel homme que de le mettre à l'asile ? »

« Dieu du ciel ! Mais pourquoi ? »

« Les portes des asiles se rouvrent parfois », dit Thurlow. « Paret a été élu pour protéger la ville – même de ses propres membres. »

« Mais, il est évident que Murphey est fou ! »

« Vous ne m'écoutez pas », dit Thurlow. « Bien sûr qu'il est fou. C'est pour cela que les gens ont peur de lui. »

« Mais, est-ce qu'une psychothérapie... » « Une psychothérapie ! » dit Thurlow d'un ton sec. Bondelli regarda fixement Thurlow, si scandalisé qu'il ne trouva rien à dire.

« La psychologie est une forme moderne de superstition », dit Thurlow. « Elle ne peut rien faire pour des gens comme Joe. Je suis désolé, mais c'est la vérité, et elle sera d'autant moins douloureuse qu'on en tiendra compte rapidement. »

« Si vous avez dit cela à Ruth Murphey, pas étonnant qu'elle se soit enfuie. »

« J'ai dit à Ruth que je ferais tout pour vous aider. »

« Vous avez une drôle de manière de tenir parole. »

« Ecoutez », dit Thurlow, « Nous avons toute une ville sur les bras, une ville effrayée et excitée. Murphey est le foyer de la culpabilité cachée de tous ces gens. Ils voudraient le voir mort.

Ils désirent que cette tension psychologique disparaîsse. On ne peut pas psychanalyser toute une ville. »

Bondelli se mit à tapoter impatiemment son bureau. « Oui ou non, m'aideriez-vous à prouver que Jœ est fou ? »

« Je ferai tout ce que je peux, mais vous savez que Jœ va refuser cette forme de défense, n'est-ce pas ? »

« Je le sais ! » Bondelli se pencha, les bras appuyés sur son bureau. « Ce sacré imbécile explose à la moindre allusion que je fais à une plaidoirie basée sur la démence. Il en revient toujours au droit coutumier ! »

« Ces stupides accusations qu'il porte contre Adèle », dit Thurlow. « Jœ va tout faire pour que nous ne puissions pas prouver qu'il est fou. »

« Dans son cas, un homme sain d'esprit simulerait la folie, rien que pour sauver sa peau », dit Bondelli.

« Mettez-vous bien dans l'idée que Jœ ne peut, en aucune manière, concevoir qu'il est fou. L'admettre – même en tant qu'hypothèse de travail – ou comme un faux semblant nécessaire, l'amènerait à considérer que son acte de violence peut avoir été inutile, absurde. L'énormité d'un tel aveu serait, pour lui, pire que la folie. La folie est de beaucoup préférable. »

« Oseriez-vous défendre cela devant un jury ? » demanda Bondelli. Il chuchotait presque.

« Que Murphey considère préférable de revendiquer la responsabilité de ses actes ? »

« Oui. »

Thurlow haussa les épaules. « Qui sait ce que le jury croira ? Jœ peut n'être plus qu'une coquille vide, mais c'est encore une coquille sacrement solide. Rien de contradictoire ne pourra y pénétrer. Chacune de ses fibres se concentre sur la nécessité de paraître normal, de maintenir l'illusion qu'il est sain d'esprit – à ses propres yeux et à ceux des autres. La mort est préférable, et de beaucoup, à tout autre aveu... Et Oscar Wilde était de cet avis. »

« Tout homme détruit ce qu'il aime », dit Bondelli à voix basse. Puis, de nouveau, il se détourna pour regarder par la fenêtre. La configuration fuligineuse était toujours là. Il se

demandea, sans y attacher d'importance, si des ouvriers n'étaient pas en train de goudronner quelque toit.

Thurlow baissa les yeux sur les doigts de Bondelli qui tapotaient le bureau. « L'ennui avec vous, Tony », dit-il, « c'est que vous êtes l'un des enfants terribles de Chesterton. Vous êtes innocent et vous aimez la justice. La plupart d'entre nous sont pervers et préfèrent forcément la miséricorde. », Comme s'il n'avait pas entendu, Bondelli dit : « Il nous faut quelque chose de simple, mais de premier ordre, à montrer aux membres du jury. Ils doivent être confondus par le fait que... » Il s'interrompit et regarda fixement Thurlow. « Et votre prédiction de l'accès de Joe remplit parfaitement cet office. »

« C'est un texte trop technique », dit Thurlow. « Un jury ne l'écouterait pas d'un bout à l'autre, il ne le comprendrait pas. Les membres d'un jury n'entendent pas ce qu'ils ne comprennent pas. Leur esprit battrait la campagne. Ils penseront à l'imprimé d'une robe, aux boutons de leur roseraie, à ce qu'ils mangeront au déjeuner, où ils vont aller passer leurs vacances. »

« Vous l'avez bien prédit, n'est-ce pas ? Ruth m'a-t-elle rapporté correctement vos paroles ? »

« Oui, j'ai prédit l'accès psychotique. » Il prononça ces mots en soupirant. « Tony, vous n'écoutez pas ce que j'étais en train de vous dire. Il s'agit d'un crime sexuel – le sabre, la violence... »

« Est-il fou ? »

« Bien sûr qu'il est fou. »

« Au sens légal du terme ? »

« Dans tous les sens du mot. »

« Bon, alors, il y a un précédent légal à... »

« Le précédent psychologique est plus important. »

« Pardon ? »

« Tony, s'il y a une chose que j'ai apprise depuis que je suis devenu psychologue auprès du tribunal, c'est que les membres du jury passent beaucoup plus de temps à tenter de découvrir l'opinion du juge qu'à suivre les arguments présentés par les avocats. Ils ont un respect, tout simplement dégoûtant, pour la sagesse des juges. Le juge qui va nous être attribué fera forcément partie de notre district. Tous les habitants du district

veulent voir disparaître définitivement Joe – ils veulent qu'il meurt. Nous aurons beau nous évertuer à prouver qu'il est fou, cela ne servira à rien. Aucun de ces braves gens n'envisagera consciemment nos preuves, même si inconsciemment ils les acceptent. En fait, prouver que Joe est fou, c'est le condamner. »

« Essayez-vous de me faire comprendre que vous ne pourrez dire à la barre que vous avez prédit la crise de folie de Joe mais que les autorités ont refusé d'agir parce que cet homme est un membre trop important de notre communauté ? »

« Bien sûr que je ne peux pas dire ça. »

« Vous pensez qu'ils ne vous croiraient pas ? »

« Qu'ils me croient ou non importe peu. »

« Mais s'ils vous croyaient... »

« Je vous ai déjà dit ce qu'ils croiront, Tony, et je m'étonne que vous, un avoué, ne compreniez pas cela. Ils croiront que Paret a la preuve de l'infidélité d'Adèle, mais qu'une astuce professionnelle, une tricherie légale, imposée par vous, l'empêche de produire les détails scabreux. Ils croiront cela parce que c'est plus commode à croire que la vérité. Aucun discours déployé pour la galerie ne modifiera leur opinion. »

« Vous voulez dire que nous n'avons aucune chance ? »

« Pas si le procès a lieu tout de suite. Si vous pouviez le retarder ou obtenir qu'il ait lieu ailleurs qu'ici... »

Bondelli fit pivoter sa chaise, et regarda le paysage, au travers de la configuration fuligineuse qui flottait devant sa fenêtre. « J'ai du mal à croire que des êtres humains logiques et raisonnables... »

« Qu'est-ce que la logique et la raison ont à voir avec un jury ? » demanda Thurlow.

La rougeur de la colère teinta le cou de Bondelli et remonta ses joues jusque dans ses cheveux. Il se retourna et lança un regard furieux sur Thurlow. « Savez-vous à quoi je pense, Andy ? Je pense que le fait que Ruth vous ait laissé tomber a influencé votre attitude vis-à-vis de son père. Vous dites que vous désirez nous aider, mais chacune de vos paroles... »

Thurlow l'interrompit. « Ça suffit comme ça. » Sa voix était basse, blanche. Il respira deux fois, largement. « Dites-moi,

Tony, pourquoi avez-vous décidé de vous charger de cette affaire ? Vous n'êtes pas un avocat de causes criminelles. »

Bondelli se frotta les yeux. Lentement, la rougeur s'effaça de son visage. Il lança un coup d'œil à Thurlow. « Désolé, Andy. »

« N'en parlons plus. Pouvez-vous répondre à ma question ? Savez-vous pourquoi vous vous êtes chargé de cette affaire ? »

Bondelli soupira, puis haussa les épaules. « Lorsque la nouvelle transpira que j'allais le représenter, deux de mes plus gros clients m'ont appelé pour me dire qu'ils confieraient leurs affaires à quelqu'un d'autre si je ne me retirais pas. »

« C'est pour cela que vous défendez Joe ? »

« Il a besoin de la meilleure défense qui soit. »

« Et c'est vous le meilleur ? »

« Je voulais faire venir un avocat de San Francisco, Belli ou quelqu'un de cette taille, mais Joe a refusé. Il pense que ce sera facile – toujours ce sacré droit coutumier. »

« Alors, il ne reste que vous. »

« Dans cette ville, oui. » Bondelli laissa tomber ses bras sur le bureau, les poings serrés. « Je ne vois pas du tout le problème de la même manière que vous, mais pas du tout. Je pense qu'il nous faut nous efforcer de prouver qu'il ne simule pas la folie. »

Thurlow enleva ses lunettes et se frotta les yeux. Ils commençaient à le faire souffrir. Il avait beaucoup trop lu, aujourd'hui, pensa-t-il. « Là, vous marquez un point, Tony. Si une personne délivrante apprend à se taire, c'est rudement difficile de l'amener à révéler ces illusions mentales, de sorte que d'autres s'en aperçoivent et comprennent qu'elle est folle. Il est plus facile de démasquer quelqu'un qui simule la folie que de découvrir une psychose tenue secrète, mais en général, les gens ne comprennent pas cela. »

« Je prévois une attaque menée sur quatre points », dit Bondelli. « Il y a quatre éléments essentiels communs à tous les crimes commis par des déments. »

Thurlow fut sur le point de dire quelque chose, puis il se ravisa tandis que Bondelli brandissait une main à quatre doigts dressés.

« Tout d'abord, quel profit le tueur tire-t-il de la mort de sa victime. Les psychopathes tuent généralement, soit des

étrangers, soit leurs proches. Vous le voyez, j'ai fait quelques devoirs du soir dans votre spécialité, Andy. »

« Je vois cela », dit Thurlow.

« Et Adèle n'avait pas d'assurance-vie. » Bondelli replia l'un de ses doigts. « Ensuite, le meurtre a-t-il été soigneusement préparé ? » Il abaissa un autre doigt. « Les psychopathes ne préparent jamais leur crime. Soit ils s'en remettent à la chance pour fuir, soit ils font tout pour que la police les prenne. Joe a pratiquement crié sur les toits qu'il était dans son bureau. »

Thurlow acquiesça du chef et commença à se demander si Bondelli pouvait avoir raison. Est-ce Ruth que j'attaque, inconsciemment, par l'intermédiaire de son père ? Où peut-elle être partie ?

« Troisièmement », continua Bondelli, « y avait-il un excès de violence ? Les fous continuent à frapper sans raison. Il n'y a pas de doute que le premier coup de sabre a suffi pour tuer Adèle. » Et il replia le troisième doigt.

Thurlow remit ses lunettes et contempla Bondelli. L'avoué avait l'air si déterminé, si sûr de lui. Etait-ce possible ?

« Quatrièmement », dit Bondelli, « le crime a-t-il été commis avec une arme improvisée ? Les personnes qui préparent leur crime se procurent une arme d'avance. Un psychopathe prend ce qui lui tombe sous la main – un merlin, un club de golf, une pierre, un objet de décoration. » Bondelli replia le quatrième doigt et reposa son poing sur le bureau. « J'ai toujours vu ce sacré sabre accroché au mur du bureau de Joe. »

« Ça a l'air simple. Mais pendant ce temps-là, que fera l'accusation ? »

« Oh, ils auront leurs propres experts, naturellement. »

« Dont Whelye », dit Thurlow.

« Votre patron, à l'hôpital ? »

« Lui-même. »

« Est-ce que cela... peut vous mettre... dans le pétrin ? »

« Cela ne me gêne pas trop, Tony. Il représente juste un autre élément du syndrome de la communauté. Tout ceci... c'est une histoire de fou... Les gens vont dire que, même pour Joe, il vaut mieux qu'il meure – surtout s'il est fou. Et les experts de

l'accusation, dont vous vous débarrassez d'un revers de main, vont dire ce que la communauté a envie d'entendre. Tout ce que dira le juge sera interprété... »

« Je suis certain que le juge sera impartial. »

« Oui... sans doute. Mais, invariablement, les juges posent la même question : oui ou non, au moment de son crime, l'accusé était-il en possession de cette partie de sa raison qui lui aurait permis de savoir qu'il commettait un acte criminel. Ah ! cette partie, Tony, comme si l'esprit pouvait être divisé en compartiments, une partie saine, une partie malade. Invraisemblable ! L'esprit est une totalité. Une personne ne peut être mentalement et émotionnellement malade dans quelque partie fictive de son être qui n'infecterait pas la personnalité tout entière. La connaissance du bien et du mal – la capacité de choisir entre le Diable et le Bon Dieu – diffère profondément de la connaissance que deux et deux font quatre. Distinguer ce qui est bien de ce qui est mal exige une personnalité intacte. »

Thurlow leva les yeux, observant Bondelli.

L'avoué regardait par la fenêtre, les lèvres froncées par la réflexion.

Thurlow se tourna vers la fenêtre. Il était malade de frustration et de désespoir. Ruth s'était enfuie.

C'était la seule explication logique, saine et raisonnable. N'importe comment, son père était condamné... Les muscles de Thurlow se tétanisèrent. Rigide, il regarda fixement la fenêtre.

A trois mètres environ, un objet se balançait dans l'air... un véhicule en forme de dôme avec un hublot qui s'ouvrait juste face à la fenêtre de Bondelli. Et derrière le hublot, des silhouettes s'affairaient.

Thurlow ouvrit la bouche pour parler, mais il n'avait plus de voix. Il se leva et, titubant, marcha à l'aveuglette vers la fenêtre.

« Andy, ça ne va pas ? » demanda Bondelli. L'avoué fit pivoter son siège pour suivre Thurlow des yeux.

Thurlow s'appuya contre le bureau, face à la fenêtre. Par le hublot, il plongea tout droit ses regards dans l'objet flottant. Il y avait là des yeux, des yeux qui flamboyaient. Un tube effilé sortit par l'ouverture. Une pression douloureuse s'exerça contre la

poitrine de Thurlow, la comprimant. Il se mit à lutter pour respirer.

Bon Dieu ! Ils essaient de me tuer, pensa-t-il.

Des vagues d'inconscience balayèrent son esprit, reculant et revenant à la charge. Sa poitrine haletante était en feu. Il vit, très vaguement, le rebord du bureau grandir et passer devant ses yeux. Quelque chose s'abattit sur la moquette et, avec le peu de conscience qui lui restait, il réalisa qu'il s'agissait de sa tête. Il essaya de se relever et s'écroula.

« Andy ! Andy ! Que se passe-t-il ? » C'était la voix de Bondelli. Une voix qui s'enflait et reculait comme une vague, et rebondissait dans une cavité résonnante. « Andy... Andy... Andy... »

Bondelli se redressa après avoir brièvement examiné Thurlow et cria à sa secrétaire : « Mrs Wilson ! Appelez une ambulance ! Le Dr Thurlow a une crise cardiaque. »

14.

Il ne faut pas que je m'attache trop à cette vie, pensa Kelexel. J'ai une nouvelle créature favorite, mais aussi un devoir à accomplir. Le moment viendra où il me faudra partir en emmenant ma favorite, et abandonner tous les autres plaisirs de ces lieux.

Il était assis dans les quartiers de Ruth, une jatte de liqueur indigène était posée sur la table qui les séparent. Elle était bizarrement silencieuse et pensive. Il avait fallu une forte pression du manipulateur pour l'amener à réagir. Cela chagrinait Kelexel. Elle s'était comportée si gentiment au début, acceptant son enseignement avec une aisance qui l'enchantait. Et maintenant – cette rechute... et juste après qu'il lui ait apporté un si beau jouet, un senso-total.

Il y avait des fleurs fraîchement coupées sur la table, à côté de la boisson. On appelait cela des roses. Des roses rouges. La liqueur, c'était un cadeau d'Ynvic. Son arôme, une caresse sur le palais, avait surpris et ravi Kelexel. Des éthers subtils dansaient sur sa langue. La substance capiteuse exigeait un réajustement constant de son métabolisme. Il se demandait comment Ruth faisait pour s'y adapter. Elle en avait absorbé une quantité excessive.

En dépit de l'effort affolant qu'il devait exercer pour garder son métabolisme en bon équilibre, Kelexel trouvait cette expérience fort agréable. Ses sens étaient aiguisés, l'ennui s'était effacé.

Ynvic avait dit que la boisson alcoolisée était un vin en provenance d'une vallée ensoleillée « ... là-bas, quelque part vers l'est. » C'était un produit indigène, quelque chose de délicieux.

Kelexel leva les yeux vers les courbes gris argenté du plafond, remarqua les lignes d'anomalie gravitationnelle qui dessinaient une lyre aux cordes dorées, au-dessus du manipulateur. La pièce avait pris un aspect agréablement

familier, par ces touches nouvelles, signes de la présence de sa délicieuse créature de plaisir.

« As-tu remarqué combien de membres de l'équipage portent des vêtements indigènes ? » demanda Kelexel.

« Comment le pourrais-je ? » La voix de Ruth était empâtée par l'alcool. « Quand suis-je jamais sortie d'ici ? »

« Oui, bien sûr », acquiesça Kelexel. « Je pense que je devrais essayer, moi aussi, certains de ces vêtements. Ynvic m'a dit que les habits de certains enfants, légèrement modifiés, peuvent convenir aux Chems. Ynvic appelle cela, les avantages en nature. »

Ruth remplit son verre de vin et le but, d'un coup.

Ce cochon de gnome ! pensa-t-elle. Ce sale petit troll !

Kelexel buvait dans une burette. Il l'a plongea dans la jatte et la ressortit dégoulinante de gouttes ambrées. « De délicieuses boissons, des aliments succulents, des vêtements confortables – et tant de plaisir et d'amusement. Qui pourrait s'ennuyer ici ? »

« Oui, c'est vrai », marmonna Ruth. « Qui s'ennuierait ici ? » Et de nouveau, elle remplit son verre.

Kelexel but une autre gorgée et ajusta son métabolisme. La voix de Ruth était bizarre. Il regarda le réglage du manipulateur en se demandant s'il lui fallait appliquer un peu plus de pression sur elle. Etait-ce la boisson ? s'interrogea-t-il.

« T'es-tu bien amusée avec le senso-total ? »

Sale petit nain, pensa-t-elle. « Drôlement marrant », ricana-t-elle. « Pas envie de vous amuser aussi avec ? »

« Seigneurs de la Préservation ! » grommela Kelexel. Il venait de comprendre que la boisson alcoolisée inhibait les centres supérieurs de Ruth. Sa tête ballottait sur son cou. Elle avait renversé une partie de son vin.

Kelexel se pencha, lui prit le verre des mains et le posa doucement sur la table. Ou elle en était incapable, ou elle n'avait jamais appris à ajuster son métabolisme.

« Vous n'aimez pas les histoires ? » demanda Ruth.

Kelexel se souvint des ennuis qu'avaient les indigènes lorsqu'ils ingéraient trop de boissons alcoolisées, d'après ce qu'il en avait vu dans les histoires de Fraffin. C'était donc vrai. Réel, comme aurait dit Ruth.

« Quelle saleté de monde, hein ? » dit-elle. « Supposez qu'on soit dans une histoire... Ils nous prendraient avec leurs sales... caméras ? »

Quelle idée odieuse, pensa Kelexel. Mais il y avait du vrai dans ces étranges paroles. Le dialogue présentait, en surface, quelques caractéristiques propres aux histoires de Frazin.

Kelexel dut, alors, se remémorer que des créatures telles que Ruth avait longtemps vécu (d'après leurs normes) dans les rêves tissés par Frazin. Pas exactement des rêves, non, puisque les spectateurs Chems pouvaient aussi pénétrer dans le monde de l'histoire. Par une intuition fulgurante, Kelexel comprit qu'il était entré dans un univers de violence et d'émotions créé par Frazin. En entrant dans ce monde, il s'était corrompu. Partager, même pour un instant, les illusions des indigènes, c'était se faire l'esclave du besoin d'encore plus de corruption.

Kelexel eut envie de s'arracher à cette pièce, de renoncer à sa nouvelle créature de plaisir, de retourner à son seul devoir. Mais il savait que cela lui était déjà impossible. Il se demanda alors dans quel piège il était tombé. Mais aucune réponse ne lui vint à l'esprit.

Il contempla fixement Ruth.

Ces indigènes sont une dangereuse passion, pensa-t-il. Nous ne les possédons pas. C'est nous qui sommes leurs esclaves.

Maintenant, ses soupçons étaient pleinement éveillés. Il fit le tour de la pièce du regard. Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce qui n'allait pas, ici ?

Il semblait ne rien y avoir, en cet instant et en ce lieu, sur lequel concentrer ses soupçons professionnels. Et cela faisait vibrer en lui les fibres de la colère et de la peur. Il comprit que l'on s'était joué de lui. Était-ce Frazin ? Les gens de cette nef avaient corrompu six autres Investigateurs du Bureau. Par quel moyen ? Quels plans avaient-ils faits pour lui ? Sûrement savaient-ils, maintenant, qu'il n'était pas un visiteur ordinaire. Mais que pouvaient-ils bien faire ?

Pas d'acte de violence, certainement pas.

Ruth se mit à pleurer, les épaules secouées de sanglots. « Toute seule », marmonnait-elle, « toute seule. »

Etait-ce la femelle indigène ? se demanda Kelexel. Etait-elle l'appât du piège ?

Il ne pouvait rien y avoir de certain dans une bataille aussi secrète que celle-ci. On lutte l'un contre l'autre, mais le combat se déroule sous une apparence trompeusement calme, caché derrière des paroles polies, des civilités et un comportement rituel. La lutte continue à se dérouler dans une arène intime où aucune violence n'est permise.

Comment peuvent-ils espérer gagner ? Même s'ils l'emportaient sur lui, ils doivent savoir qu'il y a d'autres Kelexel. Cette lutte n'aura pas de fin.

Jamais.

Jamais.

La conscience qu'il avait de ce futur éternel venait se briser comme des vagues contre le récif de son esprit. S'il se risquait sur cette voie, il rencontrerait la démence propre aux Chems, il le savait. Dans un sursaut, il se dégagea de ces dangereuses pensées.

Ruth se leva et demeura là, titubante, à le regarder.

Sauvagement, Kelexel ajusta le manipulateur. Ruth se raidit. La peau de ses joues et de ses avant-bras ondula. Ses yeux se voilèrent. Brusquement, elle se détourna et courut jusqu'au lavabo. Elle se pencha et vomit.

Puis, elle retourna vers son fauteuil, en marchant comme si on l'avait tirée avec des ficelles. Très loin, tout au fond de son esprit, un minuscule grain de conscience criait : Ce n'est pas toi qui fait cela ! On te le fait faire !

Kelexel leva sa burette et dit : « C'est par de telles choses que ton monde nous attire et nous fascine. Dis-moi, qu'est-ce qui, dans ton monde, pourrait nous repousser ? »

« Ce n'est pas un monde », dit-elle d'une voix chevrotante, « c'est une cage. C'est votre zoo. »

« Ah », dit Kelexel. Il sirota sa boisson, mais elle avait perdu sa saveur. Il posa la burette sur la table. La femelle se butait, elle résistait. Comment cela se pouvait-il ? Seul les Chems et quelques rares mutants étaient immunisés contre de telles pressions. Même les Chems n'y auraient pas échappé sans le

réseau de Tiggywaugh et le traitement spécial qu'ils recevaient en naissant.

De nouveau, il observa Ruth.

Elle lui retourna un regard de défi.

« Vos vies sont si courtes », dit Kelexel. « Le passé de ta race est si court – et cependant, nous tirons de vous le sentiment très net de quelque chose d'ancien. Comment cela se peut-il ? »

« Nous marquons un point », dit Ruth. Elle sentit que l'on ajustait ses émotions, qu'on l'apaisait. Cela se produisit avec une rapidité mystérieuse. Une sobriété insensée envahit son esprit.

« S'il vous plaît, cessez de me modifier », chuchota-t-elle.

Et elle se demanda : Etais-ce bien le moment de dire cela ? Mais elle sentit qu'elle devait s'opposer maintenant à cet être, au risque de provoquer sa colère. Elle devait lui tenir tête – subtilement mais nettement. C'était cela ou devenir folle dans ce désert de la déraison. Elle ne pouvait plus demeurer passive, se contenter de se murer dans un monde où le Chem ne pouvait pénétrer.

Cesser de la modifier ? se demanda Kelexel.

Il y avait une graine d'opposition dans ce chuchotement et il le reconnut. Ainsi parlait toujours le barbare à l'être civilisé. Il redevint aussitôt le vrai cynique de la Fédération, le loyal serviteur de la Primatie. La femelle indigène n'était pas capable de s'opposer à lui.

« Comment est-ce que je te modifie ? » lui demanda-t-il.

« J'aimerais le savoir », dit-elle. « Tout ce que je sais, c'est que vous pensez que je suis stupide et ne réalise pas ce que vous faites. »

Fraffin a-t-il fait la leçon à cette créature ? se demanda Fraffin. L'a-t-il préparée pour moi ? Il se souvint de sa première entrevue avec Fraffin et de cette impression de menace qui avait pesée sur lui.

« Qu'est-ce que Fraffin t'a dit de faire ? »

« Fraffin ? » Son visage révéla un profond étonnement. Qu'est-ce que le directeur de l'historia-nef avait à faire avec elle ?

« Je ne te trahirai pas », dit Kelexel.

Elle se passa la langue sur les lèvres. Rien de ce que les Chems faisaient ou disaient n'avait de sens. La seule chose qu'elle comprenait, c'est qu'ils étaient tout-puissants.

« Si Fraffin s'est adonné à quelque chose d'illégal avec toi, je dois le savoir », dit Kelexel. « Inutile de nier. Je le saurai. »

Elle secoua négativement la tête.

« Tout ce qu'il est possible de savoir sur Fraffin, je le sais », dit Kelexel. « Vous n'étiez guère plus que des animaux lorsqu'il est arrivé ici. Les Chems ont alors marché parmi vous comme des Dieux, sans la moindre inquiétude. »

« Quelque chose d'illégal ? » dit-elle. « Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

« Ton espèce a des lois rudimentaires », ricana Kelexel. « Tu sais ce qu'est la légalité et l'illégalité. »

« Je n'ai jamais vu Fraffin », dit-elle. « Sauf sur un écran. »

« Tu t'en tiens à la lettre de la loi ? Ses favoris alors – que t'ont-ils dit de faire ? »

De nouveau, elle secoua négativement la tête. Il y avait là une arme qu'elle ne savait pas utiliser ; elle la sentait, mais ne comprenait pas assez bien la situation pour s'en saisir.

Kelexel fit demi-tour, marcha jusqu'au senso-total et revint. Il s'arrêta à dix pas de Ruth et lui jeta un regard furieux. « Il t'a élevée, t'a formée et t'a poussée – t'a modifiée – pour faire de toi le plus bel accessoire d'histoire de l'univers. Quelques-unes des offres qui lui ont été faites – et qu'il a repoussées – auraient... mais, tu ne peux comprendre. »

« Repoussées... pourquoi ? » demanda-t-elle.

« Ah, c'est la question. »

« Pourquoi... pourquoi avons-nous tant de valeur à vos yeux ? »

Il fit un geste de la main pour la désigner, de la tête aux pieds. « Vous êtes trop corpulents et trop grands, mais pour beaucoup semblables à nous. Nous pouvons nous identifier à vous. Vos luttes sont pour nous un divertissement, un sursis à notre ennui. »

« Mais vous avez dit illégal ? »

« Lorsqu'une race telle que la tienne atteint un certain niveau de son développement, des... libertés ne nous sont plus

permises. Nous avons été obligés d'exterminer certaines races, de punir quelques Chems. »

« Mais, quelles... libertés ? »

« Peu importe. » Kelexel lui tourna le dos. Il était évident qu'elle ne savait rien. Sous une telle pression du manipulateur, elle ne pouvait guère mentir, ni dissimuler.

Ruth contempla le dos de Kelexel. Depuis de longs jours, une question s'était mise à la hanter. Il était important pour elle d'en avoir maintenant la réponse. « Quel âge avez-vous ? » lui demanda-t-elle.

Lentement, Kelexel pivota sur ses talons et l'observa. Il lui fallut un certain temps pour surmonter le dégoût provoqué par une question aussi maladroite, puis : « En quoi cela peut-il t'intéresser ? »

« Je... désire le savoir. »

« La durée réelle de mon existence – cela importe peu. Mais une centaine de planètes telles que la tienne, peut-être même plus, se sont formées et sont retournées en poussière depuis ma conception. Maintenant, dis-moi pourquoi tu veux savoir cela. »

« Je... je voulais juste savoir. » Elle voulut déglutir mais sa gorge était trop sèche. « Comment... comment pouvez-vous... vous maintenir... »

« Par le rajeunissement. » Il secoua la tête. Quel détestable sujet de conversation. Cette femelle indigène était bien une barbare.

« La femme, Ynvic », dit Ruth. Elle sentait le trouble émotionnel qu'elle avait provoqué en lui et en jouissait : « Elle dit qu'elle est le médecin du bord. Est-ce elle qui surveille le... »

« C'est de la routine. De la simple routine. Nous avons conçu des mécanismes et des appareils protecteurs qui préviennent tout dommage, sauf très minime. Le médecin du bord peut s'occuper des dommages minimes. Qui sont très rares, d'ailleurs. Nous nous occupons nous-mêmes de nos traitements régénérants et rajeunissants. Maintenant, vas-tu me dire pourquoi tu me demandes tout cela ? »

« Pourrais-je... pourrions-nous... »

« Oh, oh ! » Kelexel éclata bruyamment de rire. Puis : « Il faut être un Chem et avoir été conditionné au processus dès sa naissance, ou c'est impossible. »

« Mais... vous nous aimez. Vous... vous accouplez avec nous et vous... concevez... »

« Non, pas avec ta race, ma chère petite favorite. Nous nous ressemblons agréablement, je l'admets. Mais, c'est du badinage, une manière de lutter contre l'ennui, pas plus. Nous les Chems, ne pouvons concevoir avec une autre... » Il s'interrompit, la regarda et se souvint d'une conversation qu'il avait eue avec Ynvic. Ils avaient discuté de la violence des indigènes, de leurs guerres.

« C'est une soupape de sûreté établie pour limiter le nombre des immunisés », avait dit Ynvic.

« Les conflits. »

« Bien sûr. Une personne immunisée contre nos manipulations tend à devenir insatisfaite, frustrée. De telles créatures sont prêtes à la violence et font peu de cas de leur sécurité personnelle. Le taux d'attrition est, parmi eux, très élevé. »

Au souvenir des paroles d'Ynvic, Kelexel se demanda : Serait-ce possible ? Non ! Cela ne peut être ! Les gènes de ces indigènes ont été enregistrés il y a longtemps. Je les ai vus moi-même. Mais si... Non ! Il n'y a pas moyen. Pourtant, ce serait si simple de falsifier les échantillons de gènes. Le médecin du bord, Ynvic ! Mais pourquoi aurait-elle fait cela ? Kelexel secoua la tête. C'était une idée absurde. Même Fraffin n'oserait pas produire une planète de demi-Chems. Le taux d'immunisés l'aurait trahi avant... Mais il y a toujours la soupape de sûreté.

« Je vais voir Fraffin tout de suite », murmura Kelexel.

Et il se souvint : Ynvic avait fait allusion aux indigènes immunisés, et elle avait dit une personne.

15.

Lorsque Kelexel entra dans le salon du Directeur, celui-ci l'attendait, assis à son bureau. Il avait réglé au maximum la lumière argentée de la pièce, qui était presque aveuglante. Le dessus du bureau scintillait. Fraffin portait des vêtements indigènes, un costume noir avec une chemise blanche. Ses boutons de manchettes dorés envoyèrent, dans les yeux de Kelexel, des fragments de brillance.

Derrière un masque de supériorité sombre, Faffrin se sentait plein d'une joie bondissante. Ce pauvre fou d'Investigateur. Cet homme avait foncé vers cet instant présent avec la rectitude et la rapidité d'une flèche. Il ne lui restait plus qu'à découvrir dans quelle cible il s'était fiché.

Et c'est moi qui l'ai décoché ! pensa Faffrin. Je l'ai envoyé là aussi sûrement que j'ai plongé les indigènes dans cette fâcheuse situation.

« Vous avez demandé à me voir ? » demanda-t-il. Il resta assis, soulignant ainsi son déplaisir.

Kelexel comprit le geste et l'ignora. C'était presque une attitude de rustre. Cela reflétait peut-être sa confiance et valait la peine d'être noté. Mais la Primatie n'envoyait pas des imbéciles pour effectuer ses enquêtes et le Directeur allait bientôt le découvrir.

« J'avais envie de discuter de ma créature de plaisir avec vous », dit Kelexel en s'asseyant sans attendre d'y être invité. Le bureau qui les séparait s'étendait comme un immense espace vide. On pouvait apercevoir, à sa surface, un faible reflet du buste de Faffrin.

« Y a-t-il quelque chose qui ne va pas avec elle ? » demanda Faffrin. Il sourit en lui-même en pensant au dernier rapport qu'il avait reçu des gambades de Kelexel avec la femelle indigène. L'Investigateur semblait soupçonneux. Mais trop tard – bien trop tard.

« Peut-être n'y a-t-il rien de défectueux en elle », dit Kelexel. « Elle me procure beaucoup de plaisir. Mais il m'est

venu à l'esprit que je savais bien peu de chose au sujet des indigènes, que j'ignorais quasiment ses origines. »

« Et vous êtes venu me voir, moi, pour que je vous fournisse des informations ? »

« J'étais sûr que vous me recevriez », dit Kelexel. Il attendit, se demandant si le dardillon avait croché. Il était temps que la lutte s'effectue au grand jour.

Fraffin se renversa dans son fauteuil, ses paupières baissées teintaient d'ombres bleu argenté ses orbites. Il hocha la tête. Ah ! Comme cela allait être amusant de mener jusqu'au bout l'effondrement de cet imbécile. Fraffin savoura, par anticipation, l'instant de la révélation.

Kelexel posa ses mains sur les bras du fauteuil, tâta ses bords bien nets, sentit une douce chaleur. Un faible arôme musqué flottait dans la pièce, quelque chose d'exotique et de provoquant, plein d'une étrange singularité... une essence de fleur, peut-être.

« Mais vous goûtez votre créature de plaisir ? »

« C'est un pur délice », dit Kelexel. « Bien mieux qu'une Infée. Je me demande pourquoi vous ne les exportez pas ? »

« Alors, vous avez possédé une Infée ? » dit Fraffin, en parant à sa question.

« Je me demande pourquoi vous n'exportez pas ces femelles », insista Kelexel. « Je trouve cela très bizarre. »

Oh ! Tu trouves cela bizarre, pensa Fraffin. Il se sentit brusquement plein d'aigreur contre Kelexel. Cet homme s'était tellement assoté de cette femelle indigène – c'était sa première expérience avec elle.

« Beaucoup d'amateurs sauteraient sur cette occasion d'obtenir une de ces indigènes », dit Kelexel en le sondant. « De toutes les délices que vous avez tirées de ce lieu... »

« Et vous croyez que je n'ai rien de mieux à faire que de collectionner mes indigènes pour le bon plaisir de mes semblables », dit Fraffin. Sa voix était hargneuse et il s'étonna de l'émotion qui l'avait saisi. Suis-je jaloux de ce Kelexel ? se demanda-t-il.

« Alors, que faites-vous ici, sinon en retirer du profit ? » demanda Kelexel. Il sentait la colère l'envahir peu à peu.

Certainement, le Directeur savait qu'il affrontait un Investigateur. Et pourtant, aucune des paroles de Fraffin ne révélait sa peur.

« Je suis collecteur de clabaudages », dit Faffrin. « Que je crée moi-même certains de ces clabaudages, peu importe. »

« Des clabaudages ? » s'étonna Kelexel.

Et Faffrin pensa : Un collecteur d'antiques clabaudages, C'est ce que je suis.

Il savait maintenant que c'était de la jalousie qu'il éprouvait vis-à-vis de Kelexel, qu'il lui enviait cette première rencontre avec une femelle indigène. Faffrin se souvint des jours anciens, lorsque les Chems se déplaçaient ouvertement sur ce monde, créant les rouages d'une longue maturation qu'ils pourraient exploiter – disposant de diplomates lépreux pleins de l'orgueil d'une aveugle ignorance, entretenant les désirs de mort pour chevaucher chaque dos comme un démon. Ah ! quelle merveilleuse époque.

Durant un instant, Faffrin s'étendit douloureuse-t sur le chevalet de sa vision, souvenir des jours où il vivait parmi les indigènes – manipulant, manœuvrant, écoutant aux portes, apprenant, épiant les petits Romains ricanants parler de choses que leurs aînés n'osaient même pas chuchoter. Faffrin évoqua l'image de sa villa, le soleil dorant un mur de briques, l'herbe, un arbre, et lui en train de planter des forsythias effrontés. C'est comme cela qu'elle les appelait – « des forsythias effrontés ». Comme il revoyait nettement le jeune poirier, à côté de l'allée. « Ils meurent si facilement », chuchota-t-il. « Je pense que vous êtes un peu trop morbide – insister ainsi sur la violence et la mort. »

Ce n'était pas prévu, mais Faffrin ne put se retenir. Il jeta un regard furibond sur Kelexel et dit : « Vous croyez que vous détestez tout cela, hein ? Mais, c'est faux. Vous dites que vous avez été attiré par des choses telles que votre jolie indigène. J'ai entendu dire que vous aimiez volontiers les vêtements indigènes. » Et il toucha la manche de sa veste, d'un geste curieusement caressant. « Comme vous vous connaissez mal, Kelexel. »

Le visage de Kelexel s'empourpra de colère. C'en était trop ! Fraffin dépassait les limites de la bienséance !

« Nous les Chems, avons fermé notre porte à la mort et à la violence », gronda-t-il. « Il faut n'y voir que badinage, pas plus. »

« Morbide, dites-vous ? Nous avons fermé notre porte à la mort ? Ce n'est plus pour nous, n'est-ce pas ? » Fraffin pouffa. « Cependant, elle est toujours là, c'est notre éternelle tentation. Qu'est-ce que je fais donc ici, qui vous attire tant – qui vous attire tellement que, comme un aveu, vous vous informez de ce qui vous repousse ? Je vais vous dire ce que je fais ici : je joue avec la tentation, et mes compagnons Chems me regardent faire. »

Les mains de Fraffin s'agitaient tandis qu'il parlait – elles faisaient le geste de couper, de hacher, qui soulignait la chair toujours jeune, active, vibrante – les petits poils frisottants sur le dessus des doigts, les ongles coupés ras, aplatis.

Kelexel le regardait fixement, captivé par le charme des paroles de Fraffin. La mort – une tentation ? Sûrement pas ! Cependant, de cette idée émanait une froide certitude.

En contemplant ces mains, Kelexel pensa : La main ne doit pas l'emporter sur l'esprit.

« Vous plaisantez », dit-il. « Vous pensez m'amuser. »

« Pas seulement vous », dit Fraffin. « Tout est amusement – les pauvres créatures de ce monde en cage, et nous tous, les bienheureux, qui n'entendons pas l'avertissement lancé par nos vies éternelles. Il y a une exception aux avertissements, hein ? Vous-même. C'est ce que je vois et c'est ce qui m'amuse. Vous vous riez d'eux, dans mes productions, mais vous ne savez pas pourquoi vous riez. Ah, Kelexel, c'est là que nous dissimulons la conscience de notre propre mortalité. »

Kelexel s'écria, outragé : « Nous ne sommes pas mortels ! »

« Kelexel, Kelexel – nous sommes mortels. Chacun de nous peut y mettre un terme, mettre fin au rajeunissement, et alors, il est mortel ! C'est être mortel, cela. »

Kelexel le contempla en silence. Le Directeur était fou !

Quant à Fraffin, la conscience de l'éternité que ses propres paroles avaient éveillée écuma dans son esprit puis, en se retirant, exposa sa rage.

Je suis en colère et bourré de remords, pensa-t-il. J'ai accepté une morale qu'aucun autre Chem ne pourrait concevoir un seul instant. Je suis désolé pour Kelexel et pour tous les autres êtres que j'ai placés et déplacés sans qu'ils le sachent. A chaque tête coupée, cinquante repoussaient en moi. Des clabaudages ? Un collecteur de clabaudages ? J'ai les oreilles si sensibles que je peux encore entendre un couteau raclant le pain dans une villa qui n'existe plus depuis longtemps.

Il se rappela la femme – l'exotique et noire châtelaine de sa maison romaine. Elle n'était pas plus grande que lui, chétive selon les normes indigènes, mais belle à ses yeux – la meilleure de toutes. Elle lui avait donné huit enfants mortels, leurs sangs mêlés dissimulés dans la fusion génétique. Elle avait vieilli, son visage était devenu insipide – et il se souvenait de cela aussi. En se rappelant son aspect émoussé, il vit la multitude noire, les calamités confondues de leurs gènes mêlés. Elle lui avait donné quelque chose d'unique : le partage d'une mortalité qu'il pouvait accepter comme sienne.

Ce que la Primatie ne pouvait donner à savoir quant à ce petit interlude, pensa-t-il.

« Vous parlez comme un dément », murmura Kelexel.

Nous luttons ouvertement maintenant, hein ? pensa Fraffin. Peut-être ai-je réagi trop lentement avec ce butor. Peut-être devrais-je lui dire tout de suite dans quel piège il est tombé. Mais, Fraffin se laissa emporter par le flot de sa colère. Il ne pouvait s'en empêcher.

« Un dément ? » dit-il d'un air moqueur. « Vous dites que nous sommes immortels, nous les Chems. Comment sommes-nous immortels ? Nous rajeunissons, et nous rajeunissons. Nous avons atteint un point d'équilibre, un moment gelé, qui confine à la destruction finale. A quel stade de notre évolution nous sommes-nous figés, Chem Kelexel ? »

« A quel stade. » Kelexel le regardait fixement. Les paroles de Kelexel étaient comme des charbons ardents.

« Oui, à quel stade ! Nous sommes-nous figés dans notre maturité ? Je ne le pense pas. Pour mûrir, il faut fleurir. Nous n'avons pas fleuri, Kelexel. »

« Je ne... »

« Nous n'avons rien produit de beau et d'aimable, rien qui soit l'essence de nous-mêmes. Nous n'avons pas fleuri. »

« J'ai eu des rejetons ! »

Fraffin ne put retenir un éclat de rire. Puis, il affronta Kelexel, maintenant ouvertement en colère et dit : « Une graine qui ne produit pas de fleur, une perpétuelle immaturité produisant une perpétuelle immaturité – et vous vous en vantez ! Comme vous êtes médiocre, et vide, et effrayé, Kelexel ! »

« De quoi aurais-je peur ? » demanda Kelexel. « La mort ne peut m'atteindre. Vous ne pouvez m'atteindre. »

« Excepté de l'intérieur », dit Fraffin. « La mort ne peut atteindre aucun Chem, excepté de l'intérieur. Nous sommes des monarques, des citadelles immortelles d'égotisme qu'aucune force ne peut emporter d'assaut... sauf de l'intérieur. En chacun de nous repose une semence de notre passé, cette semence chuchote : « Souviens-toi ! Souviens-toi du temps où nous pouvions mourir ! » »

Kelexel se leva de son siège et, regardant Fraffin de haut : « Vous êtes fou ! »

« Asseyez-vous, visiteur », dit Fraffin. Et il se demanda à lui-même : Pourquoi est-ce que je le talonne ? Pour justifier à mes yeux ce que je vais faire ? S'il en est ainsi, alors je lui procure une arme qu'il peut utiliser contre moi. Je devrais rendre cette lutte plus égale.

Kelexel se laissa retomber dans son siège. Il se rappelait que les Chems étaient, pour la plupart, immunisés contre les formes les plus bizarres de la folie, mais on ne savait jamais quelles tensions pouvait susciter la vie dans les avant-postes, et ce contact avec une race étrangère. La psychose de l'ennui les menaçait tous – peut-être Fraffin avait-il succombé à l'un de ces syndromes.

« Voyons si vous avez une conscience », dit Fraffin.

C'était un énoncé tellement inattendu que Kelexel ne put que se taire et le regarder avec effarement. Puis, il eut l'impression qu'il se vidait furtivement de sa force, et il comprit que les paroles de Fraffin le menaçaient d'un péril.

« Quel danger peut-il y avoir là-dedans », dit Fraffin. Il se retourna. L'un des membres de l'équipage avait apporté un vase de roses et l'avait déposé sur un classeur, derrière son bureau. Fraffin contempla les roses. Elles étaient épanouies, leurs pétales avaient la couleur du sang qui s'écoule et lui rappelaient les guirlandes déposées sur les autels de Diane.

Plus de badinage à Sumer, pensa-t-il. Nous ne nous amusons plus à mêler la folie à la sagesse de Minerve.

« De quoi parlez-vous ? » demanda Kelexel.

Pour toute réponse, Fraffin manipula un plot de commande sous son bureau. Son reproducteur de senso-total se mit à ronronner, glissa à travers la pièce comme une énorme bête et vint se placer à la droite de Fraffin, là où ils pourraient tous deux profiter de la focalisation de la scène.

Kelexel la regarda, la bouche brusquement sèche.

La frivole machine à divertir était devenue un monstre capable de l'abattre à son insu.

« C'était une délicate attention d'en fournir un à votre créature », dit Fraffin. « Allons-nous contempler ce qu'elle regarde ? »

« En quoi cela nous concerne-t-il ? » demanda Kelexel. Il prit conscience de l'incertitude et de la peur qui faisaient trembler sa voix et sut que sa réaction n'avait pas échappé à Fraffin.

« Voyons », dit Fraffin. Il attira la rangée de plots de contrôle à sa portée, les manipulant avec amour. La scène se transforma en une pièce qui était là-haut, à la surface de la planète – une pièce tout en longueur, aux murs enduits de plâtre beige, au plafond brun décoloré. La vue portait directement sur une longue table grossière et marquée de brûlures, qui surplombait un radiateur sifflant sous les rideaux rouges et blancs d'une fenêtre munie de barreaux.

Deux hommes étaient assis face à face, de chaque côté de la table.

« Ah ! » dit Fraffin. « A gauche, nous avons le père de votre créature chérie et à droite, l'homme auquel elle se serait accouplé si nous n'étions pas intervenus pour vous la donner. »

« De stupides et inutiles indigènes », ricana Kelexel.

« Mais, en ce moment, elle les regarde », dit Fraffin. « C'est ce qui se déroule sur la scène de son senso-total... que vous lui avez si gentiment donné. »

« Elle est très heureuse, j'en suis sûr », dit Kelexel.

« Alors, pourquoi la maintenez-vous sous manipulateur ? »

« Je cesserai lorsqu'elle sera complètement conditionnée. Elle sera plus qu'heureuse de servir un Chem lorsqu'elle aura compris ce que nous pouvons lui donner. »

« Naturellement », dit Fraffin. Il observait le profil d'Andy Thurlow. Ses lèvres bougeaient, mais Fraffin n'avait pas branché le son. « C'est pourquoi elle regarde cette scène de ma production en cours. »

« Qu'y a-t-il de si important dans cette scène ? » demanda Kelexel. « Peut-être est-elle conquise par votre art. »

« Sûrement », dit Fraffin.

Kelexel étudia l'indigène de gauche. Le père de sa créature de plaisir ? Il remarqua ses paupières tombantes. L'indigène avait des traits lourds qui dénotaient un caractère renfermé. Il aurait aussi bien pu être un Chem corpulent. Comment cette chose avait-elle pu engendrer la grâce svelte de sa favorite ?

« Celui avec lequel elle aurait dû s'accoupler est un sorcier guérisseur », dit Fraffin. « Un sorcier guérisseur ? » « Ils aiment mieux les appeler des psychologues. Les écouterons-nous ? » « Comme vous dites : Quel danger pourrait-il y avoir là-dedans ? » Fraffin enfonça la touche du son. « Oui, c'est vrai. »

« Peut-être sera-ce amusant », dit Kelexel, mais il n'y avait pas le moindre signe d'amusement dans sa voix. Pourquoi est-ce que sa créature de plaisir regardait ces êtres qui appartenaient maintenant à son passé ? Cela pourrait lui faire du chagrin.

« Chut », dit Fraffin.

« Quoi ? »

« Ecoutez. »

Thurlow se pencha pour mettre de l'ordre dans une liasse de papiers posés sur la table. Il y eut un faible sifflement. Puis vint

l'odeur de l'air poussiéreux, renfermé et plein d'étranges essences, tandis que le filet des senso-mailles enveloppait Kelexel et Fraffin.

La voix gutturale de Jœ Murphey jaillit de la scène : « Je suis étonné de vous voir Andy. J'ai entendu dire que vous aviez eu une attaque. »

« Ce devait être la grippe », dit Thurlow. « Tout le monde l'a en ce moment. »

(Fraffin pouffa.)

« Aucune nouvelle de Ruth ? » demanda Murphey.
« Aucune. »

« Vous l'avez perdue de nouveau, alors. Pourtant, je vous avais dit de veiller sur elle. Mais la plupart des femmes sont comme ça. »

Thurlow ajusta ses lunettes, leva la tête et regarda droit dans les yeux des Chems.

Kelexel eut un sursaut de surprise.

« Qu'en pensez-vous ? » chuchota Faffrin.

« Un immunisé ! » dit Kelexel d'une voix sifflante. Et il pensa : Je tiens Faffrin maintenant ! Permettre à un immunisé de regarder son équipe de tournage ! Il demanda : « Cette créature est-elle toujours vivante ? »

« Nous lui avons récemment donné un avant-goût de notre puissance », dit Faffrin, « mais je le trouve trop amusant pour le détruire. »

Murphey s'éclaircit la gorge et Kelexel se renversa dans son fauteuil, regardant, écoutant. Alors, détruis-toi toi-même, Faffrin, pensa-t-il.

« Vous ne seriez pas malade si vous étiez ici », dit Murphey. « J'ai gagné du poids au régime de la prison. Ce qui m'étonne, c'est que je me sois aussi bien adapté à cette routine. »

Thurlow reporta son attention sur ses papiers.

Kelexel se laissa captiver par les gestes de ces créatures, se sentit glisser, invisible, dans ces êtres, devenir un faisceau de sens aux aguets. Une pensée agaçante le rongeait : Pourquoi regarde-t-elle ces créatures de son passé ?

« Tout se passe bien, alors, hein ? » demanda Thurlow. Il empila devant Murphey des cartes portant des taches d'encre.

« Ça traîne en longueur », dit Murphey. « Tout marche au ralenti, ici. » Il essaya de ne pas regarder les cartes.

« Mais, est-ce que la prison vous convient ? »

Fraffin manipula les commandes du senso-total. Le point de vue se déplaça brusquement. Les profils des deux indigènes grandirent. (Kelexel eut l'impression fantastique que sa propre personne se déplaçait, se penchait en avant pour mieux guetter les deux indigènes.)

« Nous allons utiliser ces cartes d'une manière un peu différente, cette fois-ci », dit Thurlow. « Nous nous en sommes servis si fréquemment, que je voudrais en changer l'allure. »

Brusquement, les épaules voûtées de Murphey « semblèrent se ramasser encore, mais sa voix sonnait franche et débonnaire : « Comme vous voulez, doc. »

« Je resterai assis là, en face de vous », dit Thurlow. « Ce n'est pas très orthodoxe, mais la situation est pleine d'irrégularités. »

« Vous voulez dire, le fait que vous me connaissiez, et le reste ? »

« Oui. » Thurlow plaça un chronomètre à côté de lui sur la table. « Et j'ai changé l'ordre habituel des cartes. »

Le chronomètre exerça une soudaine attirance sur Murphey. Il le regarda fixement. Un faible tremblement agitait ses épais avant-bras. Avec un effort bien visible, il imprima à ses traits une expression de vivacité ardente, pleine du désir de coopérer.

« Vous étiez assis derrière moi, l'autre fois », dit-il. « Et le Dr Whelye aussi. »

« Je sais. » Thurlow était occupé à vérifier l'ordre des cartes.

Kelexel sursauta lorsque Fraffin lui toucha le bras, puis levant les yeux, il vit le Directeur penché sur le bureau. « Ce Thurlow est bon », chuchota-t-il. « Regardez-le attentivement. Remarquez comment il modifie le test. On finit par en apprendre trop lorsqu'on subit le même test plusieurs fois durant une courte période. C'est comme d'être soumis à un danger suffisamment de fois pour apprendre à l'éviter. »

Kelexel comprit l'allusion à double sens que comportaient les paroles de Fraffin et regarda le Directeur, souriant, se

renverser dans son fauteuil. Un sentiment de malaise l'envahit. Il reporta son attention au senso-total. Quelle était l'importance de cette scène, de cet aveu de culpabilité ? Une conscience ? Il observa Thurlow, se demanda si Ruth, se retrouvant libre, retournerait à cette créature. Comment le pourrait-elle après avoir connu un Chem ?

La jalousie lui tordit le cœur. Il se laissa aller contre son dossier, l'air maussade.

Thurlow était maintenant prêt à commencer le test. Il montra la première carte, mit le chronomètre en route et garda la main dessus.

Murphey regarda la carte, les lèvres pincées. Puis il dit : « C'est un accident de voiture. Deux personnes ont été tuées. C'est leurs corps, couchés au bord de la route. Il y a beaucoup d'accidents maintenant. Les gens ne savent plus conduire vite. »

« Est-ce que vous voyez cela dans des détails du dessin ou est-ce toute la carte qui évoque cette image ? » demanda Thurlow. Murphey cligna des yeux : « Juste cette partie-là. » Il posa la carte à l'envers et prit la seconde. « C'est un testament ou un acte concernant des biens, mais quelqu'un l'a laissé tomber dans l'eau et l'écriture est toute maculée. On ne peut plus le lire. »

« Un testament ? Savez-vous de qui ? »

Murphey montra la carte de la main. « Vous savez, lorsque grand-père est mort, on n'a jamais retrouvé son testament. Il en avait fait un. Nous avions tous qu'il en avait fait un, mais Oncle Amos s'est attribué la plus grande partie des biens de Pépé. C'est ce qui m'a appris à faire attention à mes papiers. Il faut être très soigneux avec les papiers importants. » « Votre père était-il aussi prudent que vous ? » « P'pa ? Bon Dieu, non ! » Thurlow remarqua quelque chose dans le ton de Murphey. Il dit : « Votre père et vous, vous disputiez parfois ? »

« On s'engueulait, c'est tout. ».

« Vous voulez dire que vous discutiez l'un avec l'autre ? »

« Ouais. Il voulait toujours que je me contente des mules et de la carriole. » Thurlow resta immobile, attentif, l'observant. Murphey fit une sinistre grimace qui voulait être un sourire. « C'est un vieux dicton qu'on a dans la famille. » Brusquement,

il posa la carte et en prit une troisième. Il pencha la tête sur le côté. « Une peau de rat musqué mise à sécher. J'en tirai onze cents pièces quand j'étais gosse. »

Thurlow dit : « Essayez de trouver une autre association. Voyez si vous pouvez découvrir autre chose sur cette carte. »

Murphey lança un coup d'œil à Thurlow puis revint à la carte. De nouveau, il ressemblait à un ressort bandé. Le silence s'éternisa.

Tout en regardant la scène, Kelexel avait l'impression qu'au-delà de Murphey, Thurlow s'adressait aux spectateurs. Il avait l'impression d'être, lui-même, examiné par le sorcier guérisseur. Logiquement, Kelexel savait que cette scène avait déjà eu lieu dans le passé, que ce n'était qu'un enregistrement. Elle avait pourtant un caractère d'immédiateté, elle donnait l'impression de se mouvoir librement dans le temps.

De nouveau, Murphey regarda Thurlow. « Ce pourrait être une chauve-souris morte », dit-il. « Quelqu'un a dû lui tirer dessus. »

« Ah ? Pourquoi ferait-on cela ? »

« Parce qu'elles sont sales ! » Murphey posa la carte sur la table en la repoussant loin de lui. Il avait l'air d'être acculé. Lentement, il tendit la main vers la carte suivante, comme s'il craignait ce qu'il y pouvait voir.

Thurlow vérifia le chronomètre, puis reporta son attention sur Murphey.

Il était en train d'étudier la carte qu'il tenait à la main. Plusieurs fois, il sembla sur le point de dire quelque chose. Chaque fois, il hésita et demeura silencieux. Enfin, il dit : « Des fusées du 4 juillet, de celles qui pétent en l'air. Des trucs drôlement dangereux. »

« Celles qui explosent ? » demanda Thurlow.

Murphey scruta la carte. « Ouais, celles qui explosent et jaillissent, comme des étoiles, dans le ciel. Ces étoiles-là peuvent mettre le feu. »

« En avez-vous vu une mettre le feu quelque part ? »

« J'en ai entendu parler. »

— « C'était où ? »

« A des tas d'endroits ! Tous les ans, on avertit les gens au sujet de ces sacrés trucs. Vous ne lisez donc pas les journaux ? »

Thurlow nota quelque chose sur le bloc qui était en face de lui.

Murphey le regarda un moment, puis passa à la carte suivante. « Ça représente une fourmilière qu'ils ont empoisonnée et coupée en deux pour dresser une carte des tunnels. »

Thurlow se pencha en arrière, concentrant son attention sur l'expression du visage de Murphey. « Pourquoi dresserait-on une telle carte ? »

« Pour voir comment les fourmis travaillent. Je suis tombé sur une fourmilière quand j'étais gosse. Leur morsure brûle comme du feu. M'man m'a frotté avec du soda. P'pa a versé de l'huile minérale sur la fourmilière, puis il a jeté une allumette enflammée. Mince, elles couraient dans tous les sens ! P'pa sautait tout autour pour les écraser. »

Comme à regret, Murphey posa la carte et en prit une autre. Il jeta un regard sur la main de Thurlow qui prenait des notes, puis il reporta son attention sur la carte. Un lourd silence s'abattit sur lui.

En regardant la carte que tenait Murphey, Kelexel se rappelait les voleteurs Chems dans un coucher de soleil, toute une flotte allant de nulle part vers nulle paît. Il eut brusquement peur de ce que Thurlow dirait de cette interprétation.

Murphey brandit la carte à bout de bras et la contempla. « Sur la gauche, c'est peut-être cette montagne, en Suisse, où les gens tombent toujours et se tuent. »

« Le Matterhorn ? »

« Ouais. »

« Est-ce que le reste de la carte vous suggère quelque chose ? »

Murphey jeta la carte de côté. « Non, rien. »

Thurlow fit une remarque sur son bloc et regarda Murphey étudier la carte suivante.

« Chaque fois que j'ai vu cette carte, je n'ai jamais remarqué ce truc, là en haut. » Il le montra du doigt. « En haut à droite.

C'est un naufrage avec des bateaux de sauvetage tout autour. Les petits points, c'est des gens qui se noient. »

Thurlow avala sa salive. Il avait l'air d'hésiter à faire un commentaire. Puis, se penchant brusquement il demanda : « Y a-t-il des survivants ? »

Le visage de Murphey exprima une répugnance pleine de tristesse. « Non », soupira-t-il. « C'était un fameux naufrage. Vous savez, oncle Al est mort l'année du naufrage du Titanic. »

« Etait-il sur le Titanic ? »

« Non. C'est juste un truc pour retenir la date. Ça aide à se rappeler. Comme quand le Zeppelin a brûlé, c'était l'année où mon entreprise s'est installée dans l'immeuble neuf. »

Murphey passa à la carte suivante et sourit. « Celle-là, c'est facile. C'est le nuage en forme de champignon d'une bombe atomique. »

Thurlow passa sa langue sur ses lèvres. « Toute la carte ? »

« Non, juste le coin blanc, là. C'est... comme une photographie de l'explosion. »

La main épaisse de Murphey s'avança lentement vers la suivante. Un silence maussade s'épaissit dans la pièce.

Kelexel jeta un coup d'œil vers Fraffin et découvrit que le Directeur était en train de l'observer.

« Quelle est la raison de tout ceci ? »

« Vous chuchotez », dit Fraffin. « Avez-vous peur que Thurlow vous entende ? » « Pardon ? »

« Ces sorciers guérisseurs ont d'étranges pouvoirs. Ils sont parfois très perspicaces. »

« Ce sont des bêtises », dit Kelexel. « De la superstition. Le test ne veut rien dire. Les réponses de l'indigène sont tout à fait logiques. J'en aurais fait de semblables. »

« Vraiment ? » dit Fraffin.

Kelexel ne répondit pas et revint à la scène du senso-total. Murphey regardait Thurlow à la dérobée.

« Au milieu, là, ça pourrait être un feu de forêt », dit-il. Il guettait la bouche de Thurlow.

« Avez-vous déjà vu un feu de forêt ? »

« Je suis passé après qu'il y en avait eu un. Ça puait les vaches crevées. Un ranch avait brûlé sur le Siuslaw. »

Thurlow écrivit quelque chose sur son bloc.

Murphey lui lança un regard furieux et retourna la dernière carte. En la regardant, il hoqueta, comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans le ventre.

Thurlow leva les yeux et l'observa.

Un sentiment de confusion se peignit sur le visage de Murphey. Il se tortilla sur son siège, puis : « C'est une carte normale ? »

« Oui. »

« Je ne m'en souviens pas. » « Vous vous êtes rappelé de toutes les autres cartes ? » « A peu près. »

« Qu'est-ce qu'elle a cette carte ? » « Je crois que vous en avez glissé une nouvelle dans le tas. »

« Non, c'est une carte normale du Rorschach. »

Murphey lança un regard mauvais au psychologue et dit : « J'avais le droit de la tuer. Souvenez-vous, de ça. J'en avais le droit. Un mari doit protéger son foyer. »

Thurlow attendait en silence.

Murphey, comme en sursaut, reporta son attention sur la carte. « Un dépotoir », laissa-t-il échapper. « Ça me rappelle un dépotoir. »

Thurlow gardait toujours le silence.

« Des voitures cassées, de vieilles chaudières, des choses comme ça. » Murphey lança la carte au loin et s'appuya contre son dossier, attendant d'un air soupçonneux.

Thurlow prit une profonde respiration, rassembla ses cartes et ses feuilles de note, les rangea dans une sacoche qu'il prit par terre, contre sa chaise. Lentement, il se retourna et regarda tout droit dans le sens-to-total.

Kelexel eut la désagréable sensation que Thurlow le regardait droit dans les yeux.

« Dites-moi, Joe », dit Thurlow. « Qu'est-ce que vous voyez là ? » Et il montra du doigt les observateurs Chems.

« Hein ? Où ça ? »

« Là. » Et Thurlow montrait toujours le même endroit.

Murphey regarda lui aussi vers les spectateurs du sens-to-total. « De la poussière, ou de la fumée », dit-il. « Cet endroit n'est pas très bien entretenu. »

« Mais, que voyez-vous dans la poussière, ou la fumée ? » insista Thurlow. Il baissa la main.

Murphey cligna des yeux, pencha la tête sur le côté. « Oh, je vois presque des espèces de petits visages... des visages de bébés, ou de chérubins ou... non, plutôt, ces diablotins qu'on représente sur les images de l'enfer. »

Thurlow se retourna vers le prisonnier. « Des diablotins de l'enfer », murmura-t-il. « C'est bien choisi. »

Fraffin coupa brusquement le senso-total. L'image s'évanouit de la scène.

Kelexel cligna des yeux, se retourna, surpris de trouver Fraffin en train de glousser.

« Des diablotins de l'enfer », dit-il. « Oh, c'est joli ! C'est vraiment joli. »

« Vous avez délibérément permis à un immunisé de nous voir et de prendre note de nos actes », dit Kelexel. « Je ne vois rien de joli là-dedans ! »

« Que pensez-vous de Murphey ? » demanda Fraffin.

« Il est aussi sain que moi. »

Un spasme de rire convulsa Fraffin. Puis il s'essuya les yeux et dit : « Murphey, je l'ai créé, Kelexel. C'est ma créature. Je l'ai modelé soigneusement et sûrement depuis l'enfance. N'est-il pas amusant. Des diablotins de l'enfer ! »

« Est-ce aussi un immunisé ? »

« Seigneurs de la Préservation, non ! »

Kelexel observa le Directeur. Sûrement Fraffin avait-il maintenant percé son masque. Pourquoi s'était-il trahi, avait-il fait parade de son immunisé devant un Investigateur de la Primatie ? Etait-ce le fait du sorcier guérisseur ? Ces indigènes avaient-ils un mystérieux pouvoir que Fraffin pouvait utiliser ?

« Je ne comprends pas vos motifs, Fraffin », dit Kelexel.

« C'est pourtant évident », dit Fraffin. « Que pensez-vous de Thurlow ? N'éprouvez-vous aucun remord en voyant l'être auquel vous avez dérobé une femelle ? »

« Le... sorcier guérisseur ? L'immunisé ? Il doit être éliminé. Comment pourrais-je lui dérober quelque chose ? Un Chem a le droit de prendre ce qu'il désire aux races qui lui sont inférieures. »

« Mais... Thurlow est presque humain, ne trouvez-vous pas ? »

« Quelle absurdité ! »

« Non, non, Kelexel. C'est un individu d'une grande valeur. Il est superbe. N'avez-vous pas vu comme il a réussi à faire parler Murphey, à lui faire révéler sa folie ? »

« Comment pouvez-vous dire que cet indigène est fou ? »

« Il l'est, Kelexel. C'est moi qui l'ai rendu fou. » « Je... ne vous crois pas. »

« Patience et courtoisie », dit Fraffin. « Et si je vous disais que je peux vous en révéler plus sur Thurlow sans que vous ayez besoin de le voir ? »

Kelexel se redressa sur son siège, sur ses gardes, comme si toutes ses craintes précédentes lui revenaient, encore amplifiées. Des passages de la scène que Fraffin venait de lui montrer tournoyaient dans son esprit, avec insistance, et leur signification était modifiée, déformée. Fou ? Et Ruth, alors, sa favorite ? Elle avait observé cette scène, peut-être la regardait-elle encore. Pourquoi désirait-elle voir une chose si... douloureuse. Oui, ce devait être douloureux pour elle. Pour la première fois de son éternité, Kelexel se sentit porté à partager les émotions d'un autre être. Il tenta de s'en dégager. Elle n'était qu'une indigène, d'une espèce inférieure. Il leva les yeux et surpris Fraffin en train de l'observer. C'était comme si ils avaient changé de place avec les deux indigènes qu'ils venaient d'épier. Fraffin avait pris le rôle de Thurlow et Kelexel celui de Murphey.

Quels pouvoirs a-t-il acquis de ces indigènes ? se demanda Kelexel. Peut-il voir en moi, deviner mes pensées ? Mais, je ne suis pas fou... ni violent.

« Quel paradoxe me proposez-vous là ? » Kelexel était fier de sa voix calme et contenue.

Doucement, doucement, pensa Fraffin. Il a bien mordu, mais il ne faut pas qu'il se débatte trop – pas encore.

« Quelque chose d'amusant », dit-il. « Regardez. » Il montra la scène du senso-total et manipula les commandes.

Kelexel se retourna à contrecœur, et regarda la scène projetée – la même pièce terne, la même fenêtre grillagée avec

ses rideaux rouges et blancs, le même radiateur asthmatique. Murphey était assis à la même place devant la même table balafrée. C'était un tableau identique à la scène qu'ils venaient de voir, sauf que l'autre indigène était assis derrière Murphey, le dos tourné aux spectateurs, un bloc et des papiers sur les genoux.

Comme celle de Murphey, cette nouvelle silhouette donnait l'impression d'avoir un excès de volume. La courbe de sa joue, lorsqu'il tournait la tête, révélait un tempérament colérique. Sa nuque était rasée.

Un jeu de cartes avec des taches d'encre était éparpillé sur la table devant Murphey. Il tapotait du doigt le dos de l'une d'elles.

Fraffin s'éclaircit la voix et dit : « L'indigène qui est en train d'écrire est un autre sorcier guérisseur, Whelye, un collègue de Thurlow. Il fait passer le même test à Murphey. Observez-le attentivement. »

Brusquement, Murphey prit la carte qu'il tapotait, la regarda, puis la mit de côté.

Whelye se retourna, leva la tête, révélant un visage rond, des yeux bleus en boutons de bottine, un nez en promontoire et une bouche mince. La satisfaction coulait de lui comme une lumière dont il aurait éclairé tout ce qui se trouvait à portée de ses sens. Cette satisfaction dissimulait une habileté professionnelle à l'affût.

« Cette carte », dit-il d'une voix irritée. « Pourquoi l'avez-vous regardée de nouveau ? »

« Je... j'avais juste envie de la revoir », dit Murphey. Il baissa la tête.

« Y avez-vous vu quelque chose d'autre ? »

« Ce que j'y vois toujours – une peau de bête. »

Whelye contempla avec jubilation la nuque de Murphey. « Une peau de bête, de ces bêtes que vous attrapez au piège lorsque vous étiez enfant ? »

« J'en tirais pas mal d'argent, de ces peaux. J'ai toujours fait attention à l'argent. »

Whelye secoua la tête, en un geste saccadé qui fit onduler la chair de son cou sur son col. « Aimeriez-vous jeter un second coup d'œil sur l'une de ces cartes ? »

Murphey se lécha les lèvres. « Je ne crois pas. »

« Intéressant », murmura Whelye.

Murphey se tourna légèrement et dit, sans regarder le psychiatre : « Doc, vous pourriez peut-être me dire quelque chose ? »

« Quoi ? »

« J'ai passé ce test avec un autre réducteur de têtes, vous savez – ce Thurlow – Qu'est-ce qu'il en est sorti ? »

Une féroce expression de bête de proie passa sur le visage de Whelye : « Thurlow ne vous a rien dit ? »

« Non. Je pense que vous êtes un type plus juste, que vous êtes de mon côté. »

Whelye regarda les papiers qui étaient sur ses genoux, joua distraitemennt avec son crayon. Il se mit à remplir tous les « o » d'une ligne imprimée. « Thurlow n'est pas médecin. »

« Ouais, mais qu'est-ce que ce test révèle sur moi ? »

Whelye termina sa ligne, s'appuya sur son dossier et examina le résultat. « Cela prend du temps d'interpréter ces tests », dit-il. « Mais je peux me hasarder à dire que vous êtes aussi normal que n'importe qui. »

« Est-ce que cela veut dire que je ne suis pas fou ? » demanda Murphey. Il regardait la table et attendait en retenant sa respiration.

« Aussi peu fou que moi », dit Whelye.

Murphey poussa un profond soupir. Il sourit, et regarda les cartes à la dérobée. « Merci, doc. »

La scène s'effaça brutalement.

Kelexel secoua la tête et, levant les yeux, vit la main de Fraffin sur le bouton de contrôle du senso-total. Le Directeur lui souriait d'un air narquois.

« Vous voyez », dit-il. « Quelqu'un qui pense que Murphey n'est pas fou, quelqu'un qui est d'accord avec vous. »

« Vous avez dit que vous alliez me montrer Thurlow. »

« Mais, je l'ai fait. » « Je ne comprends pas. »

« Ne l'avez-vous pas vu en train de crayonner ces lettres, sur son papier ? Avez-vous vu Thurlow faire quelque chose comme cela ? »

« Non, mais... »

« Et n'avez-vous pas remarqué combien ce sorcier guérisseur jouissait de la peur de Murphey ? »

« Mais la peur peut être amusante. »

« Et la douleur, et la violence ? » demanda Fraffin.

« Bien sûr, lorsqu'elles sont correctement maniées. »

Fraffin continuait de le regarder fixement, en souriant.

Je jouis de leur peur, moi aussi, pensa Kelexel. Est-ce ce que ce dément de Directeur suggère ? Essaie-t-il de me comparer à ces... créatures ? Mais tous les Chems tirent plaisir de ces choses !

« Ces indigènes ont conçu une bien étrange idée », dit Faffrin, « que tout ce qui dégrade la vie – ce qui dégrade toute vie – est une maladie. »

« Mais, cela dépend de la forme de vie qui est dégradée », objecta Kelexel. « Sûrement que, même vos indigènes, n'hésiteraient pas à dégrader un... un... ver de terre ! »

Fraffin continuait simplement à le regarder.

« Eh bien ? » demanda Kelexel.

Fraffin le regardait toujours.

Kelexel sentit sa rage s'enfler. Il jeta un regard furieux à Faffrin.

« C'est simplement une idée », dit Faffrin, « quelque chose avec quoi on peut jouer. Les idées sont nos jouets, aussi, n'est-ce pas ? »

« Une idée folle », grogna Kelexel.

Puis il se souvint qu'il était ici pour éliminer la menace posée par le Directeur dément de cette historia-nef. Et cet homme avait révélé son crime ! Cela lui vaudrait au moins un blâme sévère et un changement de poste. Et si le mal était plus étendu – ah, alors ! Kelexel observa Faffrin, savourant la venue du moment de la dénonciation, la juste colère, la menace de bannissement éternel. Que Faffrin s'enfonce dans les ténèbres extérieures de l'ennui éternel ! Que ce dément découvre ce que signifiait réellement éternellement !

Kelexel joua un moment avec cette pensée. Il ne l'avait jamais abordée de ce point de vue, auparavant. Eternellement. Ce que cela signifie réellement ! se demanda-t-il.

Il essaya de s'imaginer lui-même isolé, laissé à ses propres ressources pour un temps illimité. Son esprit recula devant cette idée, et il éprouva une pointe de pitié devant ce qui attendait Fraffin.

« Maintenant », dit Faffrin, « le moment est venu. »

Comment ose-t-il me pousser à le dénoncer ? se demanda Kelexel. Ce n'est pas possible !

« C'est à moi qu'incombe l'agréable devoir », dit Faffrin, « de vous apprendre que vous allez avoir un autre rejeton. »

Kelexel resta les yeux écarquillés, stupéfait de ces paroles. Il essaya de parler, mais ne le put. Enfin, il retrouva un peu de voix rauque pour dire : « Mais, comment pouvez-vous... ? »

« Oh, non, pas d'une manière légale. Il n'y aura pas de petite opération délicate, ni de sélection optimum d'une donneuse d'ovaires des banques de la crèche de la Primatie. Rien que de simple. »

« Que voulez-vous dire... »

« Votre créature de plaisir ! Vous l'avez fécondée. Elle porte votre enfant... à la manière antique, comme nous le faisions avant l'organisation méthodique de la Primatie. »

« Mais... c'est impossible ! » chuchota Kelexel.

« Pas du tout », dit Faffrin. « Vous voyez, ce que nous avons ici, c'est une planète couverte de Chems sauvages. »

Kelexel resta silencieux, assimilant la beauté sinistre de la révélation de Faffrin, voyant l'esprit derrière les mots, découvrant les choses d'ici comme on voulait les lui faire voir. Le crime était si simple. Si simple ! Une fois surmonté le blocage mental qui l'empêchait de penser à un tel sujet, tout se mit en place. C'était un crime qui correspondait à la grandeur de Faffrin, un crime que nul autre Chem n'aurait pu concevoir. Une admiration perverse s'infiltra dans l'esprit de Kelexel.

« Vous pensez que vous n'avez qu'à me dénoncer, et que la Primatie rétablira les choses. Qu'elle en effacera les conséquences. Les êtres de cette planète seront alors stérilisés afin de ne pas contaminer la race des Chems. La planète sera interdite jusqu'à ce que nous puissions l'utiliser légitimement. Votre nouveau rejeton, un métis, disparaîtra avec le reste. »

Brusquement, Kelexel sentit des instincts oubliés se révolter en lui. Les menaces proférées par Fraffin libérèrent un tas de choses que Kelexel croyait serrées sous clef. Il n'avait jamais soupçonné la puissance ou le danger que représentaient ces forces qu'il avait supposées enchaînées – à jamais. Des pensées bizarres se mirent à bruire comme des oiseaux en cage. Quelque chose de libre et de sauvage s'éleva en lui et il pensa :

Imagine que tu puisses avoir un nombre illimité de rejetons !

Puis : C'est ce qui est arrivé aux autres Investigateurs !

Dès cet instant, Kelexel sut qu'il était vaincu. « Laisseriez-vous détruire votre rejeton ? » demanda Fraffin.

La question était superflue. Kelexel se l'était déjà posée et y avait répondu. Aucun Chem ne pouvait hasarder son propre rejeton – une chose si rare et si précieuse, le seul lien avec un passé perdu. Il soupira.

A ce soupir, Fraffin sut sa victoire et sourit.

Les pensées de Kelexel s'approfondirent. La Primatie avait perdu un autre tournoi contre Fraffin. Sa participation précise et formelle à cet échec s'éclairait, pour lui, seconde par seconde. Il avait marché aveuglément (si aveuglément que cela ?) droit dans le piège. Fraffin avait eu autant de facilité à le manipuler que l'une quelconque des créatures sauvages de ce monde merveilleux.

A réaliser ainsi qu'il devait accepter sa défaite, qu'il n'avait plus le choix, un bizarre sentiment de bonheur envahit Kelexel. Ce n'était pas de la joie, mais un chagrin à rebours, aussi poignant et aussi douloureux qu'une peine.

J'aurai un nombre illimité de créatures de plaisir, pensa-t-il. Et elles me donneront des rejetons.

Un nuage passa alors sur cette vision, et il parla à Fraffin en compagnon conspirateur : « Et si la Primatie envoyait un Investigateur femelle ? »

« Cela rendrait notre tâche plus aisée », dit Fraffin. « Les Chems femelles, privées de leur capacité d'engendrer, mais non de leur instinct, trouvent ici de grandes joies. Bien sûr, elles se plongent dans les plaisirs de la chair. Les mâles indigènes ont un extraordinaire manque d'inhibition. Mais, nous disposons

d'une autre sollicitation magnétique. Une seule exposition et elles ne peuvent plus se passer d'assister à des naissances ! Elles en tirent un plaisir par procuration que je ne comprends pas, mais qu'Ynvic m'assure très profond. »

Kelexel acquiesça. Ce devait être vrai. Les femmes impliquées dans cette conspiration étaient tenues par lien solide. Mais Kelexel était toujours un Investigateur bien entraîné. Il remarqua les mouvements de la bouche de Fraffin, les rides autour de ses yeux, de petits signes qui le trahissaient. Il y avait ici un élément que Fraffin refusait de reconnaître. Un jour, la bataille pourrait être perdue. Eternellement, c'était trop long pour que la Primatie perde à tous les coups. Les soupçons deviendraient des certitudes et alors tous les moyens seraient employés pour dévoiler leur secret.

En prévoyant cela, Kelexel ressentit les affres de la douleur. C'était comme si l'inévitable était déjà arrivé. Ici, se maintenait un avant-poste de la mortalité Chem et lui aussi disparaîtrait – en son temps. Ici, reposait une preuve que quelque part, dans chacun des Chems, l'immortalité n'avait pas été acceptée. Mais l'évidence en serait effacée.

« Nous trouverons une planète pour vous », dit Fraffin.

Dès qu'il eut parlé, Fraffin se demanda s'il ne s'était pas trop hâté. Kelexel avait encore besoin de temps pour assimiler tout cela. Il s'était raidi, un instant, mais maintenant il se levait, un Chem prenant poliment congé, acceptant la défaite – allant sans doute se faire rajeunir. Bien entendu, il en avait aussitôt éprouvé le besoin.

16.

Kelexel était allongé sur le lit, la tête appuyée dans le creux de ses mains, et il regardait Ruth arpenter la pièce. De long en large, de large en long, elle marchait, et sa robe verte bruissait contre ses jambes. Maintenant, elle faisait cela presque chaque fois qu'il la visitait – à moins qu'il ne règle le manipulateur pour la soumettre à une pression effroyablement élevée.

Il suivait des yeux ses allées et venues. Sa robe était serrée à la taille par une chaîne d'argent soutenant des émeraudes qui étincelaient sous la lumière jaune de la pièce. Son corps montrait des signes évidents de grossesse – le gonflement de l'abdomen, l'éclat de son teint. Elle connaissait son état, bien sûr, mais sauf une crise d'hystérie (rapidement contrôlée par le manipulateur), elle n'en avait plus parlé.

Dix périodes de repos seulement s'étaient écoulées depuis son entretien avec Fraffin, cependant Kelexel sentait s'embrumer le passé qui avait pris fin dans le salon du Directeur. L'« amusante petite histoire », centrée sur les parents de Ruth, était ratée et terminée. (Plus Kelexel la visionnait, moins il la trouvait amusante.) Il ne restait plus qu'à lui trouver une planète appropriée, en quelque poste avancé de l'univers.

De long en large, Ruth arpentait la pièce. Elle allait s'installer au senso-total dans un moment, il le sentait. Elle ne l'avait pas encore utilisé en sa présence, mais il voyait bien les regards qu'elle lançait de ce côté. Il sentait combien la machine l'attirait de plus en plus.

Kelexel jeta un coup d'œil au manipulateur qui contrôlait ses émotions. Le chiffre qu'il lut au cadran l'effraya. Un jour prochain, elle serait immunisée contre lui ; aucun doute là-dessus. Le manipulateur était un grand insecte de métal accroupi au plafond.

Kelexel soupira.

Maintenant qu'il savait que Ruth était une Chem sauvage dont les ancêtres étaient fortement imprégnés de la lignée de l'historia-nef, les sentiments qu'il éprouvait pour elle en étaient

tout bouleversés. Elle était devenue plus qu'une créature, elle était devenue une personne.

Avait-on le droit de manipuler une personne ? Mal ? Bien ? Conscience ? Les attitudes des êtres exotiques de ce monde le pénétraient d'étranges doutes. Ruth n'était pas totalement Chem – elle ne le serait jamais. Elle n'avait pas été prise dès la naissance, transformée et arrêtée dans sa croissance par l'immortalité. Elle n'avait aucune position déterminée dans le réseau de Tuggywaugh.

Que ferait la Primatie ? Fraffin avait-il raison ? Effaceraient-ils ce monde ? Ils en étaient capables. Mais les indigènes étaient si séduisants qu'il semblait impossible de les voir détruire. C'était des Chems – des Chems sauvages. Mais quelles que soient les intentions de la Primatie, cet endroit serait envahi. Aucun de ceux qui se partagent actuellement ses plaisirs n'auraient part à sa nouvelle organisation.

Les arguments allaient et venaient dans son esprit comme les pas de Ruth dans la pièce.

Ses mouvements commençaient à éveiller sa colère. Elle faisait cela pour l'ennuyer, pour tester délibérément les limites du pouvoir qu'elle avait sur lui.

Kelexel fouilla sous sa cape et régla le manipulateur.

Ruth s'arrêta comme si elle s'était heurtée à un mur. Elle se retourna pour lui faire face. « Encore ! » dit-elle d'une voix blanche.

« Enlève ta robe », dit-il.

Elle demeura immobile.

Kelexel exerça plus de pression et répéta son ordre. L'aiguille du cadran monta... monta... monta.

Lentement, raide, elle obéit. La robe tomba sur le tapis de haute laine argentée, la laissant nue. Sa chair parut soudain très pâle. Une trémulation faisait onduler son ventre.

« Tourne-toi », dit-il.

Toujours avec la même raideur, elle obéit. L'un de ses pieds nus heurta la ceinture d'émeraudes. La chaîne cliqueta. « Retourne-toi vers moi », dit Kelexel. Comme elle obéissait, Kelexel diminua la pression du manipulateur. Son ventre cessa d'onduler. Elle reprit son souffle, encore haletante.

Comme elle est gracieuse, pensa Kelexel. Sans le quitter des yeux, Ruth se baissa, ramassa sa robe, l'enfila et remit sa ceinture.

Là, pensa-t-elle. Je lui ai résisté. Je me suis enfin affirmée. Ce sera plus facile la prochaine fois. Et elle évoqua la soudaine pression du manipulateur, la contrainte qui l'avait obligée à ôter sa robe. Même réduite à cette extrémité, elle était restée certaine qu'un jour viendrait où elle pourrait résister au manipulateur de Fraffin, quelle que soit la pression exercée. Cette pression devait être limitée, elle le savait, mais il n'y aurait pas de limite à sa volonté de lui résister. Il lui suffisait de penser à ce qu'elle avait au senso-total pour renforcer ce noyau de résistance.

« Tu es en colère contre moi », dit Kelexel. « Pourquoi ? N'ai-je pas satisfait tous tes caprices ? »

Elle se tourna vers le réseau métallique du senso-total et manipula ses contrôles. Des touches cliquetèrent. Des moteurs bourdonnèrent.

Comme elle utilise son jouet avec dextérité, pensa Kelexel. Elle s'en est servi plus que je ne le supposais. Quelle sûreté due à la pratique ! Quand a-t-elle eu le temps d'acquérir une telle aisance ? Elle ne l'avait encore jamais utilisé devant moi. Et j'ai passé ici toutes les périodes de repos. Peut-être le temps s'écoule-t-il différemment pour les mortels. Pour elle, combien de temps s'est écoulé depuis qu'elle est avec moi ? Un quart de cycle de son soleil ou peut-être un peu plus.

Il se demanda ce qu'elle éprouvait réellement vis-à-vis du rejeton qu'elle portait. Les primitifs en savaient beaucoup sur leurs corps, sans avoir besoin de recourir à un instrument. Quelque sens, encore sauvage, leur parlait de l'intérieur. Etais-je à cause du rejeton en puissance qu'elle était en colère ?

« Regardez », dit-elle.

Kelexel se redressa, fixant son regard sur l'image qui se matérialisait sur la scène du senso-total, cet ovale luminescent où jouaient les presque-humains de Fraffin. Des silhouettes apparaissaient, de grands Chems sauvages. Kelexel se rappela brusquement un commentaire qu'il avait entendu sur les productions de Fraffin – « leur effet « maison de poupée

« inversé ». Oui, ses créatures avaient toujours eu l'air, aussi bien émotionnellement que physiquement, plus grandes que nature.

« Ce sont des parents à moi », dit Ruth. « Le frère et la sœur de mon père. Ils viennent du procès. Ils sont dans leur chambre d'hôtel. »

« Hôtel ? » Kelexel se leva du lit et vint se tenir debout à côté de Ruth.

« C'est une demeure temporaire », dit-elle. Elle s'assit au fauteuil de commandes.

Kelexel étudia la scène. Sa bulle de lumière renfermait une chambre à l'ameublement d'un marron passé. Une femelle maigre, aux cheveux de paille, était assise au bord d'un lit, sur la droite. Elle portait une robe de chambre rose. D'une main lourdement veinée, elle tamponnait ses yeux avec un mouchoir trempé. Comme le mobilier, elle était fanée – des yeux ternes, des joues molles. Par la forme générale de son corps et de sa tête, elle ressemblait à Joe Murphey, le père de Ruth. Kelexel se demanda si Ruth deviendrait ainsi un jour. Sûrement pas. Les yeux de la femelle étaient profondément enfouis dans leurs orbites sous d'épais sourcils.

Un homme lui faisait face, tournant le dos aux spectateurs.

« Ecoute, Claudie », dit l'homme, « à quoi ça sert... »

« Je peux pas m'empêcher de me rappeler », dit-elle. Il y eut un sanglot dans sa voix.

Kelexel déglutit. Son corps absorbait avidement les émotions de ces créatures. C'était étrangement inquiétant – repoussant et en même temps hypnotique. Le filet des sensomailles projetait une émotion sucrée, écœurante, en provenance de la femme. C'était étouffant.

« Je me rappelle, une fois, à la ferme près de Marion », dit-elle. « Joe devait avoir trois ans ; on était assis sur le porche, un soir, le prêcheur était venu dîner. P'pa se demandait tout haut comment il allait faire pour avoir ces douze arpents en bas, près du ruisseau. » « Il était toujours en train de penser à ça. » « Et Joe a dit qu'il avait envie de faire pipi. » « Ah, cette sacrée cabane au fond du jardin. »

« Tu te rappelles ces planches étroites pour passer la boue ? Joe portait encore le costume blanc que M'man lui avait fait. »

« Claudie, à quoi ça sert de te rappeler tout... »

« Tu t'en rappelles, de ce soir-là ? »

« Claudie, il y a tellement longtemps. »

« Moi, je m'en rappelle. Joe a fait le tour de la pièce pour demander qu'on vienne avec lui, l'aider à passer sur les planches, mais P'pa lui a dit de se débrouiller tout seul. De quoi il avait peur ? »

« Le diable m'emporte, Claudie, des fois quand je t'entends, on dirait P'pa. »

« Je me rappelle de Joe partant tout seul, un petit point blanc dans le noir. Et puis P'pa s'est mis à gueuler : « Hé Joe ! Fais attention à ce grand nègre qu'est derrière toi ! »

« Et Joe s'est mis à courir », dit Grant, « je m'en souviens. »

« Et il est tombé dans la boue. »

« Il est revenu tout sale », dit Grant, « je m'en souviens. » Il gloussa.

« Et quand P'pa a découvert qu'il avait mouillé ses culottes, il est allé prendre le cuir à repasser le rasoir. » Sa voix s'adoucit. « Joe était si petit. »

« P'pa était sévère, ça oui. »

« C'est drôle, les choses qu'on se rappelle, des fois », dit-elle.

Grant se dirigea vers la fenêtre, tripota le double rideau marron. En se retournant, il avait montré son visage – la même belle structure osseuse que Ruth, mais recouverte d'une chair lourde. Une fine ligne traversait son front, la marque du chapeau qu'il portait habituellement, en dessous son visage était basané, et tout blanc au-dessus. Ses yeux semblaient se dissimuler dans leurs trous pleins d'ombre. La main qui tenait le rideau était toute veinée.

« C'est une région vraiment sèche », dit-il. « On dirait qu'il n'y a rien de vert, ici. » « Je me demande pourquoi il a fait ça », dit Claudie.

Grant haussa les épaules. « Il était bizarre Joe. »

« Ecoute ce que tu dis », dit-elle. « Il était bizarre. T'en parles toujours comme s'il était déjà mort. »

« Je crois qu'il l'est, Claudie. Ou c'est tout comme. » Il secoua la tête. « Ou mort ou enfermé dans un asile de fous. C'est la même chose quand on vous enferme comme ça. »

« On m'a dit que tu avais raconté pas mal de choses du temps qu'on était gosses. Tu crois que ça a quelque chose à voir avec... ce qu'il a fait ? »

« Quoi, quelque chose à voir ? »

« La manière dont P'pa l'a traité. »

Grant découvrit un fil tiré dans le rideau. Il l'enroula entre ses doigts. Le réseau des senso-mailles transmit un sentiment de colère longtemps réprimé. (Kelexel se demanda pourquoi Ruth lui montrait cette scène. Il comprenait, d'une certaine manière, la douleur qu'elle pouvait éprouver à la contempler, mais pourquoi le blâmerait-elle ou serait-elle en colère contre lui à cause d'elle ?)

« La fois où nous sommes allés à la foire pour entendre les chanteurs noirs », dit Grant. « Tu te rappelles, dans la carriole à mules ? Joe ne voulait pas venir. Il était dans une colère folle contre P'pa à cause de quelque chose, mais P'pa a dit qu'il était trop jeune pour rester tout seul à la maison. »

« Il avait dans les neuf ans à l'époque », dit-elle.

Grant poursuivit comme s'il ne l'avait pas entendue. « Alors, quand Joe a refusé de quitter la carriole, tu te rappelles, P'pa a dit : « Viens, garçon. Tu n'as pas envie d'entendre chanter les négros ? » et Joe a dit : « Je crois que je vais rester avec les mules et la carriole. »

Claudie acquiesça de la tête.

Grant tira un autre fil du rideau. « Il a dit : Je t'ai entendu des tas de fois, quand tu voulais pas aller quelque part, dire : « Je crois que je vais rester avec les mules et la carriole. « La moitié du pays en parle. »

« Joe était comme ça », dit-elle. « Toujours envie de rester tout seul. »

Les lèvres de Grant esquissèrent un sourire bourru : « Il arrivait toujours quelque chose à Joe. »

« Tu étais là quand il s'est sauvé ? »

« Ouais. T'étais déjà mariée, hein ? P'pa avait vendu le cheval de Jœ, il avait coupé du bois tout l'été pour l'acheter à ce pauvre vieux John Weeks. Le beau-père de Ned Tolliver. »

« T'étais là quand c'est arrivé ? »

« J'y étais. Jœ a traité P'pa de menteur, et de tricheur, et de voleur. P'pa s'est élancé pour prendre son gourdin en chêne, mais Jœ a été plus rapide. Il devait avoir dans les dix-sept ans et il était fort. Il a donné un coup de gourdin sur la tête à P'pa, comme s'il voulait le tuer. P'pa est tombé comme un bœuf assommé. Jœ lui a pris dans sa poche l'argent que P'pa avait tiré du cheval, il a couru au premier, il a fait son sac et il est parti. »

« Ça devait être terrible », dit-elle.

Grant acquiesça. « Aussi longtemps que je vivrai, je m'en rappellerai. Ce garçon sur le porche, le sac à la main et tenant la porte. M'man sanglotait sur le corps de P'pa en lui mouillant le front avec une serviette. Jœ a parlé si bas qu'on l'aurait pas entendu si on n'avait pas eu si peur qu'on faisait pas un bruit. On pensait que P'pa était mort, sûr ! »

« J'espère que je ne vous reverrai jamais, a dit Jœ. Et puis, il est parti en courant. »

« Il avait le caractère de P'pa, ça c'est sûr », dit Claudio.

Ruth frappa brutalement le bouton d'arrêt du senso-total. Les images s'effacèrent. Elle se retourna, le visage composé et inexpressif, sous la pression du manipulateur, mais il y avait des traces de larmes sur ses joues.

« Il faut que je sache quelque chose », dit-elle. « Qu'est-ce que vous, les Chems, vous avez fait à mon père ? Est-ce que vous l'avez rendu... comme cela ? »

Kelexel se rappela comme Fraffin s'était vanté d'avoir préparé le tueur... comme il s'était vanté et avait expliqué en quoi un Investigateur n'avait aucune chance d'échapper aux pièges de ce monde. Mais quelle importance pouvaient bien avoir quelques dégénérés d'une race inférieure, modelés pour les besoins des Chems ? Ils n'étaient même pas dégénérés, se rappela Kelexel. C'était des Chems sauvages.

« Vous l'avez fait, je le vois bien », dit Ruth. « Je m'en doutais, d'après ce que vous m'aviez dit. »

Suis-je si transparent à ses yeux ? se demanda Kelexel. Comment a-t-elle su cela ? Quels étranges pouvoirs ont ces indigènes ?

Il cacha sa confusion d'un haussement d'épaules.

« Je souhaite que vous puissiez mourir », dit Ruth. « Je désire votre mort. »

En dépit de la pression du manipulateur, Ruth sentait sa rage, profondément enfouie, lointaine mais distincte. Une colère brûlante qui lui donnait envie d'user ses ongles à griffer la peau inattaquable de ce Chem.

La voix de Ruth était si sourde et si unie que Kelexel entendit les mots mais ne saisit pas tout de suite leur signification. Mourir ! Elle souhaitait qu'il meurt ! Il recula. Comment pouvait-elle proférer quelque chose d'aussi grossier, d'aussi scandaleux !

« Je suis un Chem », dit-il. « Comment pouvez-vous dire cela à un Chem ? »

« Vous ne le savez vraiment pas ? » demanda-t-elle.

« Je vous ai fait bon visage, je vous ai laissé vivre en ma compagnie », dit-il. « Est-ce là toute votre gratitude ? »

Elle regarda sa cellule, puis son visage à lui – la peau argentée, triste et métallique, les traits figés en une grimace de dédain. Kelexel, debout à côté de son fauteuil, n'était que légèrement au-dessus d'elle et elle pouvait voir les poils noirs de ses narines frémir au souffle de sa respiration.

« J'ai presque de la pitié pour vous », dit-elle.

Kelexel déglutit. De la pitié ! La réaction de Ruth le démonta. Il baissa les yeux sur ses mains et s'étonna de les voir s'entreindre l'une l'autre. De la pitié ! Lentement il desserra ses doigts, remarquant l'aspect peu net de ses ongles, signe de sa réaction à l'acte fécondateur. En se reproduisant, son corps avait remis en marche l'horloge de chair. Il avait besoin du rajeunissement, et le plus tôt possible. Etait-ce pour cela qu'elle parlait de pitié, parce qu'il avait tant tardé à se faire rajeunir ? Non ; elle ne devait pas connaître la soumission des Chems aux Rajeunisseurs.

Tant tardé... tant tardé... Pourquoi ai-je tant tardé, se demanda Kelexel.

Soudain, il s'émerveilla de lui-même – de sa bravoure et de son audace. Il avait dépassé de loin le moment où tout autre Chem se serait précipité vers les Rajeunisseurs. Il l'avait fait presque délibérément, pour jouer avec la sensation d'être mortel. Quel Chem aurait osé cela. Ils étaient tous des lâches ! En cela, il était presque comme Ruth. Presque mortel ! Et voici qu'elle se raillait de lui ! Elle n'avait pas compris. Comment l'aurait-elle pu, la pauvre créature !

Il se sentit envahi par un sentiment de pitié vis-à-vis de lui-même. Comment quelqu'un aurait-il pu comprendre cela ? Qui l'aurait su ? Ses compagnons Chems penseraient que, s'il avait eu besoin d'un Rajeunisseur, il s'en serait servi. Personne ne pouvait comprendre.

Kelexel hésita, sur le point de dire à Ruth ce qu'il avait fait de courageux, mais il se souvint de ses paroles. Elle souhaitait qu'il meurt.

« Comment pourrais-je vous faire comprendre ? » dit Ruth. Et, de nouveau, elle se tourna vers le senso-total, manipula les commandes. Cette machine repoussante, fabriquée par ces Chems répugnantes, lui était soudain devenue essentielle. Pour le moment, c'était une chose vitale, capable de montrer à Kelexel pourquoi elle nourrissait, contre lui, de telles pensées de haine. « Regardez », dit-elle.

Dans la bulle de lumière du senso-total apparut une longue et grande pièce avec un bureau élevé à une extrémité, des rangées de bancs au-delà d'une espèce de barrière, des tables, et, sur la droite, douze indigènes assis à une table, en des postures différentes mais qui exprimaient le même ennui. Les murs étaient ornés de colonnes grecques séparées par des panneaux de bois sombre et de hautes fenêtres par où se déversait la lumière d'un soleil matinal. Derrière le bureau le plus élevé, était assis un gros homme en robe noire, sa tête chauve penchée en avant.

Kelexel reconnut certains indigènes les plus proches du bureau. Il y avait la silhouette trapue de Joe Murphey, les parents de Ruth ; et il y avait Bondelli, l'homme de loi qu'il avait vu dans des épisodes de l'histoire de Fraffin – sa face étroite, ses cheveux plaqués en arrière comme les ailes d'un hanneton.

Dans les sièges qui se trouvaient juste derrière la barrière, se tenaient les sorciers guérisseurs, Whelye et Thurlow.

Thurlow intéressait Kelexel. Pourquoi avait-elle choisi une scène où figurait le mâle indigène ? Etait-ce vrai qu'elle devait s'accoupler avec cette créature ?

« C'est le juge Grimm », dit Ruth en désignant l'homme en robe noire. « Je... sa fille était une de mes camarades d'école. Je suis allée... chez eux. »

Kelexel entendit la détresse qui perçait dans sa voix, se demanda s'il allait augmenter la pression du manipulateur, puis décida que non. Cela pourrait produire en elle beaucoup trop d'inhibition. Il était profondément curieux de ce qu'allait faire Ruth. Quels pouvaient bien être ses motifs ?

« L'homme à la canne, à cette table, sur la gauche, c'est Paret, le Procureur », dit Ruth. « Sa femme et ma mère faisaient partie du même club de jardinage. »

Kelexel regarda l'indigène qu'elle lui indiquait. Il avait un air de solidité et d'intégrité. Sa chevelure gris fer surmontait une tête plutôt carrée. Ses cheveux dessinaient une ligne droite sur son front et étaient coupés très court au-dessus d'oreilles décollées. Son menton était en galuche. Sa bouche, pincée et nettement dessinée sous un nez massif. Les sourcils, bruns et touffus, au-dessus des yeux bleus. Ceux-ci descendaient vers les tempes en une ligne oblique accentuée par de profondes rides.

La canne était appuyée contre la table, à côté de son siège. De temps à autre, Paret en tripotait la poignée noueuse.

Quelque chose d'important venait de se passer. Ruth haussa le son et un bruit de toux sortit des rangs de l'assistance, puis le bruissement de papiers que l'on compulse.

Kelexel se pencha, une main sur le dossier du fauteuil de Ruth, regardant Thurlow se lever et gagner un siège sur l'estrade. Il y eut un bref rite religieux impliquant de dire la vérité, puis Thurlow, l'expert, s'assit, Bondelli se tenant debout en dessous de lui.

Kelexel examina Thurlow – le large front, les cheveux noirs. Sans le manipulateur, est-ce que Ruth aurait préféré cette créature ? Thurlow donnait l'impression d'être aux aguets derrière ses lunettes noires. Kelexel sentit qu'il était mal à l'aise.

Son regard ne se fixait nulle part. Il lui vint à l'idée que Thurlow tentait de se soustraire à l'équipe de tournage de Fraffin. Il était conscient de la présence des Chems ! Bien sûr ! C'était un immunisé.

Le sens de son devoir revint momentanément à Kelexel. Il se sentit honteux. Coupable. Il sut brusquement pourquoi il n'était pas allé plus tôt à l'un des Rajeunisseurs de l'historia-nef. Une fois rajeuni, il serait définitivement livré au piège de Fraffin. Il serait l'un d'eux, aussi sûrement possédé par Fraffin que n'importe quel indigène de ce monde. Aussi longtemps qu'il ajournerait son rajeunissement, Kelexel se sentirait encore un peu libre vis-à-vis de Fraffin. Mais, c'était juste une question de temps.

Bondelli parlait à Thurlow maintenant, et tout cela avait l'air d'une petite scène usée et inutile. Kelexel s'étonna de sa propre réaction.

« Alors, Dr Thurlow », dit Bondelli, « vous avez énuméré les points que l'accusé a en commun avec les autres tueurs déments. Qu'est-ce qui vous amène encore à conclure qu'il est fou ? »

« J'ai été frappé par le retour fréquent du nombre sept », dit Thurlow. « Les sept coups de sabre. Il a dit aux policiers qu'il sortirait dans sept minutes. » « Est-ce important ? »

« Le nombre sept a une signification religieuse : le Seigneur a fait le monde en sept jours, etc. C'est le genre de chose que l'on retrouve toujours dans les actes des déments. »

« Avez-vous, Dr Thurlow, examiné l'accusé il y a quelques mois ? »

« Oui, maître. »

« Dans quelles circonstances ? »

Kelexel jeta un coup d'œil sur Ruth, et cela le choqua de voir des larmes couler le long de ses joues. Il regarda le cadran du manipulateur et se mit à comprendre combien son émotion devait être profonde.

« Mr Murphey avait déclenché une fausse alerte à l'incendie. » dit Thurlow. « On l'identifia et il fut arrêté. On me convoqua en tant qu'expert auprès du tribunal. »

« Pourquoi ? »

« On ne brise pas pour rien un avertisseur d'incendie, surtout lorsqu'on a l'âge de Mr Murphey. »

« C'est pourquoi l'on vous avait convoqué ? »

« Non, c'est affaire de routine. »

« Mais quelle est la signification d'une fausse alerte à l'incendie ? »

« C'est sexuel. Cet incident se produisit au moment où l'accusé se plaignit, pour la première fois, d'impuissance sexuelle. Les deux faits, pris conjointement, étaient le signe d'un état psychique perturbé. »

« C'est-à-dire ? »

« Eh bien, l'accusé montrait aussi une absence presque totale de chaleur humaine. Il lui manquait ces sentiments que nous désignons sous l'appellation de bonté. Ses réponses au test de Rorschach étaient presque totalement dépourvues de ces éléments que nous qualifions de vivants. En d'autres mots, son point de vue était centré sur la mort. Je pris tous ces éléments en considération : une nature froide centrée sur la mort, plus des troubles de la sexualité. » Kelexel regardait la silhouette sur la scène du senso-total. De qui cet homme parlait-il ? Froid, centré sur la mort, des troubles de la sexualité, Kelexel jeta un regard sur Murphey. L'accusé était assis à sa table, replié sur lui-même, les yeux baissés. Bondelli passa un doigt sur sa moustache et jeta un regard sur une note qu'il tenait à la main. Quel fut, en substance, votre rapport sur cette affaire, docteur ? » demanda Bondelli qui, tout en parlant, observait le juge Grimm.

J'ai dit qu'à moins que cet homme change radicalement, il allait tout droit vers un accès psychotique. »

Toujours sans regarder Thurlow, Bondelli demanda « Et comment définiriez-vous un accès psychotique, docteur ? »

Par exemple – le massacre à coups de sabre d'un être aimé dans un débordement de violence et passion sauvage, c'est un accès psychotique. » Le juge Grimm gribouilla quelque chose sur une feuille de papier. Une femme du jury regarda Bondelli en fronçant les sourcils.

Vous avez prédit le crime ? » demanda Bondelli.

« Au vrai sens du mot – oui. »

Le Procureur regarda le jury. Il secoua lentement tête et se pencha vers un assistant pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

« Votre rapport provoqua-t-il une réaction quelconque ? »

« A ma connaissance, non. »

« Pourquoi ? »

« Peut-être que ceux qui l'ont lu n'étaient pas conscients des dangers que suggérait ma formulation. »

« Avez-vous tenté de transmettre cette impression de danger à quelqu'un ? »

« J'ai expliqué mes inquiétudes à plusieurs membres du Département de la mise en liberté surveillée. »

« Et aucune mesure ne fut prise ? »

« Ils ont dit que certainement Mr Murphey, membre important de la communauté, ne pouvait devenir dangereux, que c'était moi qui m'étais trompé. »

« Je vois. Avez-vous fait des efforts personnels pour venir en aide à l'accusé ? »

« J'ai essayé de l'intéresser à la religion. »

« Sans succès ? »

« Oui. »

« Avez-vous récemment examiné l'accusé ? »

« Mercredi dernier – c'était la seconde fois que je l'examinais depuis son arrestation. »

« Et quelles sont vos conclusions ? »

« Il souffre de ce que j'appellerai un état paranoïde. »

« Peut-il avoir conscience de la nature et des conséquences de son acte ? »

« Non, maître. Son état mental serait tel qu'il passerait outre toutes considérations de loi ou de morale. »

Bondelli se détourna, regarda longuement le Procureur et dit : « Ce sera tout, docteur. »

Le Procureur passa un doigt dans ses cheveux coupés au carré et se mit à étudier ses notes sur la déposition.

Kelexel absorbé par la complexité de la scène, hocha la tête. Les indigènes avaient un système rudimentaire de lois et un certain sens de la justice, mais tout cela restait très sommaire. Cependant, cela lui remettait en mémoire sa propre culpabilité.

Ruth lui avait-elle montré cette scène pour cette raison ? Voulait-elle signifier : Vous aussi, vous serez puni ? Un paroxysme de honte le convulsa. Il comprit, qu'en quelque sorte, Ruth lui avait fait son procès, l'avait introduit, par délégation, dans ce processus de jugement que le senso-total reproduisait. Il s'identifia soudain à son père, partageant l'émotion de l'indigène par le réseau des senso-mailles.

Murphey était ramassé en une rage silencieuse, dirigée avec une violente intensité contre Thurlow qui était resté assis dans le fauteuil du témoin.

Cet immunisé doit être détruit, pensa Kelexel.

Le point focal de l'image du senso-total glissa légèrement et se centra sur le Procureur. Paret se leva, s'approcha de Thurlow et s'appuya sur sa canne. La bouche étroite de Paret avait une expression compassée mais la colère brûlait dans ses yeux.

« Mr Thurlow », dit-il, omettant volontairement le titre de docteur. « Ai-je raison de présumer que, selon votre avis, l'accusé était, la nuit où il a tué sa femme, incapable de distinguer le bien du mal ? »

Thurlow ôta ses lunettes. Une fois dénudés, ses yeux gris avaient l'air désarmés. Il essuya les verres, les remis et reposa ses mains sur ses genoux. « Oui, monsieur le Procureur. »

« Les tests que vous avez faits passer à l'accusé étaient-ils du même type que ceux que lui ont proposés le Dr Whelye et ceux qui sont du même avis que lui ? »

« Essentiellement les mêmes – Rorschach, T.A.T. et d'autres tests projectifs. »

Paret consulta ses notes : « Vous avez entendu le Dr Whelye déclarer que l'accusé était légalement et médicalement sain au moment de son crime ? »

« J'ai entendu cette déposition, Monsieur le Procureur. »

« Vous n'ignorez pas que le Dr Whelye a été psychiatre de la police de Los Angeles et a servi dans le corps médical de l'Armée ? »

« Je n'ignore rien des compétences du Dr Whelye. » Thurlow se sentait seul et attaqué, sa voix en portait l'écho et Kelexel éprouva un soupçon de sympathie pour lui.

« Vous voyez ce qu'ils lui font ? » dit Ruth.

« En quoi cela m'importe-t-il ? » riposta Kelexel. Mais en prononçant ces mots, il comprit que le sort de Thurlow lui importait énormément. Et précisément parce que Thurlow, tout en sachant qu'on allait le détruire, continuait à soutenir ses principes. Il n'y avait plus aucun doute que Murphey était fou. Il avait été rendu fou par Fraffin – à dessein.

Et ce dessein, c'était moi, pensa Kelexel.

« Et vous avez entendu », dit Paret, « cette déposition d'un expert médical qui a éliminé toute possibilité d'une lésion organique cérébrale ? Vous avez entendu ces hommes, médicalement compétents témoigner que l'accusé ne montre aucune tendance maniaque, qu'il ne souffre et n'a jamais souffert d'une condition que l'on pourrait appeler légalement une démence ? »

« Oui, Monsieur le Procureur. »

« Alors, pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous soutenez une opinion incompatible avec celle de ces experts médicaux ? »

Thurlow décroisa les jambes et planta fermement ses pieds sur le sol. Il posa ses mains sur les bras du fauteuil et se pencha en avant. « C'est tout à fait simple, Monsieur le Procureur. En psychiatrie et en psychologie, on juge de la capacité aux résultats obtenus. Dans le cas qui nous occupe, j'appuie mon droit à une opinion différente sur le fait que j'ai prédit le crime. »

Le visage de Paret s'empourpra de colère.

Kelexel entendit Ruth chuchoter : « Andy, oh Andy... oh Andy... » Le ton de sa voix éveilla une douleur dans la poitrine de Kelexel. « Silence ! » lui dit-il.

Paret consulta de nouveau ses notes : « Vous êtes psychologue et non psychiatre, si je ne me trompe ? »

« Je suis psychologue clinicien. »

« Quelle est la différence entre un psychologue et un psychiatre ? »

« Un psychologue est un spécialiste en comportement humain qui n'a pas de diplôme médical. Le... »

« Et vous donnez tort à des hommes qui ont des diplômes de médecine ? »

« Comme je l'ai dit auparavant... »

« Ah oui, votre soi-disant prédiction ? J'ai lu ce rapport, Mr Thurlow, et j'aimerais vous demander ceci. N'est-il pas vrai que votre rapport était rédigé en un langage qui pouvait être compris de manières différentes – en un mot, qu'il était ambigu ? »

« Il ne pouvait être considéré comme ambigu que par quelqu'un qui n'est pas familier avec l'expression accès psychotique. »

« Ah ah, et qu'est-ce qu'un accès psychotique ? »

« Une rupture extrêmement dangereuse d'avec la réalité qui peut mener à commettre des actes de violence tels que celui qui nous occupe actuellement. »

« Mais, s'il n'y avait pas eu de crime, si l'accusé avait guéri de la soi-disant maladie que vous lui prêtez, votre rapport aurait-il pu être interprété comme une prédiction d'un crime ? »

« Pas sans une explication des causes de sa guérison. »

« Laissez-moi vous demander ceci : la violence n'a-t-elle pas d'autre explication que la psychose ? »

« Certainement que si, mais... »

« N'est-il pas vrai que l'on discute du sens du mot psychose ? »

« Les opinions diffèrent sur ce sens. »

« Des différences semblables à celles qui se sont manifestées ici ? »

« Oui. »

« Et tout acte de violence peut-il avoir d'autres causes qu'une psychose ? »

« Bien sûr. » Thurlow hocha la tête. « Mais, dans une construction délirante telle que... »

« Dans le cas de l'accusé, qu'entendez-vous par délire, Mr Thurlow ? »

« J'entends par construction délirante la conséquence d'une incapacité intérieure à faire face à la réalité. »

« La réalité », dit Paret. « La réalité. Dites-moi, Mr Thurlow, croyez-vous aux accusations que l'inculpé porte contre son épouse ? »

« Je n'y crois pas ! »

« Mais, si les accusations de l'inculpé étaient fondées, cela changerait-il votre opinion sur sa construction délirante ? »

« Mon opinion est basée sur... »

« Oui ou non, Mr Thurlow ! Répondez à ma question ! »

« J'y réponds ! » Thurlow respira profondément. « Vous essayez de salir la réputation d'une victime qui ne peut... »

« Mr Thurlow ! Mes questions ont pour but d'éclairer les accusations de l'inculpé à la lumière des dépositions des témoins. Je vous accorde qu'elles ne peuvent ni être prouvées ni être réfutées puisque l'intéressée est morte, mais ces accusations étaient-elles raisonnables ? »

Thurlow déglutit, puis : « Etait-ce raisonnable de tuer, Monsieur le Procureur ? »

Le visage de Paret s'assombrit. Sa voix se fit basse et virulente : « Il est temps que nous cessions de jouer avec les mots, Mr Thurlow. Veuillez dire à la cour, je vous prie, si vous avez d'autres relations avec la famille de l'accusé que celles d'un... psychologue ? »

Les articulations des mains de Thurlow blanchirent tant il s'agrippait aux bras de son fauteuil. « Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il.

« N'avez-vous pas été, autrefois, fiancé à la fille de l'accusé ? »

Thurlow acquiesça de la tête en silence.

« Parlez », dit Paret. « L'avez-vous été ? »

« Oui. »

A la table de la défense, Bondelli se leva, lança un regard furibond sur Paret et se tournant vers le juge. « Objection, Votre Honneur. Ce type de question n'est pas pertinent. »

Lentement, Paret se retourna. Il s'appuya lourdement sur sa canne et dit : « Votre Honneur, le jury a le droit de savoir tous les facteurs qui ont poussé cet expert à émettre cette opinion ; »

« Quelle est votre intention ? » demanda le juge Grimm. Par-dessus la tête de Paret, il regardait le jury.

« La fille de l'accusé n'est pas ici pour témoigner, Votre Honneur. Elle a disparu depuis les mystérieuses circonstances qui ont entouré la mort de son mari. Cet expert était dans le voisinage immédiat lorsque le mari... »

« Objection, Votre Honneur ! » Bondelli tapa du poing sur la table.

Le juge Grimm pinça les lèvres. Il jeta un regard sur le profil de Thurlow, puis sur Paret. « Ce que je vais dire n'est ni une approbation ni une désapprobation de la présente déposition du Dr Thurlow. Mais, j'énoncerais la reconnaissance de sa compétence en tant que psychologue attaché à cette cour. En tant que tel, il peut émettre des opinions en désaccord avec les opinions d'autres témoins qualifiés. C'est le privilège de la déposition de l'expert. C'est au jury de décider quel est le témoignage le plus probant. Le jury ne peut arriver à une telle décision qu'en tenant compte des qualifications des témoins. Objection accordée. »

Paret haussa les épaules. Il boitilla plus près de Thurlow, parut sur le point de dire quelque chose, hésita, puis : « Très bien. Je n'ai pas d'autre question à poser. »

« Le témoin peut quitter la table », dit le juge.

Comme la scène s'effaçait, sous la manipulation de Ruth, Kelexel fixa son attention sur Joe Murphey. L'accusé souriait, d'un sourire secret et rusé.

Ruth se retourna, vit le sourire sur le visage de Kelexel. De sa voix terne et contrôlée, elle dit : « Soyez damné pendant chaque seconde de votre sale éternité. »

Kelexel cligna des yeux.

« Vous êtes aussi fou que mon père. Andy vous a décrit en parlant de mon père. » Elle se retourna vers le senso-total : « Contemplez-vous ! »

Kelexel hoqueta. La machine grinça lorsque Ruth enclencha brutalement les touches. Il eut envie de la repousser violemment de la machine, dans sa crainte de ce qu'elle allait lui montrer. Me contempler moi-même ? se demanda-t-il. C'était une idée terrifiante. Un Chem ne se voit jamais sur la scène d'un senso-total !

La bulle de lumière qui jaillit sur la scène devint l'étude de Bondelli, avec son grand bureau, ses vitrines protégeant les dos rougeoyants des livres de droit avec leurs titres en lettres dorées. Bondelli était assis au bureau, un crayon dans la main droite. Il jouait à en passer la pointe entre ses doigts en

appuyant la gomme contre le bureau. La gomme déposait de petites noircissures de caoutchouc sur la surface polie.

Thurlow était assis en face de lui, devant des papiers éparpillés. Il brandissait ses lourdes lunettes de la main gauche, comme la baguette d'un conférencier, et les agitaient en parlant.

« Une construction délirante, c'est comme un masque », dit-il.

Des cordes verticales s'effaçaient et réapparaissaient le long de son cou, tandis qu'il gesticulait. « Derrière ce masque, Murphey désire être pris pour un être sain, même si cela doit entraîner sa condamnation à mort. » « Ce n'est pas logique », murmura Bondelli. « Et comme ce n'est pas logique, c'est encore plus difficile à prouver », dit Thurlow. « C'est dur à mettre en mots qui puissent être compris par des gens qui n'ont pas une longue pratique de ces choses. Mais si la construction délirante de Murphey était détruite, si nous l'avions pénétrée, brisée, ce serait pour lui comme pour un homme ordinaire de s'éveiller un matin dans un lit différent de celui où il s'est endormi la veille, dans une pièce différente, avec une femme différente disant : « Je suis ta femme », avec des enfants inconnus qui le réclament pour père. Il serait atterré, toute sa conception de la vie serait détruite. »

« L'irréalité complète », chuchota Bondelli.

« La réalité, du point de vue de l'observateur objectif, n'a pas d'importance, dans le cas qui nous occupe », dit Thurlow. « Aussi longtemps que Murphey maintient sa construction délirante, il se sauve de l'équivalent psychologique d'une annihilation. Qui est, bien sûr, la peur de la mort. »

« La peur de la mort ? » Bondelli avait l'air perplexe, « mais c'est justement elle qu'il affronte en... »

« Dans ce cas-là, il y a deux sortes de mort. Murphey a moins peur de la mort réelle, dans une chambre à gaz, que de cette espèce de mort qu'il souffrirait dans l'effondrement de son monde d'illusion. »

« Mais, ne peut-il voir la différence ? » « Non. »

« C'est de la folie ! »

Thurlow eut l'air surpris. « N'est-ce pas de folie que nous parlons ? »

Bondelli laissa tomber, avec un cliquetis, son crayon sur la table. « Et qu'arrivera-t-il s'il est jugé sain d'esprit ? »

« Il sera convaincu d'avoir contrôlé ce dernier épisode de son infortune. Pour lui, la démence signifie une perte de contrôle. Elle signifie qu'il n'est pas ce grand personnage tout puissant qui contrôle sa propre destinée. S'il peut contrôler jusqu'à sa propre mort, c'est la grandeur – c'est le délire de grandeur. »

« Ce n'est pas quelque chose que l'on peut prouver dans un procès », dit Bondelli.

« Surtout pas dans cette ville, et maintenant », dit Thurlow. « C'est ce que j'essaie de vous dire depuis le début. Connaissez-vous Vauntman, mon voisin de droite ? Une branche de mon noyer pend dans sa cour. Je l'ai toujours laissé en cueillir les noix. Nous plaisantions souvent là-dessus. La nuit dernière, il a scié la branche et l'a jetée dans ma cour – à cause de mon témoignage au procès de Murphey. » « C'est fou ! »

« C'est la norme, ici, actuellement », dit Thurlow en secouant la tête. « Vauntman est un homme parfaitement normal dans la plupart des circonstances. Mais le délit de Murphey est un crime sexuel : et cela éveille un nœud de vipères dans l'inconscient – la culpabilité, la peur, la honte – que les gens ne sont pas prêts à affronter. Vauntman n'est qu'un symptôme isolé. Toute la communauté subit une crise psychotique. »

Thurlow remit ses lunettes, se retourna et regarda droit dans le sens-to-total. « Toute la communauté », soupira-t-il. Ruth tâtonna comme une aveugle pour couper l'appareil. Tandis que la scène s'obscurcissait, Thurlow continuait à la fixer. Adieu Andy, pensa-t-elle. Andy chéri. Andy annihilé. Je ne te reverrai jamais !

Brusquement Kelexel se retourna et se mit à arpenter la pièce. Il se retourna, regarda le dos de Ruth, maudissant le jour où il l'avait vue pour la première fois. Au nom du Silence ! pensa-t-il. Pourquoi ai-je cédé à ses charmes !

Les paroles de Thurlow résonnaient encore à ses oreilles.

— Grandeur ! Illusion ! Mort ! Qu'y avait-il, chez ces indigènes, qui accrochait ainsi l'esprit et les sens ? Une rage telle qu'il n'en avait jamais connue, s'empara de lui.

Comment ose-t-elle dire que je suis comme son père ! Comment ose-t-elle entretenir un sentiment pour son chétif amant indigène alors qu'elle m'a !

Un curieux son rauque émanait de Ruth. Ses épaules tressautaient. Kelexel comprit qu'elle sanglotait en dépit de la pression du manipulateur. Cette découverte nourrit encore sa rage.

Lentement, elle fit pivoter le siège du senso-total et le regarda. D'étranges convulsions de chagrin agitaient son visage. « Vivez à jamais », dit-elle d'une voix sifflante. « Et chaque jour que vous vivrez, j'espère que votre crime vous rongera le cœur ! » Une haine inflexible brillait dans ses yeux.

L'épouvante s'abattit sur Kelexel. Comment peut-elle être au courant de mon crime ? se demanda-t-il.

Mais la rage était là pour le soutenir.

Elle a été contaminée par cet immunisé ! pensa-t-il. Eh bien, montrons-lui ce qu'un Chem peut faire à son amant !

D'un geste mauvais, Kelexel tourna au maximum les contrôles du manipulateur qu'il dissimulait sous sa tunique. En montant brusquement, la pression rejeta Ruth en arrière dans son fauteuil, son corps se raidit, puis mollit. Elle sombra dans l'inconscience.

17.

Fraffin parcourait à grandes enjambées coléreuses la plate-forme d'atterrissement, sa longue cape fouettant ses jambes torses. La mer brillait, tel un cristal vert sombre, au-delà des pattes d'araignée du champ d'inclusion. Dix voleteurs étaient alignés sur la rampe grise, prêts à décoller sur ses ordres, afin d'aller vérifier où en était leur « jolie petite guerre ». Peut-être pouvait-on encore la sauver. Il y avait dans l'air une piquante odeur d'ozone. En un réflexe de protection, les couches qui défendaient la peau de Fraffin, se mirent à le fourmiller.

Il sentait la planète fleurir pour lui, épanouissant histoire après histoire, avec une profusion qu'elle n'avait jamais égalée. Si le rapport qu'il venait de recevoir sur Kelexel était vrai... Mais c'était impossible. La logique exigeait que cela soit faux.

Fraffin ralentit en approchant du sélecteur de contrôle de circulation, cet œil jaune et globuleux dont Lutt, son Maître d'Œuvre s'occupait alors personnellement. Le corps massif et trapu de son homme d'équipage rassura Fraffin. Son visage carré était penché sur l'œil jaune.

Il y avait quelque chose de rusé chez Lutt et Fraffin se souvint brusquement de Caton disant : « Crains les rois dont les esclaves sont rusés. » Ah, voilà un indigène admirable - Caton. Et Fraffin se rappela les ennemis carthaginois de Caton, les deux rois abaissant leurs regards de la Citadelle Byrsa sur le port intérieur de Corthon. « Un sacrifice approprié, une juste réflexion et les meilleurs dieux – et tu remportes la victoire. » Caton avait dit cela, aussi.

Mais Caton était mort, sa vie avait été emportée, engloutie dans ce temps confus et délabré qui constituait la mémoire des Chems. Il était mort et les deux rois étaient morts.

Le rapport sur Kelexel est certainement faux, pensa Fraffin.

L'homme d'équipage d'un voleteur fit un signe à Lutt. Le Maître d'Œuvre se redressa et se retourna vers le Directeur. Il avait l'air de se tenir sur ses gardes et cela effaça l'impression sécurisante qu'il avait éveillée en Fraffin.

Il ressemble un petit peu à Caton, pensa Fraffin en s'arrêtant à trois pas de Lutt. La même structure osseuse du visage. Ah, nous nous sommes beaucoup métissés, ici. Fraffin s'enroula dans sa cape, sensible à la brusque fraîcheur de l'air.

« Honorable Directeur », dit Lutt. Comme il s'exprimait d'un air cauteleux.

« Je viens de recevoir un rapport fâcheux sur l'Investigateur », dit Faffrin.

« L'Investigateur ? »

« Kelexel, espèce de balourd ! »

La langue de Lutt darda entre ses lèvres. Il lança un regard à gauche, un regard à droite, puis revint à Faffrin. « Il... Il a dit que vous lui aviez donné la permission de... Il est parti avec la femelle indigène dans un flotteur tagalog... elle... qu'est-ce qui ne va pas ? ».

Faffrin prit un moment pour se calmer. Une caisse assourdie battait chaque micro-instant immergé dans son être. Cette planète et ses créatures ! L'érection/ détumescence de chaque instant partagé avec eux imposait à sa conscience une brûlante pression. Il croyait être un bivalve abandonné par la marée au rivage de l'univers. L'Histoire s'effondrait en lui et il ne pouvait se souvenir que des âges de son crime.

« Alors, l'Investigateur est parti ? » demanda-t-il, et le calme de sa voix le remplit de fierté.

« Juste pour un petit tour », chuchota Lutt. « Il a dit : « Juste pour un petit tour. » » Lutt hocha la tête d'un mouvement vif et brusque plein de nervosité. « Je... Tout le monde dit que l'Investigateur s'est pris au piège. Il avait la femelle avec lui. Elle était inconsciente ! » Lutt se jeta sur cette révélation comme si c'était une découverte de première importance. « La femelle indigène était inconsciente dans la litière ! » Un sourire cauteleux tordit la bouche de Lutt. « Le meilleur moyen de la contrôler, a-t-il dit. »

La bouche sèche, Faffrin demanda : « A-t-il dit où il allait ? » « A la surface de la planète », et Lutt l'indiqua d'un geste du pouce.

Faffrin suivit le geste des yeux, remarquant la peau verrueuse, et s'étonnant qu'un geste aussi banal puisse

impliquer d'aussi terrifiantes possibilités. « Dans son vaisseau-aiguille ? » « Il a dit que les commandes lui étaient plus familières. »

Maintenant, la peur voilait les yeux de Lutt. L'attitude et la voix débonnaires du Directeur ne pouvaient celer la cinglante critique qui suscitait ces questions. Et il avait déjà eu un bref éclair de colère.

« Il m'a assuré qu'il avait votre approbation », dit Lutt d'une voix rauque. « Il a dit que cela faisait partie de son entraînement, en vue du moment où il aurait sa propre... » Le regard irrité de Fraffin l'arrêta, puis : « Il a dit que cela ferait plaisir à la femelle. »

« Mais elle était inconsciente », dit Fraffin.

Lutt secoua la tête de haut en bas.

Pourquoi était-elle inconsciente ? se demanda Fraffin. Il reprit un peu espoir. Que pourrait-il faire ? Nous le tenons ! Je suis fou d'avoir paniqué comme cela.

L'œil du sélecteur de contrôle de la circulation vira du jaune au rouge, cligna deux fois pour une priorité. L'instrument émit un bourdonnement strident puis projeta le visage rond d'Ynvic en l'air, en face d'eux. Les traits du médecin du bord exprimaient l'anxiété. Ses yeux se fixèrent sur Fraffin.

« Ah ! Vous êtes là ! » dit-elle d'un ton sec. Elle lança un regard dur sur Lutt, sur la plate-forme, puis revint à Fraffin. « Est-il parti ? »

« Il a emmené la femelle avec lui », dit Fraffin.

« Il n'a pas eu de rajeunissement », lâcha Ynvic.

Il fallut à Fraffin une bonne minute pour retrouver l'usage de la parole. « Mais tous les autres... il... vous... » De nouveau, il entendit battre la caisse assourdie.

« Oui, tous les autres se sont rendus immédiatement au Rajeunisseur », acquiesça Ynvic. « Alors, j'ai cru qu'un assistant l'avait pris en charge ou qu'il s'en était occupé tout seul. Vous le faites bien, vous ! » Une colère sauvage faisait grincer sa voix. « Qui aurait pensé autrement ? Mais il n'y a aucune trace de lui dans les Archives. Il n'a pas eu le rajeunissement ! »

Fraffin déglutit, la gorge sèche. C'était impensable ! Il se sentit devenir mortellement silencieux, comme écoutant le

passage de soleils, de lunes et de planètes que son espèce avait presque oubliés. Pas rajeuni ! Le temps... le temps... Il put enfin émettre, en un chuchotement rauque : « Cela fait au moins... »

« L'un de mes assistants l'a vu avec la femelle, il y a un petit moment, et il m'a alertée », dit Ynvic.

« Kelexel montre des signes évidents de détérioration. »

Fraffin se sentit soudain oppressé. Sa poitrine lui faisait mal. Pas rajeuni ! Si Kelexel faisait disparaître toute trace de la femelle... Mais il ne le pouvait pas ! L'historia-nef possédait l'enregistrement complet de sa liaison avec l'indigène. Si Kelexel la faisait disparaître... Lutt tira un pan de la cape de Fraffin. Plein de rage, Faffin tournoya : « Que voulez-vous ? »

Lutt baissa la tête en reculant, puis se risqua à jeter un coup d'œil sur Faffin. « Honorable Directeur, l'interphone... » Lutt toucha l'instrument encastré dans un os de son cou. « Le vaisseau-aiguille de Kelexel a été vu en surface. »

« Où ? »

« Dans le pays de la femelle. »

« Le voient-ils encore ? »

Fraffin retint sa respiration.

Lutt écouta un instant, puis secoua la tête. « On a vu le vaisseau passer sans champ d'invisibilité. Celui qui l'avait aperçu s'est renseigné sur cette entorse à la sécurité. Le vaisseau n'est plus en vue. »

A la surface de la planète ! pensa Faffin.

« Laissez tomber tout le reste », cria-t-il d'une voix rauque. « Que tous les pilotes et tous les véhicules sortent. Ce vaisseau doit être retrouvé ! Il faut le retrouver ! »

« Mais... Que ferons-nous lorsque nous l'aurons retrouvé ? »

« La femelle », dit Ynvic.

Fraffin lança un coup d'œil à la tête dépourvue de corps, projetée au-dessus du sélecteur de contrôle de circulation, puis il revint à Lutt. « Oui, la femelle. Vous vous emparez d'elle et vous la ramenez ici. Elle est notre propriété. Nous nous arrangerons ensuite avec ce Kelexel. Pas de bêtise, vous m'entendez ? Amenez-la-moi. »

« Si je le peux, honorable Directeur. »

« Vous feriez bien d'en trouver les moyens. »

18.

Thurlow s'éveilla lorsque son réveil cliqueta et il arrêta la sonnerie avant qu'elle ne se déclenche. Il s'assit dans son lit et lutta contre la profonde répugnance qui l'envahit à l'idée d'affronter cette journée. Ce serait encore infernal à l'hôpital, il le savait bien. Whelye faisait agir son influence et continuerait jusqu'à ce que... Thurlow soupira profondément. Si cela devenait vraiment trop insupportable, il serait obligé de démissionner.

Toute la communauté le poussait à prendre cette décision – par des lettres d'injures, des coups de téléphone haineux. Il était devenu un paria.

Les hommes de métier avaient un comportement différent.

— Paret et le vieux juge Victor Venning Grimm par exemple. Ils avaient, au tribunal et dans la vie privée, deux comportements bien séparés, soigneusement isolés.

« Ça passera », disait Grimm. « Laissez faire le temps. »

Et Paret : « Allons, Andy, on en gagne certains, on en perd d'autres. »

Thurlow se demandait s'ils éprouvaient autre chose que de l'indifférence pour la mort de Murphey. Paret avait été invité à l'exécution et, d'après les potins qui couraient au palais, il s'était demandé s'il lui fallait y aller ou non. Mais le bon sens l'avait finalement emporté. Ses conseillers l'avaient mis en garde contre son apparente vindicte.

Pourquoi y suis-je allé ? se demanda Thurlow. Avais-je envie de tirer de tout ceci une dernière bribe de peine personnelle ?

Mais il savait pourquoi il y était allé, acceptant humblement l'invitation grimaçante du condamné à « venir me voir mourir ». Il y avait eu l'appât de sa propre hallucination. Les observateurs seraient-ils là aussi, dans leur planeur ?

Eux... ou l'illusion qu'il en avait.

Sont-ils réels ? Sont-ils réels ?... Ruth, où es-tu ? Il avait l'impression que si elle rentrait avec une explication raisonnable de sa disparition, l'hallucination disparaîtrait.

Ses pensées revinrent à l'exécution. Il faudrait plus d'un long week-end pour effacer ce souvenir. Des sons le hantaient – le métal résonnant contre du métal, les pas lents et feutrés des gardiens arrivant avec Murphey.

Il ne pouvait écarter le souvenir du regard fixe du condamné. Murphey avait perdu un peu de son embonpoint. L'uniforme de prisonnier flottait sur son corps. Il marchait d'un pas lourd et traînant. Devant lui, le prêtre en robe noire chantait d'une voix sonore qui s'efforçait de cacher une plainte sous-jacente.

Avec les yeux de la mémoire, Thurlow les regardait passer, dans ce terrible silence qui s'était abattu sur les participants. Tous les yeux se tournèrent vers le bourreau. Il avait tout de l'employé de magasin de nouveautés, grand, le visage impassible, efficace – debout sur le seuil de la porte doublée de joints de caoutchouc, dans la petite pièce verte aux hublots aveugles.

Le bourreau prit Murphey par le bras et l'aida à franchir le seuil de la porte étanche. Un gardien et le prêtre les suivirent. Thurlow était bien placé pour voir par-delà l'écoutille et entendre leur conversation.

Le gardien passa une sangle sur les bras de Murphey, lui dit de s'enfoncer un peu plus dans son fauteuil. « Mettez votre main ici, Joe. Un peu plus loin. » Le gardien serra la sangle. « Cela ne vous fait pas mal ? »

Murphey secoua négativement la tête. Ses yeux restaient vitreux, semblables à ceux d'un animal pris au piège.

Le bourreau regarda le gardien et dit : « Al, pourquoi ne restez-vous pas ici, à lui tenir la main ? ». A ce moment, Murphey émergea de l'abîme pour dire quelque chose qui ébranla Thurlow, l'obligeant à se détourner. « Il vaut mieux rester avec les mules et la carriole. »

C'était une phrase que Thurlow avait entendue... souvent, dans la bouche de Ruth, une de ces expressions de famille qui signifiait quelque chose de spécial dans le cercle des intimes.

Entendre Murphey l'utiliser forgea, entre le père et la fille, un lien que rien ne pourrait briser.

Tout le reste ne fut que trivialité.

En se remémorant cet instant, Thurlow soupira, sortit les pieds du lit et les posa sur le parquet froid. Il enfila ses pantoufles, sa robe de chambre et marcha jusqu'à la fenêtre. Il resta là à contempler la vue qui avait incité son père à acquérir cette maison, vingt-cinq ans auparavant.

La lumière du matin lui faisait mal aux yeux et ils commencèrent à larmoyer. Thurlow prit ses lunettes sur la table de nuit et les mit, réglant la lumière au-dessous du seuil de la douleur.

Le fond de la vallée était couvert, comme tous les matins, de ce brouillard issu des séquoias qui persistait parfois jusque vers onze heures. Deux corneilles, perchées dans les branches d'un chêne, en dessous de lui, appelaient leurs compagnes invisibles. Une goutte de condensation tomba d'une feuille d'acacia, juste sous la fenêtre.

Au-delà de l'arbre, quelque chose bougeait. Thurlow regarda de ce côté et vit apparaître un objet en forme de cigare, d'environ dix mètres de long. Il passa au-dessus du chêne, dispersant les corneilles. Elles s'éloignèrent à tire-d'aile, croassant d'une voix rauque et dissonante.

Elles l'ont vu ! se dit Thurlow. C'est donc bien réel !

Brusquement, l'objet s'élança dans le ciel, perçant le brouillard. Il était suivi par une volée de sphères et de disques.

Tout disparut dans les nuages.

Dans le silence où restait plongé Thurlow bouleversé, une voix grinçante dit : « C'est vous l'indigène, Thurlow. »

Il pivota sur lui-même et vit une apparition sur le seuil de sa chambre – une silhouette trapue aux jambes torses, vêtue d'une cape et d'un collant verts, un visage carré, des cheveux noirs, une peau argentée, une grande bouche en coup de sabre. Les yeux de cet être brûlaient fiévreusement sous des arcades sourcilières accusées.

La bouche s'ouvrit et de nouveau jaillit cette voix stridente : « Je suis Kelexel. » L'être parlait clairement un anglais bien maîtrisé.

Thurlow le regardait fixement. Un nain ? se demanda-t-il. Un fou ? Les questions se bousculaient dans son esprit.

Kelexel regarda par la fenêtre. Ça l'avait amusé de voir la meute de Fraffin partir en chasse derrière le vaisseau-aiguille abandonné. La course, programmée en pilotage automatique, ne tromperait pas éternellement les poursuivants, bien sûr, mais le temps qu'ils le rattrapent et tout serait accompli, ici. On ne pouvait ressusciter les morts. Fraffin devrait affronter cela... et son crime. Sa fierté réveillée raffermit la volonté de Kelexel. Il fronça les sourcils en regardant Thurlow et pensa. Je connais mon devoir. Ruth se réveillerait bientôt et, entendant leurs voix, entrerait dans la pièce. Elle serait alors le témoin de son triomphe suprême. Elle sera fière qu'un Chem se soit penché sur elle. « Je vous ai observé, sorcier guérisseur », dit Kelexel.

Une pensée vint brusquement à l'esprit de Thurlow. Est-ce un psychotique venu me tuer à cause de ma déposition ?

« Comment êtes-vous entré chez moi ? » lui demanda-t-il.

« Pour un Chem, c'est la simplicité même », dit Kelexel.

Thurlow eut soudain l'impression cauchemardesque qu'il pouvait bien y avoir un lien entre cet être et les objets qui avaient disparu dans les nuages, et les observateurs qui... Qu'est-ce que c'est qu'un Chem ? se demanda-t-il.

« Comment m'avez-vous observé ? » demanda Thurlow.

« Vos singeries ont été captées par un... par un... » Kelexel, exaspéré, agita une main noueuse. C'était tellement difficile de communiquer avec ces créatures. « Par quelque chose d'équivalent à vos caméras de cinéma », conclut-il. « C'est beaucoup plus que du cinéma – une transcription sensorielle qui agit directement sur l'assistance par stimulation de son empathie. »

Thurlow s'éclaircit la gorge. Ces mots n'avaient guère de sens, mais ses appréhensions redoublèrent.

Il dit, d'une voix enrouée : « Un procédé nouveau, sans doute. »

« Nouveau ? » Kelexel ricana. « Plus vieux que votre galaxie. »

Ce doit être un maniaque, pensa Thurlow pour se rassurer.

Pourquoi s'en prennent-ils toujours aux psychologues ?

Puis, il se souvint des corneilles. Toutes les blandices de la logique ne pouvaient effacer le fait que les corneilles avaient vu ces... choses. De nouveau, il se demanda : Qu'est-ce que c'est qu'un Chem ?

« Vous ne me croyez pas », dit Kelexel. « Vous n'avez pas envie de me croire. » Il sentait la détente se glisser dans tout son corps, comme une boisson chaude. Ah, comme c'était amusant. Il comprit la fascination qu'avait, autrefois, exercé sur l'équipe de Fraffin, l'intimidation de ces créatures. La colère et la jalousie qu'il avait éprouvées pour Thurlow commencèrent à se dissiper.

Thurlow déglutit. Sa raison le poussait à suivre d'étranges pensées. « Si je vous croyais », dit-il, « j'en devrais inférer que vous êtes... une sorte de... »

« D'être venu d'un autre monde. »

« Oui. »

Kelexel éclata de rire. « Ah, les choses que je pourrais faire ! Je pourrais vous plonger dans la stupeur et l'effroi d'un seul geste, comme cela ! » Il fit claquer ses doigts.

C'était un geste bien humain pour quelqu'un d'apparence si inhumaine. Thurlow le remarqua et reprit son souffle. Il examina attentivement les vêtements de son visiteur, la cape, le collant. Il regarda les oreilles attachées étrangement haut. La cape pourrait provenir d'un magasin d'accessoires de théâtre. Il a l'air d'un Bela Lugosi nain. Il n'a pas plus d'un mètre vingt de haut.

Une peur presque panique s'empara de Thurlow. « Pourquoi êtes-vous venu ici ? » demanda-t-il.

Pourquoi suis-je ici ? Durant un instant, aucune raison logique ne vint à l'esprit de Kelexel. Il pensa à Ruth inconsciente dans le tagalog, dans la pièce voisine. Ce Thurlow aurait pu être son mâle. La jalousie mordit Kelexel au cœur.

« Peut-être suis-je venu vous remettre à votre place », dit-il. « Peut-être vais-je vous emmener dans mon vaisseau, loin au-dessus de votre stupide planète, pour vous montrer à quelle moucheture sans importance elle se réduit. »

Il ne faut pas que je le contrarie, pensa Thurlow. Il dit : « Admettons qu'il ne s'agisse pas d'une plaisanterie de mauvais goût et que vous soyez... »

« On ne dit pas à un Chem qu'il a mauvais goût. »

La violence dont cette voix était chargée n'échappa pas à Thurlow. Par un effort de volonté, il contrôla le rythme de sa respiration et contempla son visiteur. Serait-il la cause de la disparition de Ruth ? se demanda-t-il. Est-ce cet être qui l'a enlevée, qui m'a épié, qui a contemplé le pauvre Jœ mourir, qui... »

« J'ai violé les lois les plus importantes de la société à laquelle j'appartiens pour venir ici », dit Kelexel. « Je m'étonne moi-même de ce que j'ai fait. »

Thurlow ôta ses lunettes, prit un mouchoir sur la commode, essuya les verres et les remit en place. Il faut que je continue à le faire parler, pensa-t-il. Tant qu'il parle, il décharge sa violence.

« Qu'est-ce qu'un Chem ? »

« Bon », dit Kelexel. « Vous avez une curiosité normale. » Il commença à expliquer les Chems dans les grandes lignes, leur puissance, leur immortalité, leurs historia-nefs.

Toujours sans dire un mot de Ruth, Thurlow se demandait si lui-même aurait l'audace de le questionner à ce sujet.

« Pourquoi êtes-vous venu me voir ? » dit-il. « Et si je parlais de vous ? »

« Peut-être ne serez-vous pas capable de parler de nous », dit Kelexel. « Et si vous le faites, qui vous croirait ? »

Thurlow releva la menace. Si ce Kelexel était celui qu'il prétendait, il courait un grave danger.

Qui pourrait tenir tête à une telle créature. Thurlow se vit soudain comme un indigène des îles Sandwich confronté à un canon.

« Pourquoi êtes-vous ici ? » répéta-t-il.

Fâcheuse question ! pensa Kelexel. Une confusion passagère s'empara de son esprit. Pourquoi le sorcier guérisseur était-il aussi tenace ? Mais, c'était un sorcier, un primitif et peut-être se procurait-il des informations par des moyens mystérieux. « Vous savez peut-être des choses qui peuvent m'être utiles », dit-il.

« Utiles ? Si vous venez d'une civilisation si avancée, alors vous... »

« Je vous poserai des questions et nous discuterons », dit Kelexel. « Peut-être en sortira-t-il quelque chose. »

Pourquoi est-il ici ? se demanda Thurlow. S'il est vraiment ce qu'il prétend être... pourquoi ? Des bribes de ses phrases revinrent à l'esprit de Thurlow. Immortel. Historia-nef. En quête de distraction. La Némésis de l'ennui. Immortel. Immortel.

La manière dont Thurlow le fixait finit par agacer Kelexel.
« Vous doutez de votre santé mentale ? » dit-il.

« Est-ce pour cela que vous êtes ici ? » demanda Thurlow.
« Parce que vous doutez de la vôtre ? » Ce n'était pas la chose à dire et Thurlow le sut dès que les mots furent sortis de ses lèvres. « Comment osez-vous ? » demanda Kelexel. « Ma civilisation contrôle la santé mentale de tous ses membres. Le bon fonctionnement de nos capacités neurales est assuré par l'insertion du réseau de Tiggywaugh, pratiqué à la naissance, au moment où l'enfant reçoit le don d'immortalité. »

« Le réseau de Tiggy... Tiggywaugh ? » demanda Thurlow.
« Un système mécanique ? »

« Mécanique ? Euh... oui. »

Dieu du ciel, pensa Thurlow. Est-il ici pour faire l'article d'une machine psychanalytique extravagante ? Ne s'agit-il que d'une campagne publicitaire ?

« Le réseau relie tous les Chems », dit Kelexel.

« Nous sommes le daoinesithe, comprenez-vous ? La multitude qui ne fait qu'un. Cela nous donne une pénétration psychologique que vous ne pouvez imaginer, pauvre créature. Cela rend les historia-nefs possible. Vous n'avez rien qui y ressemble et vous êtes aveugles. »

Thurlow réprima un sentiment d'outrage. Un système mécanique ! Est-ce que ce pauvre fou réalisait qu'il parlait à un psychologue ? Thurlow ignora sa colère, sachant qu'il ne pouvait se la permettre, et dit « Suis-je aveugle ? Peut-être. Mais pas assez aveugle pour être incapable de voir que n'importe quel système mécanique n'est qu'une vaine béquille. »

« Oh ? » Kelexel s'étonna de cet énoncé. Une vaine bêquille ? Le réseau ? « Vous comprenez les autres sans l'aide de telles choses ? » demanda-t-il. « J'y arrive assez bien », dit Thurlow.

Kelexel avança d'un pas dans la pièce, puis d'un deuxième. Il leva les yeux pour dévisager Thurlow. De toute évidence, l'indigène comprenait ses semblables. Peut-être ce n'était pas une oiseuse vantardise. Mais, pouvait-il aussi comprendre les Chems ? « Pouvez-vous voir en moi ? » demanda-t-il.

Thurlow examina le visage étrangement équarri, mais sensitif. Il y avait quelque chose d'implorant, de pathétique dans sa question. Il fallait y répondre doucement. « Peut-être », dit-il, « avez-vous joué un rôle si longtemps que vous êtes devenu ce rôle. »

Jouer un rôle ? se demanda Kelexel. Il chercha quelle autre signification pouvaient bien, avoir ces mots. Mais en vain. Il dit : « Mon système mécanique ne connaît pas les défaillances humaines. »

« Cela doit vous assurer un futur de tout repos », dit Thurlow. « Comme vous devez être plein de certitude. Alors, pourquoi êtes-vous ici ? »

Pourquoi je suis ici ? se demanda Kelexel. Il pouvait voir, maintenant, que les raisons qu'il s'était données n'étaient que de simples rationalisations. Il commença à regretter cette confrontation, et se sentit nu sous le regard de Thurlow.

« Un Chem immortel n'a pas à donner ses raisons. »

« Etes-vous vraiment immortel ? »

« Oui ! »

Brusquement, Thurlow le crut, sans réserves. Il y avait quelque chose chez cet intrus, une si évidente qualité de la personne, qui démentait toute simulation et toute imposture. Aussi brutalement, Thurlow comprit pourquoi Kelexel était venu là. Sachant cela, il se demanda comment il pourrait le lui dire.

« Immortel », dit Thurlow. « Je sais pourquoi vous êtes ici. Vous êtes enivré d'avoir trop vécu. Vous êtes comme une personne qui grimpe le long d'une falaise à pic. Plus haut vous grimpez, plus bas vous tomberez. Mais comme l'abîme est

attirant ! Vous êtes venu ici parce que vous avez peur d'un accident. »

L'attention de Kelexel se concentra sur ce mot : Accident !

« Un accident, c'est quelque chose qui n'existe pas pour un Chem », dit-il d'un ton méprisant. « Le Chem est humain et intelligent. A l'origine, l'intelligence peut avoir été Un accident, mais après cela, il n'y a plus d'accident possible. Tout ce qui arrive à un Chem, depuis le jour où il sort de sa cuve, c'est ce qu'il a été conditionné à accomplir. »

« Comme c'est ordonné », dit Thurlow.

« Bien entendu ! »

« Une netteté si définitive », dit Thurlow. « Quand on fait cela à un vêtement, on lui enlève toute vie. La netteté ! Imposez-la à une personne et elle vivra sa vie comme une épigramme... qui se révélera fausse après sa mort. »

« Mais, nous ne mourrons pas ! »

Kelexel se mit à rire. Ce Thurlow était, en réalité, si transparent, et ses arguments si faciles à contrer. Il étouffa son rire et dit : « Nous sommes des êtres mûrs qui... »

« Vous n'êtes pas mûrs », dit Thurlow.

Kelexel lui jeta un regard furieux en se rappelant que Fraffin avait dit la même chose. « Nous nous servons de votre espèce pour notre amusement », dit-il. « Nous pouvons vivre par procuration sans... »

« Vous êtes venu ici pour vous renseigner sur la mort, pour jouer avec la mort », lança Thurlow. « Vous désirez mourir et vous avez peur de mourir ! »

Kelexel déglutit, et bouleversé, regarda fixement Thurlow. Oui, pensa-t-il. C'est pour cela que je suis ici. Et ce sorcier guérisseur a vu clair en moi. Presque d'elle-même, sa tête le trahit et acquiesça.

« Votre dispositif mécanique est un cercle clos, un serpent qui se mord la queue », dit Thurlow.

Kelexel trouva enfin la force de protester : « Nous vivons éternellement de sa vérité psychologique. »

« Vérité psychologique ! » dit Thurlow. « C'est vous qui le dites. »

« Nous sommes tellement en avance sur vous, les primitifs... »

« Alors, pourquoi êtes-vous ici, en train de demander l'aide d'un primitif ? »

Kelexel secoua la tête. Une étouffante impression de danger s'abattit sur lui. « Vous n'avez jamais vu fonctionner le réseau », dit-il. « Comment pouvez-vous... »

« Je vous ai vu », dit Thurlow. « Et je sais que toute école de pensée basée sur un mécanisme est un cercle clos de logique limitée. On ne peut pas enfermer la vérité dans un cercle. La vérité est formée de lignes innombrables qui rayonnent d'un centre pour occuper un espace de plus en plus grand. »

Kelexel était fasciné par les mouvements de la bouche de Thurlow. Les mots brûlants semblaient s'écouler de cette bouche. Plus que jamais, Kelexel était désolé d'être venu. Il sentait tout son être tenter de se dérober, comme s'il se tenait au seuil d'une porte close qui pouvait, à tout moment, s'ouvrir sur l'horreur.

« Avec le temps, quelque chose de curieux arrive à ces écoles », dit Thurlow. « Votre philosophie de la fondation commence à s'écartier de sa ligne droite originelle. Au début, vous en étiez très près. L'erreur n'était pas admise. Vous vous croyiez toujours sur la bonne voie. Et vous oscilliez de plus en plus loin, jusqu'à ce que l'effort nécessaire pour combiner les nouveaux théorèmes qui doivent expliquer les précédents se fasse de plus en plus frénétique. »

« Nous avons totalement réussi », protesta Kelexel. « Votre argument ne s'applique pas à nous. »

« Le succès passé, basé sur une vérité passée, n'est pas la preuve concluante du succès perpétué d'une vérité perpétuée », dit Thurlow. « Nous n'aboutissons jamais vraiment. Nous abordons seulement des conditions différentes. Chaque mot que vous avez dit sur la société Chem vous a trahi. Vous croyez posséder des réponses définitives. Mais vous êtes ici. Vous vous sentez pris au piège. Vous savez inconsciemment que vous êtes dans un système fixe, incapable de vous en sortir, obligé de tourner sans fin... jusqu'à ce que vous tombiez. » « Nous ne

tomberons jamais. » « Alors, pourquoi êtes-vous venu me voir ? » « Je... je... »

« Les gens qui adoptent un système fixe sont comme des chenilles processionnaires », dit Thurlow. « Elles suivent le meneur, elles suivent toujours le meneur. Chacune est guidée par la trace visqueuse de celle qui la précède. Mais que le meneur croise la trace de la dernière et elles sont prises au piège. Votre piste est de plus en plus épaisse par votre excroissance tandis que vous tournez toujours sur le même chemin. Et l'excroissance est, pour vous, la vérification que vous êtes sur la bonne voie ! Vous vivez éternellement ! Vous êtes immortels ! » « Nous le sommes. »

Thurlow baissa la voix, notant combien Kelexel était pendu à ses lèvres : « Et le chemin semble aller toujours tout droit. Vous en voyez peu à chaque fois, vous ne remarquez pas comme il se recourbe sur lui-même. Vous le voyez toujours droit. »

« Quelle sagesse ! » ironisa Kelexel. « Elle n'a pas sauvé votre précieux dément, votre précieux Jœ Murphey ! »

Thurlow déglutit. *Pourquoi est-ce que je discute avec cet être ?* se demanda-t-il. Quel bouton a-t-il enclenché pour me faire aller comme cela ?

« N'est-ce pas ? » demanda Kelexel, poursuivant son avantage.

Thurlow soupira : « Encore un cercle vicieux », dit-il. « Métaphoriquement, nous brûlons toujours les Juifs parce qu'ils ont propagé la peste. Chacun de nous est à la fois Caïn et Abel. Nous avons jeté la pierre à Murphey parce qu'il est du côté que nous rejetons. Il est plus Caïn qu'Abel. »

« Vous possédez un sens rudimentaire du bien et du mal », dit Kelexel. « Quel mal y avait-il à... souffler ce Murphey ? »

Oh, mon Dieu ! pensa Thurlow. Le bien et le mal ! La nature et les conséquences ! « Ce n'est pas une question de bien et de mal », dit Kelexel. « C'était une réaction venue des profondeurs. Comme... la marée... ou un cyclone. Cela est... un point c'est tout ! »

Kelexel fit, du regard, le tour de la pièce primitive, remarquant le lit, les objets sur la commode – une photo de Ruth ! Comment osait-il garder un souvenir d'elle ? Mais, qui y

avait plus de droit ? Cette chambre devenait soudain un lieu terrible, étranger. Il aurait voulu en être loin. Mais où pourrait-il aller ?

« Vous êtes venu ici chercher une meilleure philosophie psychologique », dit Thurlow, « sans réaliser que toutes les philosophies sont des allées sans issues, de petits trous de vers dans une vieille structure. »

« Mais vous êtes... vous êtes... »

« Qui pourrait en savoir plus au sujet des trous de vers que l'un des vers ? » demanda Thurlow.

Kelexel se passa la langue sur les lèvres. « La perfection doit bien exister quelque part », chuchota-t-il.

« Doit ? Que pourrait-elle être ? Considérons une psychologie parfaite et un individu mené à la perfection par un tel système. Vous marchez en rond dans votre cercle parfait et sans fin jusqu'au jour où vous découvrez, à votre grande horreur, que le cercle n'était pas parfait ! Il peut avoir une fin ! »

Kelexel prit intensément conscience du tic-tac le pendule.

« L'anéantissement », dit Thurlow. « C'est là qu'est la fin de votre perfection, c'est le sophisme en Eden. Quand votre psychologie parfaite a guéri votre sujet parfait, elle l'abandonne dans votre cercle parfait... tout seul. Et effrayé. » Il observa Kelexel, remarquant combien il tremblait. « Vous êtes venu ici parce que vous êtes terrifié par ce qui vous attire. Vous espériez que j'aurais quelque panacée, quelque conseil de primitif. »

« Oui », dit Kelexel. « Mais que pouvez-vous avoir ? » Il cligna des yeux. « Vous... » Du geste, il désigna la chambre, incapable de trouver les mots pour exprimer la pauvreté de l'existence de cet indigène.

« Vous m'avez aidé à prendre une décision, et c'est une grande faveur dont je vous remercie », dit Thurlow : « Si j'ai été mis sur Terre pour m'amuser, c'est ce que j'ai l'intention de faire. Si j'ai été mis ici par le caprice de quelque être supérieur qui veut me contempler en train de me tordre de douleur – je ne lui donnerai pas cette satisfaction. » « Y a-t-il un être supérieur ? » chuchota Kelexel. Qu'y a-t-il après... après... » « Avec toute la dignité à laquelle je peux faire appel, j'attendrai de découvrir cela... tout seul », dit Thurlow. « C'est un choix, ma

libre décision. Je pense que cela me laissera plus de temps pour vivre.

Je crois que le temps ne vous laissera aucun repos jusqu'à ce que vous ayez pris cette décision. »

Kelexel regarda ses mains, l'indicateur-témoin de ses ongles, sa peau ridée. « Je vis », dit-il. « Pourtant, je vis. »

« Mais vous n'avez pas saisi le fait que toute vie n'est qu'un interlude », le gourmanda Thurlow. « Un interlude ? »

Thurlow acquiesça de la tête. Il pariait et agissait instinctivement maintenant, luttant contre un danger dont il ne saisissait que très vaguement la nature. « La vie est mouvement », dit-il, « et il n'y a qu'un seul coup de dé – la vie elle-même. Seul un idiot ne réalise pas qu'un condamné ne meurt qu'une fois. »

« Mais, nous ne pourrons pas », dit Kelexel d'une voix suppliante. « Jamais nous ne... » Il secoua la tête de droite et de gauche, comme une bête malade.

« Cependant, il y a toujours cet à-pic auquel vous grimpez », dit Thurlow. « Et souvenez-vous de l'attriance de l'abîme. »

Kelexel se couvrit les yeux de ses mains. D'une façon primitive et mystérieuse, le sorcier guérisseur avait raison – hideusement, implacablement raison.

Un mouvement se produisit derrière Kelexel. Thurlow, relevant brusquement la tête, fixa les yeux, tout bouleversé, sur Ruth apparaissant là, appuyée au chambranle de la porte. Elle jeta un regard sur Thurlow, puis baissa les yeux sur Kelexel.

« Ruth », chuchota Thurlow.

Ses cheveux roux étaient rassemblés en un haut chignon, retenu par un lien étincelant de pierres vertes. Son corps était recouvert d'une longue robe verte serrée à la taille par une tresse d'or et de joyaux, grossièrement taillés, couleur de menthe. Elle était d'une bizarrerie exotique qui effraya Thurlow. Il vit le renflement de son ventre, sous la ceinture de bijoux et réalisa qu'elle était enceinte. « Ruth », répéta-t-il, plus haut. Elle l'ignora, concentrant sa furie contre le dos de Kelexel.

« Je voudrais vous voir mort », marmonna-t-elle. » Oh, comme je voudrais que vous puissiez mourir. Je vous en prie, Kelexel. Faites-le pour moi. Mourez. »

Kelexel ôta ses mains de ses yeux et se retourna avec une lenteur pleine de dignité. Elle était enfin là, complètement libre, sans aucune intervention du manipulateur. Etait-ce sa réaction ? Etait-ce la vérité ? Il sentait le Temps passer à la folle rapidité Chem ; toute sa vie, derrière lui, n'était plus qu'un seul battement de cœur. Elle voulait qu'il meurt. Un goût de bile vint à la bouche de Kelexel. Lui, un Chem, s'était penché sur cette simple indigène, et elle souhaitait qu'il meurt. Ce qu'il avait eu l'intention de faire en cet instant restait glacé dans son esprit. C'était encore possible de le faire, mais ce ne serait pas un triomphe. Pas aux yeux de Ruth. Il leva vers elle une main implorante puis la laissa retomber. A quoi bon ? Il pouvait lire la répulsion dans ses yeux. C'était vrai.

« Je vous en prie, mourez ! » répéta-t-elle d'une voix sifflante.

Thurlow, le visage pourpre de colère, s'avança.

« Que lui avez-vous fait ? »

« Restez où vous êtes », dit Kelexel en levant la paume de sa main vers Thurlow.

« Andy ! Arrête ! » cria Ruth.

Il obéit. Il y avait de la terreur dans sa voix.

Ruth toucha son ventre. « Voilà ce qu'il a fait », dit-elle d'une voix rauque. « Et il a tué ma mère et père et il a provoqué ta ruine et... »

« Pas de violence, je vous prie », dit Kelexel. « C'est inutile contre moi. Je pourrais vous supprimer tous les deux. »

« Il le peut, Andy », chuchota Ruth.

Kelexel fixa les yeux sur le ventre renflé de Ruth. Quelle drôle de manière de produire un rejeton, « Tu n'as pas envie que je fasse disparaître ton ami indigène ? » demanda-t-il.

En silence, elle secoua négativement la tête. Dieu ! Où voulait-il en venir, ce fou de petit monstre ? Il y avait, dans ses yeux, un si terrible sentiment de puissance.

Thurlow examina Ruth. Comme elle avait l'air étrangement exotique dans cette robe verte, avec ces gros bijoux. Et enceinte ! De ce... ce...

« Comme c'est bizarre », dit Kelexel. « Fraffin croit que vous pouvez être un facteur de contrôle de notre

développement, que nous pouvons, par vous, aspirer à un niveau supérieur de l'être – peut-être même à la maturité. Il se peut qu'il ait bien plus raison qu'il ne le croit. »

Kelexel leva les yeux vers Thurlow qui le contournait pour rejoindre Ruth.

Elle repoussa le bras qu'il essayait de mettre autour de ses épaules. « Qu'allez-vous faire, Kelexel ? » demanda-t-elle. Sa voix, trop contrôlée, avait une étrange tonalité monocorde.

« Quelque chose qu'aucun Chem immortel n'a jamais fait », dit Kelexel. Il lui tourna le dos, marcha jusqu'au lit de Thurlow, hésita, lissa dédaigneusement les couvertures.

Le voyant près du lit, Ruth eut l'idée effroyable que Kelexel allait lui imposer le manipulateur et obliger Thurlow à les regarder faire. Oh mon Dieu. Non, je vous en prie ! pensa-t-elle.

Kelexel se retourna vers eux, s'assit au bord du lit, les mains posées légèrement dessus, de chaque côté de son corps. Le lit était doux, sa couverture chaude et duveteuse. Il était imprégné de la puanteur de la transpiration indigène, et il trouva cela étrangement érotique.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? » chuchota Ruth.

« Restez tous les deux où vous êtes », dit Kelexel.

Il plongea en lui-même, cherchant à atteindre le centre tambourinant de ses battements de cœur. Ce devrait être possible, pensa-t-il. Le rajeunissement nous enseigne chaque nerf et chaque muscle de notre corps. Ce devrait être possible. Il se concentra sur son cœur.

Tout d'abord, il ne se passa rien. Puis, peu à peu, il sentit les battements ralentir, presque imperceptiblement, et, au fur et à mesure qu'il en comprenait le contrôle, leur vitesse diminua nettement. Il en régla le rythme sur la respiration de Ruth : elle inhale – un battement ; elle exhale – un battement.

Son cœur omit un battement !

Une panique effrénée envahit Kelexel. Il relâcha son contrôle, lutta contre le désir de rétablir le rythme normal de ses battements de cœur. Non ! pensa-t-il. Ce n'est pas ce que je veux ! Mais, une autre force s'emparait de lui. La peur se nourrit de la peur, la terreur de la terreur. Quelque chose de gigantesque et d'écrasant s'abattit sur sa poitrine. Il vit le

sombre abîme, imagina la falaise de Thurlow et lui-même, se raccrochant à n'importe quelle prise, jouant des pieds et des mains pour se protéger du terrible plongeon.

Quelque part, hors du brouillard qui l'entourait maintenant, la voix de Ruth retentit : « Qu'a-t-il ? »

Kelexel réalisa qu'il était tombé en arrière, sur le lit de Thurlow. La douleur, dans sa poitrine, était devenue une agonie diffuse. Il sentait son cœur peiner dans toute cette douleur : battement-agonie, battement-agonie, battement-agonie...

Lentement, il sentit ses mains relâcher leur prise sur le versant de l'à-pic. L'abîme bâilla. Il sentit le vent siffler à ses oreilles tandis qu'il plongeait, en tournoyant, dans les ténèbres. La voix gémissante de Ruth le suivit avant de se perdre dans le vide : « Mon Dieu ! Il est en train de mourir ! »

Le néant fit écho au néant et il crut entendre les paroles de Thurlow : « Délire de grandeur. »

Thurlow se précipita vers le lit, tâta l'artère de la tempe de Kelexel. Rien. La peau était sèche et lisse comme du métal. Peut-être ne sont-ils pas faits exactement comme nous, pensa-t-il. Peut-être prend-on leur pouls ailleurs. Il lui prit tout de même le poignet droit. Comme cette main était molle et vide ! Pas de pouls.

« Est-il vraiment mort ? » chuchota Ruth.

« Je crois bien. » Thurlow laissa retomber la main flasque. « Tu lui as dit de mourir et il l'a fait. »

Un sentiment qui ressemblait étrangement au remord s'éveilla en elle. Elle pensa aux Chems immortels, à toute cette vie sans fin, pour en arriver là. L'ai-je tué ? se demanda-t-elle. Puis, tout haut : « L'avons-nous tué ? »

Thurlow contempla la silhouette immobile. Il se souvint de sa conversation avec Kelexel, le Chem plaident pour obtenir du primitif « sorcier guérisseur » quelque consolation mystique.

Je ne lui ai rien donné, pensa Thurlow.

« Il était fou », chuchota Ruth. « Ils sont tous fous. »

Oui, cette créature souffrait d'une forme particulière de folie, et c'était une folie dangereuse, se dit Thurlow. J'ai bien fait de le démentir. Il était capable de nous tuer.

Tous fous ? se demanda Thurlow. Il se remémora le bref exposé de la société Chem que lui avait fait Kelexel. Il y en avait d'autres, alors. Que feraient-ils en découvrant deux indigènes avec un Chem mort ?

« Faut-il faire quelque chose ? » demanda Ruth.

Thurlow s'éclaircît la gorge. Que voulait-elle dire ? La respiration artificielle, peut-être ? Mais, il sentait bien l'inutilité d'une telle tentative. Le Chem était mort volontairement. Il leva les yeux sur Ruth juste à temps pour voir deux Chems passer à côté d'elle.

Ils feignirent de l'ignorer et s'approchèrent de Kelexel.

Thurlow fut frappé de l'expression hermétiquement glacée de leurs visages. L'un d'entre eux, portant une cape verte comme Kelexel, était une femelle à la tête ronde et chauve, au corps massif taillé en forme de baril. Elle se pencha sur Kelexel avec une douce assurance, tâta, palpa. On sentait en elle une sûreté toute professionnelle. L'autre, en cape noire, avait des traits taillés à coups de serpe, un nez crochu. Leur peau à tous deux, avait cet étrange éclat métallique et argenté.

Ils n'échangèrent pas un mot tandis que la femelle effectuait son examen.

Ruth les regardait, clouée sur place. La femelle, c'était Ynvic, et Ruth se rappelait son dialogue acerbe avec le médecin du bord. Le mâle Chem, elle ne l'avait vu que sur les écrans de sa chambre, lorsque Kelexel parlait avec lui – c'était Fraffin, le Directeur. Kelexel lui-même changeait de ton lorsqu'il lui parlait. Ruth sut qu'elle n'oublierait jamais ce visage altier.

Enfin, Ynvic se redressa et dit, dans la langue du vaisseau : « Il l'a fait. Il l'a bien fait. » Sa voix était morne et vide.

Pour Thurlow, c'était du charabia, mais il sentit toute l'horreur qu'exprimait cette absence de ton.

Pour Ruth qui avait subi l'enseignement hypnagogique de l'historia-nef, les mots étaient aussi clairs qu'en anglais, mais ils comportaient des sous-entendus qui lui échappaient.

Ynvic se retourna vers Fraffin. Le regard qu'ils échangèrent était chargé de l'appréte de la défaite. Ils savaient tous deux ce qui était réellement arrivé.

Fraffin soupira, haussa les épaules. L'instant de la mort de Kelexel lui avait été transmis, brouillé, par le réseau de Tuggywaugh, l'unicité des Chems momentanément ébranlée par cette impossible démarcation. Sentant cette mort, pressentant d'où elle venait, il sut l'identité du mort avec une certitude terrifiante. Chaque Chem, dans tout l'univers, l'avait également sentie, et s'était, sans doute, tourné dans cette direction, mais Faffrin savait que peu d'entre eux avaient partagé sa connaissance certaine de l'identité du mort.

En mourant, Kelexel les avait vaincus. Faffrin l'avait su dès l'instant où il s'était précipité, avec Ynvic, vers un voleteur et avait foncé vers ce lieu, à travers l'espace. Le ciel, là-haut, fourmillait de toutes les embarcations de l'historia-nef, de tous les hommes d'équipage qui craignaient de s'approcher. La plupart d'entre eux avaient deviné qui était mort là. Ils savaient que la Primatie n'aurait de repos qu'elle n'ait identifié le mort. Aucun Chem n'aurait de repos que le mystère ne soit résolu.

C'était le premier Chem immortel qui mourait, le premier depuis un Temps follement immémorial. La planète allait bientôt grouiller des records de la Primatie, et tous les secrets de l'historia-nef seraient exposés.

Des Chems sauvages ! Cela allait provoquer une rafale d'émotions à travers tout l'univers Chem. On ne saurait que faire de telles créatures.

« De quoi... est-il mort ? » hasarda Ruth dans la langue de la nef.

Ynvic tourna vers elle un regard vitreux. Pauvre stupide femelle ! Que pouvait-elle savoir des Chems ?

« Il s'est tué », dit Ynvic d'une voix douce. « C'est la seule manière, pour un Chem, de mourir. »

« Que disent-ils ? » demanda Thurlow. Il eut l'impression que sa voix résonnait trop fort dans la pièce.

« Il s'est tué », dit Ruth.

Il s'est tué, pensa Faffrin. Il regarda Ruth, belle créature exotique, pas encore pervertie. Il se sentit soudain en communion avec elle et avec tous ceux qui lui ressemblaient. Ils n'ont pour passé que celui que je leur ai donné, pensa-t-il.

Ses narines s'emplirent de cette même odeur amère et salée qu'il huma, autrefois, dans le vent mistral de Carthage. Il sentit sa propre vie s'identifier à celle de Carthage.

Il savait que la Primatie allait l'exiler pour une éternité de solitude. C'était la seule punition que l'on pouvait infliger à un Chem. Quel que soit son crime.

Combien de temps serais-je capable de le supporter, avant de prendre la même voie que Kelexel ? se demanda-t-il.

De nouveau, il huma l'odeur poussiéreuse et salée – Carthage, défoliée, contaminée, mise à nue sous la lumière flamboyante de l'exultation mauvaise de Caton, ses survivants tapis, terrifiés.

« Je vous l'avais dit que cela finirait comme cela », dit Ynvic.

Fraffin ferma les yeux pour ne plus la voir. Dans l'ombre qu'il s'était ainsi imposée, il vit son propre avenir, de l'aire de l'aigle à la honte de l'arrière-cour. Il pouvait le voir à l'ombre du sang qui nourrissait, en lui, le dévorant oracle. Ils lui fourniraient tous les appareils et les dispositifs de confort et d'oubli – tout, sauf la compagnie d'un Chem ou de tout autre créature vivante.

Il imagina un grille-pain automatique, entrant en éruption, et auquel il devrait mendier sa vie. Ses pensées étaient semblables à une pierre ricochant à la surface d'un lac. Ses souvenirs de cette planète ne le laisseraient jamais en paix. Il était la pierre ricochant, condensatrice d'éons : Un arbre, un visage... Un visage entrevu, et sa mémoire façonnait la fille de Kallima-Sin, donnée en mariage (sur le vouloir d'un Chem) à Aménophis III, il y avait trois mille cinq cents mesquines années de cela.

Et des faits : il se rappelait que le roi Cyrus avait préféré l'archéologie au trône – l'imbécile !

Et des lieux : un mur, dans un village crasseux, sur une piste du désert, un endroit appelé Muqayyar. Un mur, et cela évoquait Ur, la puissante, telle qu'il l'avait vue... Dans son esprit, Tiglath-Hleser n'avait pas disparu, il marchait encore devant les cinéastes Chems, franchissait la Porte d'Ishtar, suivait la rue des Processions. C'était une parade éternelle de

Sennacherib, Shalmaneser, Isem-Dagan, Sinsarraiskun,
dansant tous sur un air Chem.

Le pouls d'un monde palpait maintenant dans l'esprit de Fraffin, une onde temporelle à chevauchement sinusoïdal : diastole/systole, aiguillonnant des ondulations de serpent noir qui cinglaient à travers les générations. Ses pensées plongèrent brièvement dans la Lingua-franca babylonienne, au service d'un monde marchand pendant deux mille ans, jusqu'à ce qu'il mette tout en mouvement en leur donnant Jésus.

Fraffin sut alors que son esprit était le seul dépositaire de ces créatures, sa personne le seul maintien qu'ils aient eu – une place de tendresse, pleine de voix et de visages et de races entières dont le passage n'avait laissé aucune marque, sauf quelques lointains gémissements de femmes violées... et des larmes.

Son esprit tournoyait, et il pensa – Je vois tout cela de leur point de vue !

Du temps de Sheba, sa mémoire lui fournit une vision de cette métropole de l'élevage du chameau, place forte qui résista à Aelius Gallus et à ses légions, maintenant réduite, comme Carthage et lui-même, à Quelques murs effrités en poussière, quelques débris de vaisselle, écume du sable, pierres muettes – dans l'attente d'un roi Cyrus qui, de quelques coups de pelle, exposera ses crânes vides.

Aurum et ferrum, pensa-t-il. L'or et le fer. Et il se demanda s'il y avait eu un bref éclair de raison avant les ténèbres ardentes. Je n'aurais plus aucune activité dans laquelle plonger ton esprit, pensa-t-il, rien pour me protéger de l'ennui.

Épilogue

PAR ORDRE DE LA PRIMATIE :

Aucune autorisation ne sera accordée durant ce cycle aux personnes désirant observer les Chems sauvages dans leur habitat naturel. Au cycle suivant, on accordera uniquement des autorisations aux observateurs qualifiés en génétique, sociologie, philosophie et histoire des Chems, ainsi que dans les domaines attenants.

Les demandes d'entrevues avec l'indigène sorcier guérisseur Androclesthurlow et sa compagne Ruth sont assujetties aux restrictions suivantes :

1 : il est interdit de discuter de la mortalité.

2 : il est interdit de discuter du châtiment du Directeur Fraffin, du médecin du bord Ynvic ou des membres de l'équipage de l'historia-nef.

3 : il est interdit de questionner la femelle indigène sur ses rapports avec l'Investigateur Kelexel.

4 : toutes les entrevues auront lieu dans la hutte du sorcier guérisseur, sur la planète réserve indigène, selon les prescriptions restrictives imposées par la Sécurité.

Qu'il soit bien entendu qu'aucune demande d'adoption d'enfants Chems sauvages de la planète réserve indigène ou des planètes ensemencées ne pourra être honorée jusqu'à l'achèvement des études menées sur le rejeton de Kelexel et de la femelle indigène. Des études et des tests pratiqués sur les enfants Chems sauvages sélectionnés sont actuellement en cours et les résultats seront publiés lorsque ces études seront achevées.

Pour des raisons de sécurité, toute tentative non autorisée de visiter la planète réserve indigène sera sanctionnée par de sévères châtiments.

(SCELLE, EN CE JOUR, AU NOM DE LA PRIMATIE)